



UNIVERSITÀ  
DEGLI STUDI  
DI PADOVA

**Università degli Studi di Padova**

Dipartimento di Studi Linguistici e Letterari

Corso di Laurea Magistrale in  
Lingue e Letterature Europee e Americane  
Classe LM-37

Tesi di Laurea

*Toutes les histoires d'amour du monde de  
Baptiste Beaulieu : une proposition de  
traduction vers l'italien*

Relatore  
Prof.ssa Geneviève Marie Henrot

Laureanda  
Alessia Daniele  
n° matr. 1145702 / LMLLA

Anno Accademico 2018 / 2019



*À mon oncle Tino,  
qui est toujours dans mon cœur*



## TABLE DES MATIÈRES

Introduction	1
CHAPITRE 1 : Des théories sur la traduction : les études d'Antoine Berman	5
1.1. <i>La traduction et la lettre ou l'auberge du lointain</i>	5
1.1.1. Traduction ethnocentrique et traduction hypertextuelle	7
1.1.2. L'analytique de la traduction : les tendances déformantes	9
1.1.3. Analyse d'une grande traduction : l' <i>Énéide</i> de Pierre Klossowski	12
1.2. <i>L'épreuve de l'étranger</i>	15
1.2.1. La traduction au manifeste	16
1.2.2. Les théories sur la traduction des Romantiques allemands	18
1.2.2.1. Goethe : traduction et littérature mondiale	19
1.2.2.2. A. W. Schlegel : la volonté de tout traduire	20
1.2.2.3. F. Schleiermacher : la traduction dans l'espace herméneutico-linguistique	22
1.3. Hölderlin et le rapport avec l'Étranger	23
CHAPITRE 2 : Baptiste Beaulieu : le médecin devenu romancier	29
2.1. Biographie	29
2.2. Œuvres	30
2.2.1. <i>Alors voilà : les 1001 vies des Urgences</i>	30
2.2.2. <i>Alors vous ne serez plus jamais triste</i>	32
2.2.3. <i>La ballade de l'enfant gris</i>	33
2.3. <i>Toutes les histoires d'amour du monde</i>	34
2.3.1. Thématiques traités dans le roman	37
2.3.1.1. L'amour	37

2.3.1.2. La médecine et la mémoire du passé	39
2.3.2. <i>Toutes les histoires d'amour du monde</i> : un exemple d'autofiction	40
CHAPITRE 3 : Proposition de traduction de <i>Toutes les histoires d'amour du monde</i>	43
CHAPITRE 4 : Commentaire à la traduction	101
4.1. Observations de type morphologique	101
4.2. Observations de type lexical	107
4.3. Observations de type syntaxique	115
Conclusion	123
Interview à Baptiste Beaulieu : « J'ai découvert la plus belle histoire d'amour que ce soit »	125
Le langage militaire : un exemple de concordancier	127
Bibliographie	129
Sitographie	131
Riassunto	135

## INTRODUCTION

La traduction joue un rôle fondamental dans notre société. Pour s'en rendre compte, il suffit de penser à ce qu'il ne pourrait jamais se faire sans elle. Pour fournir un exemple, une personne occidentale qui n'a jamais étudié les langues orientales ne réussirait pas à regarder un film ayant le chinois comme langue originale, sans le doublage ou les sous-titres. Sans la traduction des modes d'emploi et des interfaces homme/machine, il serait difficile d'employer correctement un ordinateur, un smartphone ou n'importe quel appareil électroménager. En effet, la traduction ne concerne pas uniquement la littérature : au contraire, elle contribue à améliorer la vie quotidienne des personnes en rendant nouvelles technologies et innovations accessibles au grand public. En outre, elle facilite la communication entre les individuels ou les groupes de personnes, ce qui facilite des échanges culturels ou commerciaux. Elle est, en somme, un long pont qui permet de s'ouvrir au reste du monde et de faire sa connaissance.

Cependant, une traduction doit être bien faite pour marcher : malheureusement, ce n'est pas toujours le cas. À ce propos, il est facile de trouver sur Internet des exemples de mauvaises traductions qui, parfois, frisent le ridicule. Dans l'exemple suivant, pour rendre en français le mot anglais « mug » le traducteur a choisi, au lieu de « tasse », un autre sens qui n'avait rien à voir avec l'original :



Figure 1 : Une tasse très dangereuse.

Le même effet se produit dans l'exemple suivant, où le traducteur devait expliquer que le produit de l'image, une assiette, pouvait être placé dans le four à micro-ondes et lavée dans le lave-vaisselle. C'est ainsi que l'assiette s'est transformée en coffre-fort :



Figure 2 : Assiette ou coffre-fort ?

2

On pourrait continuer à l'infini, à cause de la grande quantité d'exemples de ce type, où la professionnalité de la traduction a manifestement été largement sous-estimée. En tout cas, ils sont la démonstration du fait que la traduction est une arme à double tranchant : elle peut valoriser un texte si elle est bien exécutée ou le minimiser si elle a été faite de manière superficielle.

La traduction a joué un rôle fondamental au cours de notre carrière d'étudiants de langues étrangères. Par conséquent, il n'est pas surprenant qu'elle ait été choisie comme sujet du mémoire de licence de master. Il a été convenu d'opter, par goût, pour une traduction littéraire. L'œuvre à traduire ne devait pas avoir été déjà traduite vers l'italien : pour éviter ce risque, la solution la meilleure était celle de choisir une œuvre contemporaine présentée comme nouveauté sur le site Internet d'e-commerce *Amazon*, à savoir le roman *Toutes les histoires d'amour du monde* de Baptiste Beaulieu, dont il sera question plus tard dans l'introduction. La consultation de l'ICCU (Istituto Centrale per il Catalogo Unico)<sup>1</sup> confirme l'absence de traduction italienne de ce roman français.

---

<sup>1</sup> <https://www.iccu.sbn.it/it/>



Quant au mémoire, il sera divisé en quatre chapitres. Le premier sera consacré aux théories sur la traduction et, en particulier, à celles d'Antoine Berman. Ses deux premières sections porteront sur la lecture de deux essais de Berman : *La traduction et la lettre ou l'auberge du lointain* et *L'épreuve de l'étranger*. Le premier résume les thématiques traitées par l'auteur au cours d'un séminaire où il critiqua les théories de traduction traditionnelles. Dans ce cas, l'étude se concentrera, en particulier, sur les notions de « traduction ethnocentrique » et de « traduction hypertextuelle » et sur les treize tendances déformantes, identifiées par l'auteur, qui déforment idéalement à travers la traduction le contenu exprimé par le texte original. La section consacrée à cette œuvre terminera par l'analyse que le même Berman fournit de la traduction de l'*Énéide* de Virgile effectuée par Pierre Klossowsky. Cette traduction a été considérée comme significative par Berman parce qu'elle a été une des premières à remettre en question les théories de traduction traditionnelles. Quant au deuxième essai, *L'épreuve de l'étranger*, il consiste en une analyse comparative des théories de traduction formulées par les auteurs romantiques allemands : la section consacrée s'attardera sur celles de Goethe, A. W. Schlegel et F. Schleiermacher, sans oublier le manifeste de la traduction qui ouvre l'essai. Enfin, la troisième et dernière section du chapitre sera consacrée entièrement à un traducteur allemand présent dans les deux œuvres : c'est Friedrich Hölderlin, qui, dans ses traductions, a fait preuve d'une attention particulière envers l'étranger, évidente dans ses poésies et sa traduction de l'*Antigone* de Sophocle.

Le deuxième chapitre constituera une approche à la proposition de traduction. En effet, il sera entièrement consacré à l'auteur du roman, Baptiste Beaulieu, qui a mené de front les deux métiers de médecin et d'écrivain. Après sa biographie, l'analyse se concentrera sur les quatre œuvres que Beaulieu a publiées jusqu'à présent. Une attention particulière sera consacrée au roman faisant l'objet de la traduction, *Toutes les histoires d'amour du monde*. L'analyse de l'œuvre s'arrêtera de manière détaillée sur les thématiques traitées dans le roman et terminera par un approfondissement sur le genre de l'auto-fiction, auquel *Toutes les histoires d'amour du monde* appartient. Il faut remarquer que les renseignements repérés sur l'auteur et ses œuvres proviennent entièrement d'articles en ligne et blogs, ce qui met en évidence la grande contemporanéité du sujet traité. En effet, les recherches conduites sur des matériaux bibliographiques de critique littéraire dans les publications papier n'ont porté aucun fruit.

Le troisième chapitre développe la proposition de traduction : pour faciliter leur comparaison, le texte original en français et le texte traduit en italien seront présentés en miroir. Vu la longueur du roman (480 pages), il a été convenu d'en traduire uniquement les 80 premières, correspondant à la presque totalité de la première partie du roman. La traduction a été menée principalement avec l'aide de trois dictionnaires en ligne : le bilingue *Garzanti* et deux monolingues, le *Trésor de la Langue Française* informatisé pour le français et le *Garzanti* informatisé pour l'italien. D'autres dictionnaires sur papier et en ligne et des sites Internet spécialisés, mentionnés dans la bibliographie et dans la sítographie, ont été utilisés dans des cas particuliers.

Enfin, le quatrième et dernier chapitre contiendra le commentaire à la traduction, c'est-à-dire l'analyse des changements qui se sont produits dans la traduction par rapport au texte original. Le chapitre sera divisé en trois sections différentes selon la branche linguistique impliquée : la première section concernera les modifications de type morphologique, la deuxième, celles de type lexical et la troisième, celles de type syntaxique. Chaque section contiendra des exemples, tirés du texte original et de sa traduction, à travers lesquels seront expliquées les raisons pourquoi une certaine variation s'est produite. L'étude prêtera une attention particulière aux exemples qui se sont révélés les plus difficiles à traduire et aux cas les plus curieux.

Le mémoire contiendra aussi deux annexes : une interview que Baptiste Beaulieu a accordée au quotidien français *20 minutes* à l'occasion de la sortie dans les librairies de *Toutes les histoires d'amour du monde* et un petit concordancier contenant des mots du texte original appartenant au langage militaire, leurs définitions dans les dictionnaires monolingues français et leurs équivalents italiens.

## CHAPITRE 1

### Des théories sur la traduction : les études d'Antoine Berman

Parmi les théoriciens de la traduction, une place importante est occupée par Antoine Berman. Traducteur, il a également été auteur d'ouvrages sur la traduction des textes en prose et en poésie et directeur du Centre Jacques-Amyot de traduction et de terminologie.

À cette occasion, on prendra en considération deux d'entre ses œuvres plus célèbres : *La traduction et la lettre ou l'auberge du lointain* et *L'épreuve de l'étranger*.

#### 1.1. *La traduction et la lettre ou l'auberge du lointain*

Publiée pour la première fois en 1985, cette œuvre constitue le résumé d'un séminaire qui s'est déroulé au Collège International de Philosophie en 1984. Le texte est idéalement divisé en deux parties : dans la première, l'auteur critique les théories traditionnelles, selon lesquelles la traduction doit restituer un texte dont le sens est encore plus beau que l'original. La deuxième partie, au contraire, consiste dans l'analyse de trois grandes traductions, jugées comme « littérales ».

Parmi les participants au séminaire, il y avait des traducteurs « professionnels » : ceux-ci soutenaient que traduire littéralement signifiait « traduire mot-à-mot » ou, quand cela n'était pas possible, comme dans le cas des proverbes, « trouver un équivalent ». Berman critiqua cette méthode : si, d'un côté, elle rendait le sens du texte original plus clair et plus proche de la langue traduisante, à savoir la langue vers laquelle on traduisait, de l'autre, l'étrangeté propre au texte original n'était pas prise en compte dans la langue traduisante. Le texte original était donc francisé et la langue traduisante n'était pas considérée comme une « auberge du lointain », d'où le titre de l'œuvre.

De plus, selon A. Berman, la traduction est un travail qui s'effectue en deux phases. La première est celle de l'« expérience », selon laquelle qui traduit fait l'« expérience des œuvres et de l'être-œuvre, des langues et de l'être-langue » (Berman 1999 : 16), mais aussi « *d'elle-même*, de son essence » (*ivi* : 16). La traduction possède donc un savoir inhérent à elle-même. Quand le traducteur a fait l'expérience de ce savoir, il peut

passer à la deuxième phase, dite de « réflexion ». Elle se fait à travers la traductologie, qui consiste exactement en la « réflexion de la traduction sur elle-même à partir de sa nature d'expérience » (*ivi* : 17). À ces deux aspects, on peut en ajouter un troisième, étroitement lié à la philosophie : il s'agit du fait que la traduction peut être portée, et donc influencée, par la pensée philosophique. À tel propos, A. Berman cite une réflexion sur l'argument, écrite par le philosophe allemand Martin Heidegger :

Toute traduction est en elle-même une interprétation. Elle porte dans son être, sans leur donner voix, tous les fondements, les ouvertures et les niveaux de l'interprétation qui se sont trouvés à son origine. Et l'interprétation n'est, à son tour, que l'accomplissement de la traduction qui encore se tait [...]. Conformément à leur essence, *l'interprétation et la traduction ne sont qu'une et même chose.*

Vu qu'elle doit être expérience et traduction, la traductologie se voit comme une pensée de la traduction et met en évidence ce que cette dernière a en commun avec la philosophie. Cependant, il ne s'agit pas de la seule fonction qu'elle doit accomplir : en effet, elle doit aussi réfléchir sur toutes les formes de traduction existantes, comme par exemple les traductions scientifique, juridique, de la littérature enfantine et ainsi de suite.

6 En annonçant le parcours à suivre, A. Berman affirme que la traduction est « traduction-de-lettre, du texte en tant qu'il est *lettre* » (*ivi* : 25), mais cette affirmation est en contraste avec le fait que la majorité des traductions tendent à prendre leurs distances de la lettre : les théories de traduction arrivent même à condamner l'emploi du « mot-à-mot » et les traductions trop littérales. Selon ces théories, la traduction est caractérisée par trois traits : culturellement parlant, elle est « ethnocentrique », littérairement parlant, elle est « hypertextuelle » et philosophiquement parlant, elle est « platonicienne ». Ces traits cachent une dimension éthique, poétique et pensante à laquelle sont liées non seulement la traduction, mais aussi la lettre. Pour y accéder, il est indispensable, comme l'écrit Berman, de détruire la tradition ethnocentrique, hypertextuelle et platonicienne de la traduction. Cependant, avant d'effectuer cette destruction, il faut analyser ce qu'il faut détruire : ce procédé s'appelle « analytique de la traduction » et consiste dans « la critique de l'ethnocentrisme, de l'hypertextualisme et du platonisme de la figure traditionnelle de la traduction » (*ivi* : 26). L'analyse de la traduction étudie les trois traits et observe comment ces derniers se manifestent dans une traduction. De plus, elle propose une triple dimension alternative à la traditionnelle, selon laquelle la traduction éthique s'oppose à celle

ethnocentrique, la traduction poétique s'oppose à l'hypertextuelle et la traduction pensante s'oppose à la platonicienne.

Pour son analyse, A. Berman part de l'« expérience historique du traduire », c'est-à-dire ces grandes traductions qui ont mis en discussion la dimension traditionnelle en faveur de l'alternative : en particulier, il examine la traduction du *Paradis perdu* de John Milton effectuée par Chateaubriand, la traduction de l'*Antigone* de Sophocle écrite par Friedrich Hölderlin et celle de l'*Énéide* de Virgile effectuée par Pierre Klossowski. L'analyse de ces deux dernières traductions sera expliquée dans les sections qui suivent.

### 1.1.1. Traduction ethnocentrique et traduction hypertextuelle

D'après Berman, la plupart des professionnels considèrent la traduction ethnocentrique et la traduction hypertextuelle comme les formes normales et « normatives » de la traduction.

Une traduction est considérée comme « ethnocentrique » si elle renvoie à sa propre culture, à ses normes et à ses valeurs et inflige une connotation négative à tout ce qui se trouve en dehors de ceux-ci, appelé par Berman « l'Étranger ». Au contraire, une traduction « hypertextuelle » est celle qui concerne les textes nés de la transformation formelle d'un autre texte déjà existant, comme par exemple les imitations ou les parodies. Ces deux types de traduction sont étroitement liés entre eux : en effet, la traduction ethnocentrique est nécessairement hypertextuelle, tandis que la traduction hypertextuelle est nécessairement ethnocentrique.

La traduction ethnocentrique est une réalité historique née chez les anciens Romains. Si, au début, les auteurs latins écrivaient en grec, ensuite ils sont passés à la traduction des textes grecs : elle s'effectuait en annexant et en latinisant tous les termes et les formes grecs, ce qui donnait des exemples de syncrétisme<sup>1</sup>. Cicéron et Horace furent les premiers théoriciens de la traduction annexionniste, mais c'est saint Jérôme qui, dès l'avènement du Christianisme, a diffusé leurs idées à travers sa traduction de la Bible, appelée *Vulgata*. Au début la traduction était vue comme un moyen pour construire la culture romaine à travers l'annexion des formes étrangères. Ensuite, au contraire, elle est

---

<sup>1</sup> Synthèse de deux ou plusieurs traits culturels d'origine différente, donnant lieu à des formes culturelles nouvelles.

devenue un instrument pour diffuser la parole de Dieu : grâce à la traduction de la Bible, le monde entier pourrait la connaître.

La traduction ethnocentrique se fonde sur deux principes, selon lesquels le sens du texte original doit être adapté à la langue vers laquelle il est traduit. Le premier principe affirme qu'« on doit traduire l'œuvre étrangère de façon que l'on ne "sente" pas la traduction » (*ivi* : 35) : sur cette base, la traduction ne doit présenter aucune trace de la langue d'origine, elle doit être écrite dans une langue normative et elle ne doit pas présenter des anomalies lexicales ou syntaxiques. Le deuxième principe, qui est une directe conséquence du premier, dit qu'« on doit traduire l'œuvre étrangère de façon à donner l'impression que c'est ce que l'auteur aurait écrit s'il avait écrit dans la langue traduisante » (*ibidem*). Quand un traducteur italien, par exemple, doit traduire une œuvre écrite en français, il doit le faire comme s'il avait dû écrire cette œuvre en italien : si l'original a produit un certain effet sur le lecteur français, la traduction devra le produire aussi sur le lecteur italien. Par conséquent, la traduction doit faire recours à des procédés littéraires : c'est à ce point qu'elle devient hypertextuelle.

8

Une relation hypertextuelle s'instaure quand un texte est relié à un autre texte qui lui est antérieur. L'imitation, la parodie et le pastiche sont des exemples d'hypertextualité : ils consistent à sélectionner un certain nombre de traits stylistiques d'une œuvre et, ensuite, à composer un texte qui reprenne ces traits, de façon qu'il semble avoir été écrit par le même auteur. La traduction aussi doit reprendre les traits stylistiques d'une œuvre mais, contrairement aux typologies textuelles citées, elle se limite à reproduire un texte déjà existant.

Comme on l'a vu, la traduction ethnocentrique doit faire recours à des opérations hypertextuelles : ce phénomène est évident dans les « belles infidèles », c'est-à-dire des traductions remontant au classicisme français qui sont, à part entière, des transpositions libres. En effet, à cette époque-là, le français était considéré comme la langue de la communication, de la représentation et de la création littéraire par excellence : pour cette raison, il ne tolérait pas la présence d'éléments linguistiques vernaculaires ou populaires. Un exemple de ce phénomène repose dans la « traduction » effectuée par Voltaire d'un célèbre vers d'*Hamlet* de William Shakespeare, « to be or not to be, that is the question » :

Demeure, il faut choisir, et passer à l'instant  
De la vie à la mort et de l'être au néant.

Toute traduction doit comporter un processus de transformation hypertextuelle, mais il faut comprendre quelle place occupe-t-elle dans l'espace littéraire. Berman cherche à l'expliquer avec l'exemple des « traductions poétiques », lorsque des poètes modernes, comme par exemple Baudelaire ou Mallarmé, traduisent en toute liberté des poésies écrites par d'autres auteurs, en employant les « lois du dialogue entre poètes » (*ivi* : 38) comme justification de leur travail. Par conséquent, les textes qu'ils ont produits ne sont pas de véritables traductions, mais plutôt des « créations » libres et hypertextuelles. Un autre aspect est lié à la poésie : celui de l'« intraduisibilité ». Comme l'affirme Berman, la poésie est, par tradition, intraduisible en raison du rapport étroit entre « son » et sens qu'elle instaure, et qui la rend vraie et authentique. Donc, l'intraduisibilité est vue comme une valeur permettant à la poésie de s'auto-affirmer.

Berman conclut ses observations par une réflexion. Les textes hypertextuels sont souvent vus comme viles copies, médiocres ou « de seconde main » : par conséquent, étant elle aussi liée à l'hypertextualité, la traduction est considérée à son tour comme une activité honteuse, ce qui pousse les traducteurs à s'excuser en avance auprès des lecteurs en cas de fautes ou d'imperfections.

### **1.1.2. L'analytique de la traduction : les tendances déformantes**

À travers l'analytique de la traduction, Berman examine les façons dont un texte est déformé par sa traduction. Son analyse concerne non seulement les parties du système de déformation, mais aussi les forces et les tendances qui « dévient la traduction de sa pure visée. L'analytique se propose de mettre ces forces à jour et de montrer les points sur lesquels elles s'exercent » (*ivi* : 49). Contrairement à ce qu'on pense, elles concernent tout type de traduction, pas seulement l'ethnocentrique et l'hypertextuelle, parce qu'elles déterminent « a priori » le désir de traduire du traducteur. Le travail de Berman est censé « détruire » symboliquement ces forces et concerne celles qui s'exercent dans la prose littéraire, un domaine de traduction dont il a fait l'expérience et qui, en général, a été négligé. Selon l'expert, la prose littéraire se caractérise par le fait qu'elle enferme en soi-même toutes les « langues » qui coexistent dans une certaine langue. Elle produit, au niveau formel, une condition d'« infirmité » : bien qu'elle fasse en sorte que la prose soit jugée négativement par rapport à la « belle écriture » de la poésie, c'est aussi l'aspect qui

la rend riche. De plus, vu que la prose est considérée comme inférieure à la poésie, les déformations produites par la traduction sont mieux tolérées, même si elles sont plus difficiles à remarquer.

Selon Berman, treize différentes tendances déformantes visent à détruire la lettre des textes originaux :

- *La rationalisation.* Ce procédé concerne les structures syntaxiques et la ponctuation du texte original et consiste à recomposer des phrases et des séquences de phrases et à « les arranger selon une certaine idée de l'ordre d'un discours » (ivi : 53). Un autre exemple de rationalisation se trouve dans la traduction des verbes par des substantifs. De cette façon, le texte traduit prend une structure plus linéaire que l'original, mais par contre, le traducteur détruit la condition d'« imperfection » typique de la prose et le texte perd toute trace de concrétude.
- *La clarification.* Elle concerne la « clarté sensible des mots ou leur sens » (ivi : 54). D'un côté, cette tendance rend explicite et défini ce qui était celé et indéfini dans le texte original, mais de l'autre elle rend clair ce qu'il ne devait pas l'être.
- *L'allongement.* En général, toute traduction est plus longue que le texte original, mais souvent l'allongement n'ajoute rien au texte traduit : au contraire, il peut l'appauvrir ou affecter la rythmique de l'œuvre. Berman cite, à tel propos, deux mauvaises traductions effectuées par Armel Guerne : celle du *Moby Dick* d'Herman Melville, qui rend les exploits du capitaine Achab titanesques, et celle des *Fragments* de Novalis, des poésies brèves qui se sont « aplaties » avec l'allongement.
- *L'ennoblissement.* C'est le procédé qui vise à rendre la traduction même plus belle que l'original du point de vue formel. Il s'agit de la dite « rhétorisation », qui consiste à produire des phrases « élégantes » à partir du texte original. Ce procédé, qui est tout-à-fait une réécriture, finit par banaliser les éléments rhétoriques et par leur donner une place excessive : par conséquent, la prose perd sa richesse orale et sa dimension informelle. Inversement, on obtient le même effet en employant des mots argotiques ou propres du langage oral pour vulgariser le texte quand ce ne serait pas nécessaire.
- *L'appauvrissement qualitatif.* Ce procédé consiste à remplacer des mots ou des expressions présents dans le texte original par des mots ou des expressions sans richesse



sonore, signifiante ou iconique : cette dernière « produit une conscience de ressemblance » (*ivi* : 58). S'il est appliqué à la totalité de l'œuvre, il risque de détruire sa signifiante.

- *L'appauvrissement quantitatif*. Cette tendance porte sur le lexique et consiste dans le fait qu'un texte en prose ayant plusieurs signifiants tend à en perdre lorsqu'il est traduit vers une autre langue, par exemple en traduisant les trois mots espagnols « semblante », « rostro » y « cara » par un mot identique pour les trois, « visages ». L'appauvrissement quantitatif est lié à l'allongement, parce que ce dernier fait ajouter à la traduction des signifiants explicatifs qui ont une fonction uniquement ornementale.
- *L'homogénéisation* unifie le tissu hétérogène du texte original sur tous les plans. C'est une synthèse des tendances précédentes.
- *La destruction des rythmes*. La déformation peut affecter la rythmique d'un texte, par exemple dans sa ponctuation : Berman cite l'exemple d'un texte de Faulkner qui présentait quatre signes de ponctuation dans le texte original et vingt-deux dans sa traduction en français.
- *La destruction des réseaux signifiants sous-jacents*. Toute œuvre possède un « texte sous-jacent », ou « sous-texte » : il s'agit d'un ensemble de réseaux formé sous la « surface » du texte par des « signifiants clefs », qui restent donc cachés. Berman prend par exemple le roman de l'écrivain argentin Roberto Arlt *Les Sept Fous* : le texte original présente des augmentatifs (ex : « portalón », « jaulón », « gigantón »), qui sont employés pour créer une ambiance effrayante et cauchemaresque. Cependant, ils ont été traduits en français par leur forme primitive (« portail », « cage », « géant »), ce qui a fait perdre l'effet voulu par l'auteur.
- *La destruction des systématismes*. Un systématisme est, à dans un texte, un groupe de signifiants majeurs : l'emploi d'un certain temps verbal ou d'un certain type de subordonnée est un exemple de systématisme. Un systématisme est détruit quand le traducteur y introduit des éléments qu'il excluait auparavant, par exemple avec l'allongement. Par conséquent, le texte traduit paraîtra incohérent par rapport à l'original.
- *La destruction ou l'exotisation des réseaux langagiers vernaculaires*. La prose inclut par nécessité des éléments vernaculaires à cause de sa visée polylingue et de concrétude, vu que la langue vernaculaire est considérée comme plus iconique que la langue cultivée. En plus, la prose a pour objectif « la reprise de l'oralité vernaculaire » (*ivi* :

64) : pour ces raisons, effacer les éléments vernaculaires d'une œuvre en prose équivaut à l'endommager. Cependant, il est possible de les conserver à travers la soi-disant « exotisation » : cela se produit avec des procédés typographiques, comme par exemple l'écriture en italique, ou la traduction de l'élément avec un équivalent local (ex. : le mot « lunfardo », qui indique un jargon argentin, est traduit en français par « argot »).

- *La destruction des locutions.* Cette tendance consiste à traduire des locutions figées ou des proverbes propres à une certaine langue littéralement ou avec des expressions équivalentes, ce qui signale de l'ethnocentrisme.
- *L'effacement des superpositions de langues.* Dans une œuvre en prose, il peut exister deux types de superposition de langues : la coexistence des dialectes avec une langue cultivée ou la présence de plusieurs langues cultivées. Celui qui traduit cette œuvre doit faire en sorte que cette superposition soit préservée.

Toutes ces tendances représentent la dite « lettre », à savoir « les dimensions auxquelles s'attaque le système de déformation » (*ivi* : 67). Ce système définit une « *figure* traditionnelle du traduire » (*ibidem*) critiquée par les théories de la traduction.

12

### 1.1.3. Analyse d'une grande traduction : l'*Énéide* de Pierre Klossowski

L'attention se porte maintenant sur l'analyse, faite par Berman, d'une « grande traduction », c'est-à-dire une traduction qui a mis en question les théories de traduction traditionnelles : il s'agit de la traduction de l'*Énéide* de Virgile effectuée par Pierre Klossowski.

Publiée en 1964, cette traduction provoque des réactions contrastantes : si certains philologues la jugent négativement, d'autres la voient comme quelque chose qui va marquer l'histoire de la traduction française. Son auteur, Pierre Klossowski, était non seulement traducteur, mais aussi écrivain et essayiste, ce qui a beaucoup influencé son travail. Précédemment, il avait traduit, entre autres, Rilke, Nietzsche, Kafka, Heidegger et Hölderlin, dont il sera question dans la dernière section de ce chapitre. Sa décision de traduire l'*Énéide* va de pair avec la tendance, très répandue au XX<sup>e</sup> siècle, de retraduire des œuvres classiques, comme les *Bucoliques* ou les *Géorgiques* du même Virgile ou l'*Odyssée* d'Homère. Ces retraductions étaient vues comme le moyen par lequel la littérature moderne

pouvait retourner à ses origines épiques et mythiques : il s'agit donc d'un mouvement historique dans lequel le lecteur moderne pouvait accéder aux œuvres qui ont construit sa façon de penser et d'exister.

Or, il est nécessaire de faire un pas en arrière pour expliquer l'origine de ce mouvement. Les retraductions constituent une « mémoire rapatriante » pour le fait qu'elles ont toujours été effectuées librement, mais, au XIX<sup>e</sup> siècle, on a assisté à un double effondrement de la tradition imitative, provoqué par la rupture de la littérature avec une tradition qui fournissait une origine et des modèles et, surtout, par une emprise philologique, c'est-à-dire le fait que la philologie a pris le contrôle de l'accès aux textes de la tradition. La traduction des textes classiques est devenue, par conséquent, une tâche des philologues parce qu'ils étaient les seuls qui pouvaient, grâce à leur formation, fournir une version fiable de ces textes. Cependant, ces traductions étaient illisibles à cause de leur caractère trop érudit : c'est ainsi qu'au XX<sup>e</sup> siècle, le mouvement de retraduction se donne pour objectif de rendre ces œuvres accessibles à tous.

Pour ce qui concerne la traduction de P. Klossowski, il existe deux problèmes liés aux caractéristiques structurelles de l'*Énéide*. Le premier concerne la langue latine, qui s'oppose syntaxiquement à la langue française par le fait que les mots peuvent suivre un ordre libre dans la phrase. Il est impossible de maintenir cet ordre en français, mais par ailleurs il ne faut néanmoins pas l'exclure complètement. Le deuxième problème est celui du « dire épique » : étant strictement lié à l'ordre libre des mots latins, il est en fait impossible à reproduire dans la langue française, où l'ordre des mots n'est pas libre parce qu'il doit obéir à des règles syntaxiques précises. Klossowski explique lui-même, dans la préface de son œuvre, comment résoudre ces problèmes :

C'est pourquoi nous avons voulu, avant toute autre chose, nous astreindre à la *texture* de l'original ; *suggérer* le jeu des mots virgilien.

Donc, les jeux de mots latins ne sont pas copiés, mais évoqués. Klossowski prend par exemple la traduction des vers qui suivent :

Ibant obscuri sola sub nocte per umbram	Ils allaient obscurs sous la désolée nuit à travers l'ombre,
---	--

perque domos Ditis uacuas et inania regna.	À travers les demeures de Dis vaines et les royaumes d'inanité.
--	---

Il est évident qu'ils n'ont pas été traduits littéralement : « sola sub nocte » est devenu « sous la désolée nuit » et le mot « sola », qui signifie « déserte, solitaire », a été traduit par « désolée ». Le « que » qui relie les deux vers disparaît, « uacuas » (« vides », en latin) est traduit par « vaines » et l'adjectif « inania » est rendu par un substantif, « inanité ». Un autre exemple est dans le début de l'*Énéide* :

Arma uirumque cano, Troiae qui primus ab oris	Les armes je célèbre et l'homme qui le premier des Troyennes rives
Italiam fato profugus Lauiniaque venit	en Italie, par la fatalité fugitif, est venu au Lavinien
litora...	littoral...

14

Cette traduction donne l'impression d'être littérale. Il est évident que le traducteur a produit une latinisation du français, mais sans faire un calque. Le talent de Klossowski réside exactement dans le fait qu'il sait reproduire la syntaxe latine dans la langue française sans la copier telle quelle. Comme l'écrit Berman :

Ce qui est traduit, c'est le système global des inversions, rejets, déplacements, et non leur distribution factuelle tout au long des vers.

Ce que la traduction fait, c'est d'aller chercher dans la langue française les points où la langue latine peut s'insérer sans trop l'endommager.

Dans d'autres cas, le respect de la syntaxe latine permet de restituer des traits du dire épique, comme par exemple l'apparition du divin :

Et uera incessus patuit dea.	Et véritable, par sa démarche, se révèle la déesse.
------------------------------	---

L'inversion sujet/verbe renforce la dimension épique de l'événement, ce qui ne se passe pas, par exemple, dans la traduction philologique de l'*Énéide* effectuée par J. Perret :

Vraie déesse, à sa démarche elle apparut.

La traduction de P. Klossowski n'a pas été exempte des critiques. Certains philologues l'ont accusée d'être un « fatras de latinismes assaisonné d'imitations » (*ivi* : 139), d'autres l'ont jugée illisible. En tout cas, elle a eu deux conséquences. La première, c'est le fait que l'*Énéide* est redevenue accessible au grand public : comme la déesse du vers cité, elle a fait sa réapparition. La deuxième, et plus importante, c'est le fait que, avec cette traduction, la langue française a reparcouru, une à une, toutes les étapes de son histoire : en effet, la latinisation fait évoquer les textes des grands auteurs français, des poètes du XVI<sup>e</sup> siècle aux tragédies de Corneille et Racine. C'est là, comme Berman l'écrit, l'objectif de P. Klossowski : « redonner à la langue la mémoire de son histoire jusqu'à son origine, l'ouvrir à un avenir de possibilités insoupçonnées » (*ivi* : 137).

15

## **1.2. *L'épreuve de l'étranger***

Publié en 1984, *L'épreuve de l'étranger* est un essai où Berman examine les théories de traductions des Romantiques allemands et les compare avec les contemporaines.

Dans l'introduction de l'essai, Berman explique que les Romantiques allemands ont produit, au cours du XIX<sup>e</sup> siècle, de grandes traductions qui renvoient toutes à une autre traduction : celle de la Bible, effectuée au XVI<sup>e</sup> siècle par Luther. À travers cette traduction, l'acte de traduire est devenu une partie intégrante de la culture allemande, qu'il a contribué à construire, et il a permis à la langue allemande de s'auto-affirmer. Les traductions des Romantiques allemands répondent au besoin de l'époque d'enrichir son

répertoire poétique et théâtral : la traduction s'intègre donc à la littérature et lui fait assumer un caractère universel.

Cependant, avant de concentrer l'attention sur les théories romantiques, il faut se pencher sur la préface de l'œuvre, qui, comme son titre le suggère, est un véritable manifeste de la traduction.

### **1.2.1. La traduction au manifeste**

16 Comme l'observe Berman, la traduction est une activité controversée : en effet, si, d'un côté, cette pratique intuitive n'exige aucune théorie, de l'autre, il est vrai que beaucoup d'écrits lui ont été consacrés. Pendant longtemps, les experts du secteur ont essayé de définir les « problèmes » de la traduction et ils sont parvenus à trois conclusions. Premièrement, la traduction était considérée comme une activité « cachée », dans le sens qu'elle ne s'énonçait pas par elle-même. La deuxième, c'est le fait qu'elle est restée « impensée » parce que ceux qui en traitaient l'assimilaient souvent à autre chose, comme par exemple à une sous-littérature. Enfin, les analyses sur la traduction comportaient nécessairement des « points aveugles » ou non-pertinents. La traduction a donc eu besoin de s'affirmer comme une pratique autonome. De plus, elle s'est toujours trouvée dans une condition « ancillaire », liée aux concepts de « fidélité » et « trahison ». Comme l'explique Berman, la condition ancillaire consiste dans le fait que la traduction doit servir symboliquement et en même temps deux maîtres : la langue étrangère et le lecteur. Si le traducteur décide de servir seulement la langue étrangère, en l'imposant à son propre espace culturel, il risque d'apparaître comme un traître aux yeux des siens ; si cette dernière circonstance ne se produit pas, il est possible que l'autre culture se sente privée d'une œuvre qu'elle sentait comme sienne. Au contraire, si le traducteur ne sert que le lecteur, avec le soi-disant précepte d'« amener l'auteur au lecteur », « il aura (...) trahi l'œuvre étrangère et (...) l'essence même du traduire » (Berman 1984 : 15). Enfin, il faut dire que toute culture tend à résister à la traduction : d'une part, cette dernière se plie à cette injonction et elle donne les traductions ethnocentriques, dont on a déjà parlé. De l'autre, elle s'y oppose par nature à cause de sa « visée éthique » : en effet, l'essence de la traduction réside dans le fait qu'elle s'ouvre et dialogue avec l'étranger.

Selon Berman, on peut réfléchir sur la traduction sur la base de trois axes. Le premier est celui de son histoire : à tel propos, la traduction serait née vers la fin du Moyen

Âge et pendant la Renaissance. À ces deux époques, les poètes avaient l'habitude d'écrire leurs vers en plusieurs langues et parfois, ils en arrivaient même à s'auto-traduire. Par conséquent, leur écriture tendait à être multilingue et souvent certains genres poétiques étaient associés à une langue en particulier : l'italien, par exemple, était considéré comme la langue de l'amour par excellence.

Ensuite, le deuxième axe est celui de l'éthique de la traduction, qui consiste « à dégager, à affirmer et à défendre la pure visée de la traduction en tant que telle » (*ivi* : 17) : en termes simples, elle définit le concept de « fidélité ». C'est elle qui donne un sens à ce qu'on écrit et le transmet par la traduction. Cependant, cette éthique « positive » suppose à son tour une éthique « négative », à savoir la théorie des valeurs idéologiques et littéraires qui détournent la traduction de sa visée. De plus, elle suppose aussi les « mauvaises traductions », c'est-à-dire les traductions ethnocentriques, qui nient systématiquement l'étrangeté des œuvres étrangères.

Enfin, le troisième et dernier axe concerne l'analytique de la traduction, qui complète son éthique négative. Comme l'observe Berman, elle produit, au niveau linguistique et littéraire, une « systématique de la déformation » (*ivi* : 18), face à laquelle le traducteur assume une position ambivalente : d'une part, il veut forcer sa langue à se remplir de mots étrangers, de l'autre il veut forcer l'autre langue à s'insérer dans sa langue maternelle. Il doit se consacrer à la soi-disant « psychanalyse de la traduction », dans le sens qu'il doit repérer les systèmes de déformation qui peuvent affecter son activité et opèrent inconsciemment au moment de faire des choix linguistiques ou littéraires. Ces systèmes relèvent, en même temps, des registres linguistiques, de l'idéologie, de la littérature et du psychisme du traducteur.

En tout cas, la traduction a un caractère « approximatif » parce que chaque traduction gagne et perd toujours quelque chose. De plus, elle montre un côté original du texte, qui était caché dans la langue de départ : de cette manière, l'œuvre se voit comme « ré-générée » sur le plan culturel et social, mais aussi dans sa « parlance » propre. Berman explique pourquoi :

En re-produisant le système-de-l'œuvre dans sa langue, la traduction fait basculer celle-ci, et c'est là (...) un gain, une « potentialisation ». (...) Dans la langue d'arrivée, la traduction éveille des possibilités encore latentes et qu'elle seule (...) a le pouvoir d'éveiller.

Outre la visée éthique, il en existe une autre de type métaphysique, liée à la pulsion et au désir de traduire. Cette visée consiste dans le fait d'aller chercher le « “ pur langage ” que toute langue porte en elle » (*ivi* : 21), celui qui se trouve au-delà des langues maternelles, et pousse les traducteurs à vouloir tout traduire et devenir donc des polytraducteurs. Les Romantiques allemands sont les traducteurs qui ont le plus purement incarné cette visée : pour eux, c'est une occasion pour faire des expériences linguistiques et jouer avec la langue allemande, généralement jugée comme raide. La polytraduction comporte des conséquences : en effet, elle finit par dénaturer la langue maternelle et produit des hiérarchies entre les langues, parce que les langues étrangères sont vues comme supérieures à la langue maternelle. C'est pour cette raison qu'il faut établir un rapport dialogique entre langue étrangère et langue maternelle.

En résumé, histoire, éthique et analytique sont les trois axes qui peuvent définir la réflexion moderne sur la traduction. Cependant, il est possible d'ajouter un quatrième axe, celui de la transtextualité. Pour l'expliquer, Berman prend par exemple le *Don Quichotte* : bien qu'il soit considéré comme le plus grand roman espagnol, il s'agit en réalité de la traduction d'un manuscrit en arabe. C'est une démonstration du fait que le lien entre littérature et traduction est très fort.

18

### **1.2.2. Les théories sur la traduction des Romantiques allemands**

Avant d'analyser les théories romantiques, Berman se penche sur la traduction de la Bible effectuée par Martin Luther de 1521 à 1534 afin de rendre l'œuvre accessible au peuple allemand. Pour ce faire, Luther choisit de traduire en employant une variante locale de l'allemand, qui est donc transformée en variante « standard », mais en conservant les modes d'expression des parlers populaires. De cette manière, ce qui était au départ une langue orale devient la forme de base de l'allemand écrit. Le latin, en tant que langue écrite par excellence, est écarté, même si Luther travaille à partir de la *Vulgata*. Le texte sacré par excellence est donc germanisé : historiquement, cette germanisation se produit à une époque où l'Allemagne veut changer le rapport avec les textes sacrés et affirmer sa propre religion nationale, en contraste avec le Catholicisme. Il naît ainsi un mouvement qui trouve sa force exactement dans la Bible de Luther et provoque une césure religieuse, mais aussi littéraire, parce que l'Allemagne voit la naissance et la formation de l'allemand



littéraire. De plus, en Allemagne, l'idée que la traduction est « création, transmission et élargissement de la langue, fondation (...) d'un espace linguistique propre » (ivi : 49) commence à se répandre. La traduction de Luther peut donc se considérer comme « historique » parce qu'elle a marqué une époque en tant que traduction : toutes les traductions effectuées ensuite la prendront comme référence et elle répandra l'idée que la traduction peut contribuer à former et à développer sa propre culture nationale.

L'introduction concernant Luther terminée, il faut passer aux Romantiques allemands. À cette occasion, on s'attardera sur trois des auteurs examinés par Berman : Goethe, Schlegel et Schleiermacher.

### 1.2.2.1. Goethe : traduction et littérature mondiale

Goethe a traduit Diderot, Voltaire, Racine et Corneille et a inséré des fragments de traductions dans deux de ses œuvres les plus célèbres, *Les Souffrances du jeune Werther* et *Les Années d'apprentissage de Wilhelm Meister*.

La réflexion de Goethe se penche sur le concept de « littérature mondiale », selon lequel la traduction est vue comme un biais par lequel elle illustre et produit des échanges interculturels et internationaux grâce auxquels les individus, les peuples et les nations construisent leur propre identité et leurs rapports avec l'étranger. La littérature mondiale est donc l'ensemble des œuvres qui ont atteint un statut universel et sont devenues le patrimoine de l'humanité « cultivée » : elle comprend toutes les littératures nationales, qui agissent les unes sur les autres, et les contemporaines, qui coexistent et se rencontrent dans un seul espace. La traduction est importante parce qu'elle permet l'accès à cet espace : par conséquent, toutes les langues doivent apprendre à en faire l'expérience et à être à leur tour des langues-de-traduction. La traduction fait donc partie de la littérature d'une nation.

Selon Goethe, la traduction est marquée par trois étapes, chacune associée à un mode de traduction précis. La première est celle de la traduction en prose, qui sert à faire connaître l'étranger. La deuxième, c'est la traduction « parodistique », qui s'approprie de l'étranger et elle l'adapte à notre façon de parler et penser. Enfin, la troisième, la dernière et la plus importante, est celle de la traduction « superbe », qui veut rendre la traduction

identique au texte original. Elle est ainsi appelée parce qu'elle constitue une « ultime possibilité du traduire » (*ivi* : 97) et la transmission de l'étranger au familier s'achève avec elle. C'est le mode qui, selon Goethe, rencontre le plus de résistances parce qu'il pousse le traducteur à renoncer à l'originalité de sa propre langue : cependant, la traduction étant identique à l'original, il en facilite la compréhension. En tout cas, ces trois modes peuvent coexister et être employés en même temps.

Enfin, pour expliquer le rapport avec l'étranger, Goethe repère quatre époques de la formation sociale :

- *Époque idyllique*. Cette première époque voit la formation, dans une masse d'individus, de certains cercles d'hommes cultivés, qui entretiennent des rapports intimes et sont liés à leur propre langue maternelle.
- *Époque sociale ou civique*. À un certain point, les cercles commencent à s'accroître et à se rapprocher, même s'ils restent encore séparés.
- *Époque la plus générale*. Les cercles continuent à s'agrandir et finissent par entrer en contact.
- *Époque universelle*. Tous les cercles fusionnent en un seul grand cercle et sont mis à l'égalité.

20

Ce qu'on vient de décrire, c'est le processus qui a amené à la création de la littérature mondiale : il est suffisant de remplacer les cercles par les nations. Enfin, pour expliquer le rapport avec l'étranger, Goethe utilise la soi-disant « loi de l'opposition », selon laquelle l'homme doit rencontrer et accueillir en lui ce qui s'oppose à sa nature : c'est le cas, par exemple, du rencontre entre culture française et culture allemande du XIX<sup>e</sup> siècle, qui a profité à toutes les deux. Le rapport avec l'étranger est contemporain et il se fonde sur la culture grecque, qui est considérée comme « l'expression immédiate de la Nature » (*ivi* : 102) pour le fait qu'elle représentait l'homme dans son harmonie : pour cette raison, toutes les autres cultures y font référence.

#### 1.2.2.2. A. W. Schlegel : la volonté de tout traduire

A. W. Schlegel a été non seulement traducteur, mais aussi philologue et critique : on dit qu'il représente « l'unité des trois figures » (*ivi* : 208), vu que, quand il traduit, il

se laisse guider dans ses choix par la philologie et la critique. La théorie de la traduction proposée par lui est surtout une théorie du langage poétique.

L'histoire de cette théorie commence en 1796, quand le maître de Schlegel, Bürger, lui suggère de faire une traduction « poétique » de William Shakespeare. Schlegel accepte, mais la traduction devra être non seulement poétique, mais aussi fidèle : cela signifie qu'il traduira en respectant le texte anglais, sans le modifier, mais en même temps, il en devra restituer sa métrique. C'est ainsi qu'il élabore la théorie selon laquelle toute langue est « transformable sans mesure » (*ivi* : 212) et toutes les « formes » produites par le travail poétique peuvent se transférer d'une langue à l'autre : donc, si la poésie produit des formes, la traduction s'occupe de les reproduire et contribue à faire devenir le langage « œuvre et forme ». C'est une théorie en contraste avec la traditionnelle de l'intraduisibilité de la poésie, dont il a été question plus haut : en effet, même si la traduction a des limites, il n'existe rien qu'il soit complètement intraduisible. Au contraire, comme dit Berman, « plus le texte à traduire est poétique, plus il est théoriquement traduisible et digne d'être traduit » (*ivi* : 213). Quand il travaille sur un texte poétique, le traducteur fait recours à des formes métriques étrangères, considérées comme « universels poétiques », qu'il introduit dans sa langue maternelle pour l'élargir poétiquement : l'allemand, par exemple, étant une langue raide, doit faire recours au système métrique de l'italien. Toute traduction est donc une « polytraduction ».

La conséquence de cette théorie, c'est le fait que si toute poésie est traduisible, alors on peut *tout* traduire. Le traducteur romantique allemand ne connaît aucune limite à son désir de vouloir tout traduire, qui est aussi la tâche essentielle de tout traducteur. Par conséquent, il est possible de parler d'« omnitrادuction » : tout traduire signifie traduire des œuvres, passées ou étrangères, qui produiront la littérature à venir.

Pour terminer, il est possible de comparer le désir romantique de tout traduire avec la passion pour la polytraduction de certains traducteurs modernes : Berman cite l'exemple du traducteur Armand Robin, qui traduit non seulement en français, mais aussi dans sa langue maternelle, à savoir le fïssel, un dialecte breton.

### 1.2.2.3. F. Schleiermacher : la traduction dans l'espace herméneutico-linguistique

Pour aborder le domaine de la traduction dans l'espace herméneutico-linguistique, Berman analyse les théories de deux Romantiques allemands : Schleiermacher et Humboldt. À cette occasion, l'accent sera mis sur le premier.

Schleiermacher est considéré comme le fondateur de l'herméneutique moderne, également connue sous le nom d'« herméneutique de la compréhension » : celle-ci rompt avec l'herméneutique traditionnelle, qui visait à établir des règles pour interpréter les textes sacrés, et se constitue comme une théorie de la dite « compréhension intersubjective », c'est-à-dire « des processus de “lecture” qui se donnent au niveau de la communication de sujets-consciences » (*ivi* : 227). La compréhension d'un texte se voit donc comme produit expressif d'un sujet et phénomène de langage objectif. En effet, le langage est son espace principal d'opération et aussi la dimension dans laquelle l'homme est à la fois libre et assujéti : si, d'une part, il est soumis à la langue qu'il parle, de l'autre, il forme de son côté *la* langue. Le langage n'est plus vu comme un instrument, mais comme un milieu où l'homme se construit, prend conscience de soi-même et entre en relation avec les autres.

22

Par conséquent, la traduction est intégrée dans un nouvel espace de jeu : celui du langage naturel, où l'homme peut entretenir tout rapport entre sa langue maternelle et les autres langues. Ainsi, en 1823, Schleiermacher tient une conférence « sur les différentes méthodes de traduction ». Il explique que, lors de la traduction, il faut adopter une approche méthodique parce qu'on doit déduire les possibles méthodes de traduction, mais aussi systématique parce qu'il faut exclure progressivement ce qui *n'est pas* acte de traduire. Une fois l'exclusion terminée, il faut examiner les traductions existantes et élaborer une méthodologie de traduction.

Enfin, en parlant de traduction, Schleiermacher établit trois distinctions. La première est celle entre traduction généralisée et traduction restreinte : la traduction généralisée consiste dans le fait que toute communication est un acte de traduction et de compréhension, tandis que la traduction restreinte est inter-langues et ne concerne pas tous les actes de communication. La deuxième distinction oppose interprétation et traduction. L'interprétation concerne la « vie des affaires », elle est orale et son contenu est objectif : son langage est très simple parce qu'elle sert uniquement à désigner. La traduction, au

contraire, est liée à la « science » et à l'« art », c'est-à-dire à la philosophie et à la littérature. Elle est écrite et subjective parce que, grâce à elle, le traducteur s'exprime lui-même et entretient une relation d'intimité avec sa langue maternelle.

Enfin, la troisième distinction concerne deux pratiques ayant le but de résoudre les problèmes et les difficultés liés à la traduction : il s'agit de la paraphrase, qui fait percevoir au lecteur l'étrangeté de l'auteur du texte original, et de la recréation, où l'auteur met de côté son étrangeté et se rend familier au lecteur. Ces deux méthodes concernent, respectivement, la traduction non-ethnocentrique et la traduction ethnocentrique, que Schleiermacher appelle « inauthentique » parce que, devant adapter le texte au lecteur, elle nie le rapport qui lie l'auteur à sa langue maternelle et l'idée même de langue maternelle. Une langue où l'on fait recours à la tradition ethnocentrique ne s'est pas encore auto-affirmée : de plus, elle ne peut ni accueillir les autres langues, dans leur différence, en son sein, ni se poser comme une langue cultivée. À tel propos, Schleiermacher analyse les rapports que les cultures entretiennent avec la langue maternelle : la langue française classique, par exemple, se voit comme prisonnière des canons et privilège des traductions ethnocentriques qui sont tout à fait des adaptations. Au contraire, l'allemand classique et romantique est une langue vue comme « ouverte », « libre » et auto-affirmée, qui produit des œuvres propres et privilège les traductions non-ethnocentriques. Pour terminer, Schleiermacher affirme que la traduction non-ethnocentrique, et donc authentique, doit être un processus massif, systématique et, surtout, pluriel parce qu'elle concerne plusieurs langues et littératures et parce qu'il est possible d'effectuer plusieurs traductions d'une même œuvre. La traduction massive contribue à construire un champ de la traduction dans l'espace linguistique et littéraire.

Les trois auteurs romantiques ont été tous examinés : cependant, il faut en ajouter un quatrième, Friedrich Hölderlin. Vu que Berman en parle dans les deux textes analysés, il a été convenu de lui consacrer un sous-chapitre à part.

### **1.3. Hölderlin et le rapport avec l'Étranger**

Au cours de sa vie, Hölderlin a été atteint de schizophrénie : pour cette raison, ses traductions, qui ont été sa dernière production avant de la maladie, ont été longtemps

considérées comme « l'œuvre d'un fou » et seulement au XX<sup>e</sup> siècle, leur importance dans l'histoire de la traduction a été reconnue.

Les traductions de Hölderlin sont liées au rapport avec l'étranger : c'est lui-même qui les appelle « l'épreuve de l'étranger ». Même si elles ont été écrites en allemand, elles présentent aussi des éléments linguistiques propres aux langues des textes originaux (et en particulier le grec), au souabe (son dialecte maternel) et à l'allemand ancien, comme par exemple les mots empruntés de la bible de Luther : en effet, son but est de renouveler la langue allemande en redonnant aux mots présents dans le poème leur sens ancien à travers la traduction.

L'attention de Hölderlin à l'égard de l'étranger se voit tout d'abord dans certains poèmes écrits par lui-même. L'un des plus célèbres, « Migration », montre que, même si un individuel est très attaché au propre, il est quand même attiré par l'épreuve de l'étranger : en effet, après un long éloge au propre, le poète intègre le vers suivant :

Mais moi, c'est le Caucase où je prétends !

24 Cependant, un autre poème, « L'Unique », montre la double face de l'étranger : quand quelqu'un l'aime trop, il finit par supplanter l'amour pour le propre :

Qu'est-ce donc, aux  
Antiques rives heureuses  
Qui m'enchaîne ainsi, pour que je leur porte  
Plus grand amour encore qu'à ma patrie ?

Cette double face est encore plus évidente dans un autre poème, « Mnémosyne » :

Un signe, tel nous sommes, et de sens nul,  
Morts à toute souffrance, et nous avons presque  
Perdu notre langage en pays étranger

Donc l'étranger est vu comme un péril qui seul l'amour pour la patrie peut conjurer :

Mais ce qu'on aime ? Un éclat de soleil  
Au sol, c'est ce que voient nos yeux, et la poussière desséchée,  
Et les ombreuses forêts de la patrie...

Ainsi, quand à la fin du poème, le poète retourne à l'étranger, ce dernier est présenté comme un paysage de mort :

Achille sous le figuier, mon Achille  
Est mort,  
Et près des grottes marines, des ruisseaux

Voisins du Scamandre,  
Le corps d'Ajax est étendu...

Donc le propre et l'étranger sont vus comme également dangereux : l'étranger peut anéantir celui qui s'en approche trop, mais la patrie, et donc le propre, à long terme finit pour dévorer celui qui s'y attache. Il est nécessaire de trouver un équilibre : un individu doit, tôt ou tard, faire l'épreuve de l'étranger, mais en même temps, il ne devra jamais renier sa propre patrie. La poésie est exactement la dimension où l'expérience du propre et celle de l'étranger sont dominées et différenciées : c'est pour cette raison que Hölderlin fait recours à l'allemand, y compris aux dialectes, et au grec simultanément.

La conséquence de tout cela, c'est le fait que quand Hölderlin traduit les poètes grecs, il cherche à rendre en allemand ce qui était le sens premier des mots grecs : ce faisant, ses traductions, quoiqu'écrites en allemand, présentent une touche exotique apportée par la « grécisation ». Cette dernière est évidente dans la traduction de l'*Antigone* de Sophocle, que Berman analyse de façon détaillée dans *La traduction et la lettre ou l'auberge du lointain*. Ici, Hölderlin oppose deux mouvements simultanés : l'épreuve de l'étranger et l'apprentissage du propre. Chacun des deux corrige ce qu'il y a d'excès dans l'autre : c'est un combat où la traduction intervient pour accentuer ce que l'original a occulté, le soi-disant « feu du ciel ». Donc, cette accentuation est une manifestation, mais aussi une violence parce qu'elle transforme certains traits de l'œuvre.

Pour son analyse, Berman s'arrête sur quatre opérations accomplies par Hölderlin. La première est celle de la traduction littérale : Berman prend par exemple le début de la pièce, où Ismène interpelle Antigone. On observe la traduction effectuée par J. Grosjean :

Qu'y a-t-il ? Quelque histoire t'*assombrit*, je le vois.

Le verbe grec traduit par « *assombrit* » a deux sens : le sens original, à savoir « avoir la couleur de la pourpre », et un sens dérivé, c'est-à-dire « être sombre, tourmenté ». Cependant, Hölderlin choisit de le traduire par le sens original :

Qu'y a-t-il ? Tu sembles teindre une rouge parole.

En faisant ce choix, il dévoile un élément caché de la pièce. L'exemple suivant est tiré de la traduction de Jean Grosjean :

Assis sur mon antique siège augural

Le mot grec traduit par « augural » signifiait d'abord « qui observe le vol des oiseaux ». C'est exactement ce sens qu'Hölderlin choisit :

Sur l'antique siège, j'étais assis, regardant les oiseaux

La deuxième opération, c'est l'« intensification », qui se produit quand Hölderlin introduit, dans le texte de Sophocle, des accentuations qui s'étendent parfois à des passages entiers et en particulier aux débuts de scène. On observe le vers suivant, traduit à gauche par Grosjean et à droite par Hölderlin :

Voilà celle qui a commis le délit.	C'est elle. C'est elle qui l'a fait.
------------------------------------	--------------------------------------

Dans l'exemple suivant, Hölderlin accentue la description statique de Grosjean :

Ainsi, en fut-il jusqu'à l'heure ou le disque solaire	Et cela dura longtemps, jusqu'à ce que, <i>se disloquant,</i>
parvint resplendissant au zénith	l'orbe du soleil vint s'incliner à l'aplomb
et l'embrasa de son feu...	de l'Ether et que <i>s'embrasât</i> l'incendie...

La troisième opération à laquelle Hölderlin fait recours consiste dans l'emploi du souabe et de l'allemand ancien : la justification peut se trouver dans le fait que, pour traduire le grec original, il faut l'allemand original. Pour ne donner que quelques exemples, le mot grec πονος, qui signifie « peine », est traduit par le mot allemand « arbeit » : aujourd'hui, ce dernier indique le travail, mais en souabe et en vieil allemand il indique exactement la peine. Un autre exemple repose dans l'emploi des formes anciennes de



l'allemand plutôt que des modernes : ainsi, le traducteur, pour le mot qui signifie « sensé », préfère le mot ancien « gescheuet » au moderne « gescheit ». Enfin, la quatrième et dernière opération, à savoir les modifications apportées à l'original, est celle qui montre le plus la volonté de Hölderlin de détruire la vision classique de l'art grec. La modification la plus évidente consiste dans le remplacement des noms des dieux par d'autres nominations. Ainsi, par exemple, Zeus devient « Père de la Terre » ou « Maître de la Terre », Arès, « Esprit de la Guerre », Aphrodite, « Divine Beauté » et Bacchus, « Dieu du Plaisir ». D'une part, ces modifications servent au poète à effacer « l'imagerie humanistico-baroque de l'Antiquité » (Berman 1999 : 95) et montrer l'essence des dieux dans leur originalité orientale. De l'autre, en appelant les dieux « Père », « Esprit » etc., il les rapproche de la façon occidentale de représenter les divinités, c'est-à-dire comme des esprits. L'*Antigone* est donc orientalisée et occidentalisée au même temps : il apparaît le « principe de limitation ou de sobriété », qui équilibre l'accentuation.

En conclusion, les analyses de Berman ont permis de montrer les changements que la traduction a apporté non seulement à la littérature, mais aussi à l'histoire et à la culture. L'acte de traduire a certainement rendu les livres écrits dans des langues étrangères accessibles à tous, mais en même temps il doit se conformer à des règles précises pour respecter le texte original. Avec les théories d'Hölderlin, le travail sur les études d'Berman s'achève. Le prochain chapitre s'approchera à la proposition de traduction en présentant le roman qui en fera l'objet, *Toutes les histoires d'amour du monde*, et son auteur, Baptiste Beaulieu.



## CHAPITRE 2

### Baptiste Beaulieu : le médecin devenu romancier

#### 2.1. Biographie

Né le 2 août 1985 à Toulouse, où il vit actuellement, Baptiste Beaulieu est le dernier de trois enfants, ayant deux grandes sœurs. Son père est conseiller financier dans une banque, tandis que sa mère est cadre dans le siège de Toulouse de la Sécurité sociale.

En 1991, à l'âge de 6 ans, il part pour un voyage en Inde avec sa famille, qui se révélera être important pour son avenir : en voyant les conditions précaires dans lesquelles beaucoup de personnes vivent dans ce pays, il comprend que sa vocation dans la vie est de devenir médecin. Ainsi, en 2004, après avoir terminé ses études auprès des écoles Michelet et Saint-Sernin de Toulouse, il entre à la faculté de Médecine de l'Université de Toulouse. Au cours de sa carrière universitaire, il effectue des stages à Bombay et Hanoï et un internat auprès de l'hôpital d'Auch, une ville près de Toulouse.

En 2012, Beaulieu fonde le blog *Alors voilà*, dans lequel il illustre des épisodes qui se sont produits à l'hôpital où il est interne et qu'il se fait narrer par ses collègues et ses patients. Le blog naît de la volonté de Beaulieu de présenter l'hôpital comme un lieu moins dramatique que ce qu'on pense et de se réconcilier, en tant que patient, avec la figure du médecin. Le succès est tel que l'année suivante, en 2013, *Alors voilà* reçoit le premier prix « Alexandre Varney » au Congrès national des internes de médecine générale. La même année, Beaulieu obtient sa licence avec une thèse sur la réconciliation entre les soignants et les souffrants et il fait publier son premier livre, *Alors voilà : les 1001 vies des Urgences*, inspiré exactement à son blog, par la maison d'édition Mazarine/Fayard, ainsi que les œuvres qui suivront. La déclaration que Beaulieu a faite à l'occasion de la sortie en librairie de ce livre résume la philosophie sur laquelle se fonde *Alors voilà* :

Je crois que si les gens ont peur du milieu hospitalier, c'est parce que ce qui se passe à l'hôpital reste à l'hôpital. On imagine seulement la maladie, la mort, les odeurs corporelles et la douleur. On ne sait JAMAIS qu'il y a aussi de la poésie et de la grâce dans certaines rencontres... Sans trash et sans mélo, je veux dire aux gens qu'il y a de belles choses qui s'y passent.

Aujourd'hui, Beaulieu travaille comme médecin généraliste dans son cabinet de Toulouse trois jours par semaine. Il est aussi l'animateur de *Grand bien vous fasse*, une émission de la radio française France Inter. Parmi ses passions, il y a la photographie : il est possible d'admirer ses créations dans son compte Instagram.

## 2.2. Œuvres

Au total, Beaulieu a publié, jusqu'à présent, quatre œuvres, qui seront présentées en ordre chronologique de publication. L'analyse commencera par son tout premier livre, *Alors voilà : les 1001 vies des Urgences*, et terminera par l'avant dernier, *La ballade de l'enfant gris*. Vu que son dernier roman, *Toutes les histoires d'amour du monde*, fera l'objet de la proposition de la traduction, il retiendra toute notre attention dans une section dédiée.

### 2.2.1. *Alors voilà : les 1001 vies des Urgences*

30

*Alors voilà : les 1001 vies des Urgences* est le premier livre de Beaulieu et il est né de l'expérience personnelle de Beaulieu, en tant que médecin interne, et de son blog *Alors voilà*. Publié en 2013, ce livre a été traduit en douze langues et il a reçu le prix « France Culture/ Lire dans le noir », destiné aux livres audio. De plus, deux adaptations ont été tirées : une en bandes dessinées, publiée en 2017 par la maison d'édition Rue de Sèvres, et une théâtrale, qui a été mise en scène à partir de mars 2019.

Le récit du livre se déroule en une semaine à travers le point de vue du protagoniste, un médecin interne qui travaille aux Urgences d'un hôpital. L'homme connaît une patiente, une femme malade terminale à laquelle il donne le surnom de « femme-oiseau-de-feu » à cause de sa perruque rouge. La femme attend le retour de son fils Thomas, un étudiant de Médecine bloqué en Islande à cause de l'éruption d'un volcan. Pour l'aider à faire passer le temps, le médecin commence à lui décrire tout ce qui se passe aux Urgences : on assiste donc à la narration de différentes situations qui concernent des différents personnages, tels que les patients, les infirmiers ou les médecins-chefs.

Étant inspiré du blog *Alors voilà*, le livre repose sur ses deux objectifs principaux, déjà cités dans la biographie de l'auteur. Le premier, à savoir la réconciliation entre médecin et patient, s'accomplit à travers le dialogue entre le protagoniste et la femme-oiseau-de-feu. Même si elle ne suffira pas à sauver sa vie, la narration des histoires sert à la femme pour retrouver les moments de sérénité que la maladie, les thérapies et l'absence de son fils lui ont refusées. Quant à la dédramatisation de l'hôpital, elle se produit à travers les histoires elles-mêmes, qui sont parfois bizarres. En effet, parmi les protagonistes des épisodes narrés figurent un homme qui prend la pilule à la place de sa femme quand elle l'oublie, un vieil homme qui vient de perdre sa femme et pense qu'il va mourir lui aussi ou encore une mère qui fait boire du Coca à son bébé à la place de la camomille, ce qui l'a fait devenir obèse.

La dédramatisation se voit aussi dans le langage employé, très informel et conversationnel : onomatopées, mots écrits en lettres capitales, gros mots et listes, combinés à l'absurdité de certaines situations, rendent l'hôpital un lieu sur lequel il est même possible de plaisanter. Un exemple est dans ce passage, où le protagoniste et une de ses collègues doivent soigner un adolescent en état d'ivresse :

Croyez-moi, il n'y a rien de plus pathétiquement ridicule qu'un(e) adolescent(e) complètement rond :

– Parce que TOI, je t'aime bien, TOI ! Tu es gentil, TOI ! Pas comme Kévin et Mme Pi, la prof de maths... Je t'aime BIEN... (...)

C'est alors que Chef Pocahontas intervient. (...) Chef Pocahontas est un petit bout de femme qui regarde la Mort droit dans les yeux, l'air de dire : « J'ai fait douze ans d'études, pétasse. » (...)

– Dis-moi, fiston, où est ton téléphone portable ?

– Ben... Dans... ma... poche... Burp !... Je t'aime bien, TOI !

Chef Pocahontas attrape l'appareil et filme chaque petit détail. (...) Puis elle remet le mobile dans la poche de fiston. Quand il (elle) sera dégrisé(e), son téléphone lui dispensera une belle leçon, plus percutante que n'importe quel discours moralisateur.

Enfin, le livre présente des analogies avec les *Milles-et-une Nuits*, le célèbre recueil de contes orientaux. En effet, le protagoniste d'*Alors voilà* s'identifie avec la protagoniste du recueil, Shéhérazade. Dans les *Milles-et-une Nuits*, un sultan, trahi par sa première femme, fait tuer toutes les jeunes filles qu'il épousera ensuite, craignant d'être trompé à nouveau. Pour arrêter son plan diabolique, Shéhérazade, fille du grand vizir, persuade le sultan de l'épouser : chaque nuit, pour éviter qu'il la tue, elle lui narre une

histoire dont elle révélera le final le jour suivant. Le sultan est donc forcé de reporter l'assassinat sans cesse et, à la fin de la mille-et-unième nuit, il renonce définitivement à son plan. Comme Shéhérazade guérit le sultan de la folie à travers les histoires, ainsi le médecin soigne sa patiente de la solitude et de la mélancolie.

### ***2.2.2. Alors vous ne serez plus jamais triste***

*Alors vous ne serez jamais plus triste* est le deuxième livre écrit par Baptiste Beaulieu. Publié en 2015, ce roman a gagné le Prix Méditerranéen des Lycéens en 2016. Sa sortie en librairie a été anticipée par la publication, exclusivement sous forme numérique, de l'histoire courte *La mort est une garce*. Dans ce conte, un médecin qui vient de mourir et dont le corps se trouve à la morgue fait un bilan de sa vie avant que les médecins légistes lui fassent l'autopsie.

32 Pour revenir à *Alors vous ne serez jamais plus triste*, l'œuvre a comme protagoniste Mark, un chirurgien qui est en crise depuis qu'il est resté veuf. En effet, il a perdu non seulement sa femme, mais aussi son envie de vivre : Mark ne sait plus comment soigner ses patients, il est tombé en dépression et il a l'intention de se suicider. Un jour, l'homme monte dans un taxi et il se rend compte que la conductrice, c'est une vieille femme un peu excentrique, qui dit s'appeler Sarah Van Kokeliköte. La femme prétend réussir à deviner quand les personnes vont mourir simplement en les regardant dans les yeux : ainsi, pour convaincre le docteur à revenir sur sa décision, elle l'oblige à passer avec elle les sept derniers jours de sa vie. Dès lors, Mark se retrouve propulsé dans un monde féérique, où il incarne le personnage idéal du chevalier qui s'est perdu au cours de son chemin. Sarah, au contraire, représente le personnage de la sorcière ou de la magicienne qui l'aide à retrouver le droit chemin.

Ainsi, l'ambiance d'*Alors vous ne serez jamais plus triste* est celle d'un univers fantastique en net contraste avec le premier livre de Beaulieu, qui se fondait sur la représentation de la réalité toute crue. Cependant, le roman partage avec le précédent l'idée, d'ailleurs commune à toutes les œuvres de Beaulieu, que la littérature peut soigner l'âme des lecteurs. En particulier, *Alors vous ne serez jamais plus triste* est une invitation aux lecteurs à ne jamais perdre espoir quand ils doivent faire face à un moment difficile dans leur vie.

La singulière structure du roman est le dernier aspect à prendre en considération. Comme l'auteur l'explique dans un avertissement au début du roman, ce livre est un « conte à rebours » : en effet, la narration consiste en un véritable compte à rebours vers ce qui pourrait être le dernier jour de la vie du protagoniste. Pour accentuer cet effet, Beaulieu a choisi de numéroter les pages du livre en ordre décroissant.

### **2.2.3. *La ballade de l'enfant gris***

*La ballade de l'enfant gris* est le troisième livre de Baptiste Beaulieu. Paru en 2016, il a reçu le « Grand Prix de l'Académie française de pharmacie » et il est inspiré d'une histoire vraie, à savoir la mort d'un enfant qui avait été un patient de Beaulieu.

Le roman raconte l'histoire de trois personnages dont les destins se croisent lors de la narration. Le premier, c'est Jonas, dit Jo', un médecin interne qui travaille au service de Pédiatrie d'un hôpital et constitue l'alter ego de l'auteur. Le deuxième personnage, c'est Noah, dit No', un enfant de sept ans atteint d'une leucémie incurable : Beaulieu fait entendre dès le début du livre quel sera son destin. No' se demande toujours pourquoi sa mère ne va pas le voir souvent à l'hôpital : par conséquent, Jo', ému de compassion, finit par s'attacher à lui. Enfin, le troisième personnage, c'est Maria, la mère de No', qui a disparu mystérieusement et se trouverait à l'étranger.

Pour ce qui concerne la structure du roman, l'œuvre est divisée en trois parties où Beaulieu alterne la narration de ce qui se produit avant et après la mort de No', un événement que l'auteur appelle simplement « la Déchirure ». Les vicissitudes qui ont lieu avant la Déchirure sont narrées à la troisième personne, tandis que celles qui se produisent après la Déchirure sont narrées à la première personne du point de vue de Jo'. C'est exactement après la Déchirure que Jo' décide de partir chercher Maria. Ses recherches l'amènent d'abord à Rome et ensuite à Jérusalem : il espère que le voyage lui sert à se débarrasser de la présence encombrante du fantôme de No', qui le persécute et ne sera libre que quand il aura connu toute la vérité sur sa mère.

En tout cas, *La ballade de l'enfant gris* invite le lecteur à réfléchir sur trois thématiques. D'abord, ce roman reprend la question, déjà traitée dans les œuvres précédentes, de la relation entre médecin et patient. En particulier, la distance émotionnelle qu'il doit y avoir entre ces deux figures est remise en cause, surtout quand le patient est un enfant. Ensuite, le livre ouvre un débat sur l'amour. Quand Jo' finalement retrouve Maria

et qu'elle lui raconte son histoire, le lecteur est poussé à s'interroger sur deux questions : en effet, il est invité à se demander si une mère doit forcément aimer son propre fils et si, quand une personne en aime une autre, elle doit tout accepter de l'autre et tout partager avec lui. Enfin, le roman est une critique implicite des préjugés et des rôles imposés par la société : en particulier, l'auteur dénonce le fait que le destin des femmes est de devenir des mères et, pour cette raison, la société leur met de la pression afin que la maternité arrive dès que possible.

En résumé, les trois premières œuvres de Baptiste Beaulieu ont été analysées dans les grandes lignes, avec une attention prêtée aux aspects les plus importants. Au contraire, l'analyse de *Toutes les histoires d'amour du monde*, dont il sera question dans les sections qui suivent, sera plus détaillée et approfondira non seulement l'intrigue et les thématiques traitées, mais aussi le genre dont il fait partie, c'est-à-dire celui de l'autofiction.

### ***2.3. Toutes les histoires d'amour du monde***

34

Paru en 2018, *Toutes les histoires d'amour du monde* est le quatrième livre de Baptiste Beaulieu et le dernier à être publié jusqu'à présent. Ce roman demi-épistolaire a pour protagoniste, encore une fois, un médecin qui constitue l'alter ego de l'auteur : il s'appelle Jean et il ne parle plus avec son père, Denis, depuis six mois.

Un jour, Denis va au cabinet de Jean pour le renseigner du fait qu'il a trouvé dans une malle trois carnets pleins de lettres écrites par Moïse, père de Denis et grand-père de Jean, qui est décédé six mois auparavant. Les lettres ont été écrites de 1960 à 2004, une par année et toutes dans le même jour, le 3 avril. Moïse y a raconté toute l'histoire de sa vie et le destinataire, c'est une femme, appelée Anne-Lise Schmidt, dont Denis et Jean ignoraient l'existence. Cependant, Jean n'a pas le temps de réaliser ce qui est en train de se passer parce que Denis est frappé d'un malaise : il est emmené à l'hôpital, où il révèle à son fils qu'il avait décidé de partir en voyage pour se mettre sur les traces de son père, mais maintenant son état de santé l'empêche de le faire. Jean, alors, lui promet de résoudre le mystère de Moïse à sa place et commence à lire les lettres. La narration consiste donc en une alternance entre le passé des lettres, que le lecteur lit avec Jean, et le présent, où Jean mène sa recherche.



L'histoire de Moïse commence le 3 juillet 1910, quand il naît, deuxième de trois enfants, dans une famille pauvre qui vit à Fourmies, une petite ville dans le Nord de la France. Cependant, quatre ans après, en 1914, la famille s'installe à Vireux-Wallerand, un village dans les Ardennes où le père de Moïse, Georges, espère trouver un meilleur travail. Juste au moment où la famille semble avoir trouvé un peu de bonheur, la Première Guerre mondiale éclate : Georges est obligé de s'engager, mais il meurt au front deux ans après. La Guerre terminée, la mère de Moïse, Marie, épouse son voisin Pierre, mais l'homme meurt de tumeur après peu de temps. Quant à Marie, elle mourra dans les années 50 à cause d'un ulcère aux jambes.

À l'âge de quinze ans, Moïse connaît une fille allemande, Hennie, qui est venue passer ses grandes vacances en France. Il tombe amoureux d'elle, mais, l'été terminé, elle doit retourner en Allemagne. Les années passent et, quand Moïse a dix-huit ans, il épouse son amie d'enfance Couronnée après avoir découvert qu'elle est enceinte de leur fille Louise. Cependant, Couronnée s'avère être une femme infidèle : en effet, elle trahira Moïse plusieurs fois, même avec ses amis, et elle aura un autre fils avec un de ses amants. Peu après le mariage, Hennie revient en France pour quelques jours : Moïse la rencontre et tombe amoureux d'elle pour la deuxième fois, mais elle doit retourner en Allemagne encore une fois.

En 1940, la Seconde Guerre mondiale éclate et la France est occupée par l'armée allemande. Moïse s'engage, mais il est fait prisonnier par les Allemands et enfermé dans un camp de travail. Un jour, il tombe malade : il est emmené à un hôpital militaire et soigné par un médecin, Herr Doktor Schmidt, qui s'avérera être l'oncle de Hennie. Une fois guéri, il est envoyé dans un autre camp de travail à Cologne, où il rencontre un ouvrier, Willy, qui s'avère être le frère de Hennie. Grâce à lui, Moïse retrouve Hennie, tombe amoureux d'elle une troisième fois et s'installe chez elle. En 1943, Hennie tombe enceinte, ce qui constitue un problème pour la famille Schmidt. En effet, le père de Hennie et Willy s'était opposé au nazisme et, pour cette raison, il avait été arrêté et emprisonné avec ses enfants. Hennie et Willy furent libérés, tandis que leur père mourut en prison. Pour éviter que le bébé soit capturé par les nazis à son tour, Hennie et la femme de Willy, Anna, font falsifier leurs papiers d'identité et elles échangent leurs dossiers médicaux. Ainsi, le 3 avril 1944, naît Anne-Lise, la fille de Moïse et d'Hennie : elle est déclarée fille de Willy et d'Anna et prend leur nom de famille, Schmidt. Cependant, le bonheur n'est

pas destiné à durer longtemps. En 1945, Hennie se retrouve victime d'un bombardement : blessée grièvement, elle meurt après peu de temps.

La Guerre terminée, Moïse décide de retourner en France, mais, avant de partir, il confie Anne-Lise à Willy et Anna pour éviter qu'elle soit maltraitée à cause de ses origines allemandes. Il retrouve Couronnée, mais les deux époux divorcent quand Couronnée découvre la trahison de son mari. Après le divorce, elle épousera un ami de Moïse, Duvernois : ils s'installeront à Beyrouth avec Louise et son mari, mais ils retourneront en France après avoir tout perdu. En 1947, Moïse va voir les Schmidt à Cologne, mais, une fois arrivé à leur maison, il se rend compte qu'il n'y a personne : grâce à un ami de famille, le pasteur Müller, il découvre que Willy, Anna et Anne-Lise se sont installés aux États-Unis.

L'année suivante, Moïse écrit à un journal pour raconter son histoire. Une femme, Paulette, lui répond : les deux se rencontrent et tombent amoureux l'un de l'autre. Ils se marient en 1950 et, en 1953, naît Denis. En 1956, le pasteur Müller va voir Moïse : il lui donne des nouvelles des Schmidt et il lui montre des vidéos de Hennie, maintenant grandie. Entretemps, Moïse a commencé à travailler comme garçon de salle d'opération dans un hôpital. Un jour, il doit amener à la morgue le corps d'une petite fille qui lui rappelle Anne-Lise : c'est alors qu'il décide d'écrire une lettre par an le 3 avril, le jour de l'anniversaire d'Anne-Lise. En 2004, à l'âge de 94 ans, Moïse écrit sa dernière lettre et dit définitivement adieu à Anne-Lise :

Parfois je pense à ce qui est arrivé, puis à ce qui aurait pu arriver et n'a jamais été, et je mords l'intérieur de mes joues, j'ai honte de cette immense douleur, et je pleure encore comme celui qui sait bien que, finalement, le bonheur est un projet surhumain sur cette terre.

Pourtant j'ai espoir qu'un jour une personne découvre mon secret : je ne t'ai jamais oubliée, je t'ai aimée comme un papa sait aimer, au point de me priver de toi, et cet amour-là n'a jamais ni changé ni faibli. Et j'ai écrit pour que tu saches, un jour peut-être, qui était ton père : un homme qui n'a pas failli.

La lecture des lettres est terminée : à la fin du livre, Jean a recousu la relation avec son père et maintenant ils peuvent commencer à chercher Anne-Lise conjointement.

*Toutes les histoires d'amour du monde* est un roman presque autobiographique. En effet, il narre un épisode de la vie de l'auteur, même si certains éléments ont été inventés : cet aspect sera approfondi dans la dernière section du chapitre. Baptiste Beaulieu a vraiment trouvé les lettres écrites par son grand-père en 2013, dix ans après sa mort.

Maintenant, il veut trouver Anne-Lise : pour cette raison, il donne quelques indications pour la recherche à la fin du livre et dans son blog et il invite ses lecteurs à le contacter s'ils ont des renseignements utiles.

### **2.3.1. Thématiques traitées dans le roman**

L'analyse effectuée dans cette section concernera les trois principales thématiques traitées dans *Toutes les histoires d'amour du monde* : l'amour, la médecine et la mémoire du passé.

#### **2.3.1.1. L'amour**

Le thème de l'amour est évident dès le titre du roman. En effet, il suggère que le livre ne concerne pas une, mais plusieurs histoires d'amour : un amour qui, dans la narration, se présente sous trois formes différentes.

La première forme d'amour relevée est celle de l'amour entre père et fils ou fille, qui se manifeste de manière différente selon les personnages. Pour ce qui concerne Denis et Jean, au début du livre, leur relation est conflictuelle, mais elle devient progressivement sereine grâce aux lettres et à un jeu-vidéo de guerre, avec lequel père et fils jouent conjointement. Ensuite, Moïse entretient des relations différentes avec ses enfants. Si celle avec Louise est presque inexistante, celle avec Denis est plutôt froide et détachée : dans la lettre du 3 avril 1962, il arrive même à se définir comme « un parent incapable de câliner son propre enfant » (Beaulieu 2018 : 33). La relation avec Anne-Lise, au contraire, est tellement affectueuse qu'il semble montrer une préférence marquée à son égard.

La deuxième forme est celle de l'amour entre homme et femme, qui n'est pas toujours heureux. Pour analyser cet aspect, il est nécessaire de comparer les relations que Moïse entretient avec les femmes qu'il aime. D'abord, l'amour pour Couronnée est un amour d'enfance idyllique qui se révèle être une illusion quand Moïse devient adulte. Quant à Paulette, même s'il l'a épousée et s'il a eu un fils avec elle, Moïse ne la considère pas comme la femme de sa vie : au contraire, son véritable amour est celui pour Hennie, qu'il n'oubliera jamais et qui est terminé trop tôt.

La troisième et dernière forme analysée est celle de l'amour entre deux hommes. Celle de l'homosexualité est une thématique chère à Beaulieu : en effet, il est homosexuel

et activiste pour les droits des membres de la communauté LGBT. Dans le passé, par exemple, l'écrivain a dénoncé des cas d'homophobie chez les médecins et, en 2016, il a même reçu des menaces de mort après avoir publié un éditorial contre l'homophobie sur le site internet *Huffington Post*. Pour revenir à *Toutes les histoires d'amour du monde*, le protagoniste aussi est homosexuel, étant un alter ego de Beaulieu. Cependant, dans ce roman, l'homosexualité est vue comme un tabou ou, simplement, comme un état dont les personnages ont honte. En effet, elle est exactement la cause de la rupture entre Jean et Denis : Jean révèle à son père son homosexualité quand Moïse meurt, mais Denis ne l'accepte pas et les deux hommes ne se parlent plus depuis ce jour. Pour éviter que ses proches lui posent des questions gênantes, Jean décide même de ne pas aller aux obsèques de son grand-père. Finalement, quand père et fils commencent à se réconcilier, Denis accepte l'homosexualité de son fils : c'est là que Jean avoue à son père qu'il a un compagnon, appelé simplement « l'Amoureux », et il le lui présente.

Enfin, le récit présente aussi les histoires des personnages rencontrés par Jean pendant sa recherche, qui sont toutes liées par le fil rouge de l'amour :

- *Histoire de Kayoosh et Kasim* : elle est narrée par Françoise Robinet, la petite-fille de la garde champêtre qui avait aidé la famille de Moïse au cours de la Première Guerre mondiale. Jean la rencontre par hasard dans le train qui le mène à Vireux : elle travaille comme psychologue pour les organisations non gouvernementales et, un jour, elle est envoyée au camp de réfugiés de Calais. Là, elle connaît Kayoosh et Kasim, un couple de conjoints irakiens qui vivent au camp avec leurs enfants. Craignant de perdre les enfants, Kasim décide de se suicider en s'immolant par le feu et, quand elle le découvre, Kayoosh se tue à son tour.
- *Histoire de Marie Neveux*, l'arrière-petite-fille de Prosper, un voisin de la famille de Moïse. Elle a accouché d'un enfant mort-né en 1993 et, pour cette raison, elle n'a pas réussi à aimer ses autres enfants pendant des années. Aujourd'hui, elle travaille dans un bar et elle fait du bénévolat dans le service de réanimation néonatale d'un hôpital.
- *Histoire d'Henri*, qui travaille pour une association bénéfique qui aide les personnes pauvres ou sans domicile fixe.
- *Histoire de Martine, Yvette et Victor* : Martine est la petite-fille de Jean Francotte, le meilleur ami de Moïse. Infirmière, elle s'occupe d'Yvette, une vieille femme qui a élevé seule son neveu Victor. Cependant, à un certain moment de sa vie, ce dernier a

décidé de n'avoir plus de relations avec Yvette et il est décédé de SIDA quelques années après la mort de sa grand-mère.

- *Histoire de Richard*, le petit-fils d'Esther, une femme juive que Moïse a rencontrée à l'hôpital militaire. Artisan, il a été toxicomane et il a épousé Titine, une fille malade d'anorexie qui a guéri grâce à l'amour pour son mari. Ils ont un fils homosexuel, qui est justement le compagnon de Jean.

### 2.3.1.2. La médecine et la mémoire du passé

Vu que son activité principale est la médecine, il n'est pas étonnant que Baptiste Beaulieu installe la médecine dans ses œuvres et le roman *Toutes les histoires d'amour du monde* ne fait pas exception. En effet, le protagoniste travaille comme médecin et d'autres personnages travaillent ou ont travaillé dans ce domaine professionnel. Au cours de la narration, certains personnages tombent malades et leur maladie est décrite par l'auteur de façon détaillée. De plus, le contexte du passé permet à l'auteur de comparer la médecine de l'époque avec la médecine moderne : pour donner un exemple, quand Pierre, le beau-père de Moïse, tombe malade, la tumeur est soignée, par ailleurs sans succès, à travers des morceaux de radium appliqués directement sur les plaies. Aujourd'hui, compte tenu des progrès de la médecine, employer cette technique serait impensable.

Cependant, contrairement aux autres livres de Beaulieu, l'hôpital n'est pas le lieu central du livre. Il est plutôt un lieu de transition vers un moment considéré comme fondamental pour la poursuite de la narration : en effet, c'est exactement à l'hôpital que Jean promet à son père qu'il l'aidera à dévoiler le secret de Moïse. Ce dernier « retrouve » Hennie quand il est à l'hôpital militaire, grâce à une photo de la fille que Herr Doktor tient dans sa poche, et il commence à écrire les lettres tandis qu'il travaille dans un hôpital. De toute façon, le roman reprend l'idée de la littérature comme médicament, déjà traitée en *Alors vous ne serez jamais plus triste*. En ce cas, ce sont les lettres qui constituent un médicament idéal, vu qu'elles aident le protagoniste à renouer le lien avec son père.

La dernière thématique traitée dans cette section, c'est la mémoire du passé, qui est continuellement rappelée grâce à l'alternance entre passé et présent. De plus, elle se révèle fondamentale pour Jean parce qu'elle l'aide à comprendre le présent et à construire l'avenir. Vu qu'elle est symbolisée par les lettres, on peut affirmer qu'elle aussi sert à soigner, au moins d'un point de vue psychologique : pour cette raison, il est possible de

la connecter avec le thème de la médecine. Enfin, la présence de la mémoire est renforcée par l'existence, dans le texte, de certaines photographies en noir et blanc, presque toutes appartenant à une collection privée de Baptiste Beaulieu. L'une d'entre elles a une liaison avec le mystère des lettres : cette liaison sera dévoilée seulement à la fin du roman.

### **2.3.2. Toutes les histoires d'amour du monde : un exemple d'autofiction**

*Toutes les histoires d'amour du monde* est la narration d'un épisode de la vie de l'auteur, mais avec des éléments fictionnels : pour cette raison, il est légitime de la tenir pour un exemple d'autofiction.

Le mot « autofiction » est un néologisme, inventé en 1977 par l'écrivain français Serge Doubrovsky, qui décrit un genre littéraire où se produit la narration de la vie de l'auteur faite par l'auteur lui-même, mais, à la différence de l'autobiographie, des éléments de fiction y apparaissent. L'autofiction se détache de l'autobiographie et du « pacte autobiographique » entre auteur et lecteur, théorisé par Philippe Lejeune. Comme Doubrovsky l'écrit lui-même :

40

L'autofiction, c'est la fiction que j'ai décidé en tant qu'écrivain de me donner de moi-même, y incorporant, au sens plein du terme, l'expérience de l'analyse, non point seulement dans la thématique mais dans la production du texte.

Doubrovsky utilise le mot « autofiction » pour la première fois pour décrire son roman *Fils*. Le livre raconte une journée de la vie du protagoniste, c'est-à-dire le même Doubrovsky, par le biais d'une séance de psychanalyse. La narration se produit à travers un monologue intérieur avec flux de conscience, pareil à celui de l'*Ulysse* de James Joyce et caractérisé par la présence de phrases déstructurées, jeux de mots et allitérations et par le nombre réduit de signes de ponctuation. Doubrovsky affirme avoir employé une langue « obsessionnelle, répétitive » où « les mots s'appellent les uns les autres » (*Le Monde*). Le monologue est parfois brisé par les interventions du psychanalyste, qui parle en anglais : en effet, le récit se déroule à New York, où Doubrovsky a vécu pendant de nombreuses années.

Le mot « fils », qui donne le titre au livre, a un double sens. Au singulier, il indique un rapport de filiation imaginaire de l'auteur avec l'écrivain Marcel Proust : en effet, le livre présente des analogies avec *À la recherche du temps perdu*. Au pluriel, au contraire, le mot indique le réseau de liens, rêves et souvenirs qu'un individu produit : ce réseau

présente parfois des nœuds qui rendent la vie douloureuse et dramatique et ils se présentent sous forme de monstres ou de fantômes à chasser par le biais de la psychanalyse.

Le protagoniste, Serge, représente l'alter ego de l'auteur et il a une double personnalité. Il a la sensation de ne pas réussir à trouver sa place dans le monde, mais en même temps, il peut occuper chacune d'entre elles. Serge est patient, mais aussi analyste de soi-même : ce stratagème lui permet de se transformer en un personnage de fiction.

*Toutes les histoires d'amour du monde* présente aussi des différences avec la réalité, à commencer par les personnages. Dans le roman, Beaulieu a un alter ego, Jean, qui a une sœur adoptive, Anna-Lisa (à ne pas confondre avec Anne-Lise), qui n'existe pas dans la réalité. Les cinq histoires d'amour aussi sont inventées : elles sont un autre expédient que Jean utilise, en les narrant, pour se rapprocher de son père. Denis a compris que les histoires sont un fruit de l'imagination de son fils, mais il fait semblant d'y croire par amour pour Jean. Cependant, il n'est pas clair si ces deux éléments sont les seuls à relever de la fiction. En effet, l'histoire de Moïse est tellement complexe et détaillée que le lecteur a du mal à croire à tout ce qui se passe : il est possible que des éléments contenus dans les lettres aient été inventés de toutes pièces. Dans l'autofiction, il y a toujours des éléments fictionnels, mais seul l'auteur les connaît. C'est au lecteur d'établir quels sont ces éléments et si y croire ou pas. Ce qui est sûr, c'est le fait que les lettres, dans la mesure où elles apparaissent dans le livre, ont été remaniées par Jean/Baptiste : en effet, au cours du temps, l'encre s'est effacée et les lettres, désormais, sont presque illisibles.

L'analyse du genre de l'autofiction met un terme au travail sur Baptiste Beaulieu, un auteur contemporain qui sait comment faire converger son activité principale de médecin et ses propres expériences de vie à l'intérieur de l'écriture. Une démonstration de ce constat peut reposer dans le succès obtenu par ses œuvres, qui lui a permis de gagner plusieurs prix. Enfin, l'attention peut se concentrer sur la traduction vers l'italien de *Toutes les histoires d'amour du monde* ou, plus précisément, d'une partie du roman à cause de la longueur de ce dernier.





## CHAPITRE 3

### Proposition de traduction de *Toutes les histoires d'amour du monde*

Prologue	Prologo
Je sais que la scène s'est déroulée en 1956, dans un austère bureau d'une grande gare parisienne.	So che la scena si è svolta nel 1956, in un austero ufficio di una grande stazione parigina.
Tu étais assis. Le pasteur, venu d'Allemagne spécialement pour toi, avait installé à ton côté un projecteur 16 mm (les plus commercialisés à l'époque), puis avait quitté discrètement la pièce.	Eri seduto. Il pastore, venuto dalla Germania apposta per te, aveva installato di fianco a te un proiettore 16 mm (i più venduti all'epoca), poi aveva lasciato la stanza con discrezione.
Ce que tu as ressenti quand la bobine a commencé de tourner ? Difficile à dire... Je crois pourtant entendre le ronron de la machine et vois même l'image un peu jaunie, un peu fanée, sur le mur blanc. La lumière s'y réfléchit sur ta figure pâle et y dépose le reflet, vivant et jeune pour toujours, d'une petite fille. Blonde, la mine réjouie, on la voit entrer dans un parc d'attractions et adresser un salut poli vers le cameraman.	Cos'hai provato quando la bobina ha iniziato a girare? È difficile da dire... Tuttavia, credo di sentire il ronzio dell'apparecchio e vedo addirittura l'immagine un po' ingiallita, un po' sbiadita, sul muro bianco. La luce vi si riflette sul tuo viso pallido e vi deposita il riflesso, vivo e per sempre giovane, di una bambina. Bionda, dall'aspetto felice, la si vede entrare in un parco di divertimenti <sup>1</sup> e rivolgere un saluto educato al cameraman.
Tu sais que tu ne la reverras pas, c'est fini. Alors, j'imagine que tu as dû accueillir chaque seconde du film, chaque grain, chaque photon, et que ta gorge devait être serrée pour ne surtout pas geindre, hurler, ou renverser la table...	Sai che non la rivedrai, è finita. Allora, immagino che hai dovuto accogliere ogni secondo del video, ogni granello, ogni fotone, e dovevi avere un groppo in gola perché non dovevi per nessun motivo gemere, urlare o rovesciare il tavolo...

<sup>1</sup> Moïse révèle dans une des dernières lettres que le parc en question, c'est Disneyland.

Le mystère de votre histoire te revient encore et encore. Tu es éclaboussé de rayons : la robe de la fille, le sourire de la fillette... tout te tasse au fond du siège, comme on casse les os aux défunts pour les emboîter dans la caisse.	Il mistero della vostra storia ti ritorna in mente più e più volte. Sei abbigliato dai raggi: il vestito della ragazza, il sorriso della bambina... tutto ti comprime verso il fondo della sedia, come quando si rompono le ossa ai morti per incastrarli nella bara.
Tu aurais pu être un grand-père aimant et chaleureux, tu ne seras qu'un homme-caillou calcifié par les remords, recroquevillé loin des vivants.	Avresti potuto essere un nonno amorevole e caloroso e invece sei un uomo dal cuore di pietra calcificato dai rimorsi, rannicchiato lontano dai vivi.
C'est à cet instant précis que tu es mort à la vie.	È in quel preciso istante che sei morto dentro.
Je pense, ou je devine, que ta décision de sauvegarder toute la vérité, tu l'as prise quand tu as su – et accepté – que tu voyais ta fille pour la dernière fois.	Penso, o immagino, che la tua decisione di salvaguardare tutta la verità tu l'abbia presa quando hai saputo – e accettato – che stavi vedendo tua figlia per l'ultima volta.
Combien de temps auras-tu mis pour écrire votre histoire, à tous les deux ?	Quanto tempo ci hai messo a scrivere la vostra storia, la storia di tutti e due?
Une existence entière.	Un'intera esistenza.
Moi, ton secret, il m'aura fallu des semaines de lectures, de rires, de larmes et de rencontres humaines pour le percer.	Il tuo segreto, a me ci sono volute settimane di letture, risate, lacrime e incontri umani per scoprirlo.
On riait et on pleurait aussi bien à l'époque qu'aujourd'hui, et pour les mêmes raisons.	All'epoca si rideva e si piangeva tanto quanto oggi e per gli stessi motivi.
Alors je veux dire à la personne qui lit ces mots : croyez-moi sur parole, de la tête au cœur, il n'y a pas UN mot de cette mystérieuse, extraordinaire et injuste histoire qui ne vous concerne pas.	Allora voglio dire a chi sta leggendo queste parole: credetemi sulla parola, da cima a fondo, non c'è UNA parola di questa misteriosa, straordinaria e ingiusta storia che non vi riguardi.
Première partie :	Prima parte:

<p>QUELQUE CHOSE D'EXTRAORDINAIRE QUI VOUS TOMBE DESSOUS</p>	<p>QUALCOSA DI STRAORDINARIO CHE VI PIOMBA ADDOSSO</p>
<p>Philia : sentiment désintéressé, fait d'élan, de générosité et de chaleur humaine qu'on rapprocherait aujourd'hui du terme « amitié », mais une amitié solide, sur laquelle on est sûr de compter.</p>	<p>Philia: sentimento disinteressato, fatto di slancio, generosità e calore umano che al giorno d'oggi collegheremmo al termine "amicizia", ma un'amicizia solida, sulla quale si è sicuri di contare.</p>
<p>Aujourd'hui</p>	<p>Al giorno d'oggi</p>
<p>Surprendre les malades de la salle d'attente à tourner leurs yeux vers moi, puis vers l'horloge accrochée au mur au-dessus de ma tête, dans un cri silencieux et commun : « Quel ennui, docteur, d'attendre ici avec tous ces inconnus... », génère un sentiment d'oppression que je ne souhaite à personne, mais c'est l'usage. Je l'accepte et je l'entends. Pourtant, toujours, revient cette même et obsédante pensée : « Qu'infini est le flot des êtres à consoler ! »</p>	<p>Sorprendere i pazienti in sala d'attesa a rivolgere lo sguardo verso di me, poi verso l'orologio appeso al muro al di sopra della mia testa, in un lamento silenzioso e comune ("Dottore, che noia aspettare qui con tutti questi sconosciuti..."), genera un sentimento d'oppressione che non auguro a nessuno, ma si usa così. Lo accetto e lo capisco. Tuttavia, mi ritorna sempre in mente quello stesso pensiero ossessante: "Com'è infinito il flusso di esseri umani da consolare!"</p>
<p>Il devait être dix heures et le cabinet médical où j'officialiais comme remplaçant était plein comme un œuf quand quelque chose d'extraordinaire m'est tombé dessus.</p>	<p>Saranno state le dieci e lo studio medico in cui lavoravo come sostituto era pieno come un uovo quando qualcosa di straordinario mi è piombato addosso.</p>
<p>Je accompagnais le neuvième patient de la matinée, mon regard s'est accroché à un grand gaillard chauve aux yeux bleus cernés de tristesse. L'homme m'a souri maladroitement. Son air, doux, faussement rassurant, je le connais par cœur.</p>	<p>Stavo accompagnando alla porta il nono paziente della mattinata quando il mio sguardo si è rivolto verso un tizio alto e calvo, dagli occhi azzurri circondati di tristezza. L'uomo mi ha sorriso goffamente. Il suo aspetto, dolce e falsamente rassicurante, lo conoscevo a memoria.</p>
<p>« Mais qu'est-ce que tu fais ici ? »</p>	<p>"Ma cosa ci fai qui?"</p>

<p>Le ton de ma voix... J'étais sur la défensive. Six mois que nous ne nous étions plus parlé, mon père et moi. Depuis la mort de papi. Ma sœur et ma mère, au téléphone, m'informaient de temps en temps : « Il lit, je ne le dérange pas », ou : « Il est au grenier, je crois qu'il bricole. » Tout pour ne surtout pas évoquer la raison du froid glacial que la vie avait jeté entre nous. Après être entré dans mon bureau sans une bise, comme si de rien n'était, il a farfouillé dans un sac à dos, l'air fébrile.</p>	<p>Il ton della mia voce... Ero sulla difensiva. Non ci parlavamo più da sei mesi, io e mio padre. Dalla morte del nonno. Ogni tanto mia madre e mia sorella mi informavano al telefono: "Sta leggendo, non lo disturbo", oppure: "È in soffitta, credo che stia facendo dei lavori". Il tutto per non accennare per nessun motivo alla causa del freddo glaciale che la vita aveva gettato tra di noi. Dopo essere entrato nel mio ufficio senza neanche darmi un bacio, come se nulla fosse, ha rovistato in uno zaino, con aria febbrile.</p>
<p>« Il nous a menti pendant des années, Jean. Il nous a menti à tous. – Qui? – Ton grand-père. »</p>	<p>“Ci ha mentito per anni, Jean. Ha mentito a tutti.” “Chi?” “Tuo nonno.”</p>
<p>Je ne sais pas trop à quoi je m'attendais. Qu'il s'assoie et confesse : « Je suis désolé de ce qu'il s'est passé entre nous, de ne pas avoir été à la hauteur de tes attentes, de ne pas avoir compris, je veux qu'on se réconcilie, je veux que tout soit comme avant, qu'on revienne à ce jour lointain quand tu m'as regardé dans les yeux, à la maternité, et que tu m'as couronné père quoi qu'il arrive » ? Et qu'il ajoute en tendant une main vers moi ce mot qu'il n'utilisait plus : fiston.</p>	<p>Non so bene cosa mi aspettassi. Che si sedesse e confessasse: "Sono dispiaciuto per quello che è successo tra noi, di non essere stato all'altezza delle tue aspettative, di non aver capito, voglio che ci riconciliamo, voglio che tutto sia come prima, che ritorniamo a quel giorno lontano in cui mi hai guardato negli occhi, al reparto maternità, e mi hai incoronato padre qualsiasi cosa accada"? E che aggiungesse, tendendo una mano verso di me, quelle parole che non usava più: figlio mio.</p>
<p>Au lieu de ça, il a poussé dans ma direction un paquet soigneusement enveloppé dans du papier bulle.</p>	<p>Invece ha spinto verso di me un pacchetto avvolto con cura in carta da imballaggio.</p>
<p>« Qu'est-ce que c'est ? – Des lettres », a-t-il grommelé.</p>	<p>“Cosa sono?” “Delle lettere” ha borbottato.</p>

<p>Son teint était terreux, comme si le sang chassé de son visage ne saurait plus jamais retrouver son chemin.</p> <p>« Presque une centaine. Toutes adressées à la même personne et écrites dans des cahiers. »</p> <p>J'en ai déballé trois.</p> <p>Un bleu, un vert et un jaune.</p> <p>Ils m'ont fasciné immédiatement. Pourquoi ? Peut-être l'idée des mots (donc de la voix) qui avaient patienté si longtemps en eux. Eh quoi, si on y pense un peu, le monde est plein d'attente ! Les platanes, par exemple, ceux qui sont dans les cours d'écoles désertes le dimanche soir. Et les plaques d'égout sur lesquelles nos enfants joueront aux billes le lundi matin. Il y a les treize pages cornées de notre roman préféré, oublié sous une pile de livres, qui attendent d'être relues. Et la figurine de soldat que nous avons tant aimée ? Elle a glissé derrière un meuble, personne ne le sait, personne ne la dérange. Espère-t-elle bientôt être redécouverte ? La poussière tombe sur elle comme heures et années tombent sur nous.</p> <p>Il y avait ces carnets et leurs lettres, dans une boîte en carton au grenier. Elles avaient fini d'attendre, elles.</p> <p>Les chanceuses.</p> <p>« Moïse les a toutes écrites pour une femme, a dit mon père en grimaçant, le teint de plus en plus livide.</p> <p>– Une femme ? Quelle femme ?</p>	<p>La sua carnagione era terrea, come se il sangue cacciato dal suo viso non riuscisse più a ritrovare il suo cammino.</p> <p>“Sono quasi un centinaio. Tutte indirizzate alla stessa persona e scritte in alcuni quaderni”.</p> <p>Ne ho scartati tre.</p> <p>Uno blu, uno verde e uno giallo.</p> <p>Mi hanno affascinato immediatamente. Perché? Forse per l'idea delle parole (e dunque della voce) che avevano aspettato così a lungo. Eh sì, se ci pensiamo un po', il mondo è pieno di attese! I platani, per esempio, quelli che sono nei cortili delle scuole deserti la domenica sera. E i tombini sui quali i nostri figli giocheranno con le biglie il lunedì mattina. Ci sono le tredici pagine con le orecchie del nostro romanzo preferito, dimenticato sotto a una pila di libri, che aspettano di essere rilette. E il soldatino che ci piaceva tanto? È scivolato dietro a un mobile, nessuno lo sa, nessuno lo disturba. Spera di essere ritrovato presto? La polvere cade su di lui così come le ore e gli anni cadono su di noi.</p> <p>C'erano questi quaderni e le loro lettere, in una scatola di cartone in soffitta. Almeno loro avevano finito di aspettare.</p> <p>Che fortunate.</p> <p>“Moïse le ha scritte tutte a una donna” ha detto mio padre facendo una smorfia, la carnagione sempre più livida.</p> <p>“Una donna? Che donna?”</p>
--	--

<p>– Elle s’appelle..., a-t-il commencé avec difficulté, comme s’il cherchait tout à coup un peu d’air.</p> <p>– Tu vas bien ?</p> <p>– Elle s’appelle... »</p>	<p>“Si chiama...” ha iniziato a dire con difficoltà, come se tutto a un tratto cercasse una boccata d’aria.</p> <p>“Stai bene?”</p> <p>“Si chiama...”</p>
<p>Je l’ai vu soudain agripper sa poitrine de la main droite et s’effondrer sur le côté en emportant les carnets avec lui, vers le sol.</p>	<p>All’improvviso l’ho visto afferrare il petto con la mano destra e crollare sul fianco trascinando i quaderni con sé, verso il pavimento.</p>
<p>Quelques minutes après, je tenais sa tête en attendant les secours, ma main dans celle, moite et molle, de mon père, quand il reprit connaissance et, d’une voix vacillante, prononça un prénom et un nom.</p>	<p>Qualche minuto dopo, gli stavo tenendo la testa aspettando i soccorsi, la mia mano in quella sudata e morbida di mio padre, quando riprese conoscenza e, con la voce tremolante, pronunciò un nome e un cognome.</p>
<p>Quel effondrement ! Quel cataclysme ! Personne dans la famille n’avait jamais entendu parler d’Anne-Lise Schmidt.</p>	<p>Che crollo! Che cataclisma! Nessuno in famiglia aveva mai sentito parlare di Anne-Lise Schmidt.</p>
<p>3 avril 1960</p> <p><i>Une maison sans fenêtres, mais pas sans père</i></p>	<p>3 aprile 1960</p> <p><i>Una casa senza finestre, ma non senza padre</i></p>
<p>Ma petite Anne-Lise,</p> <p>Ce n’est pas une fable que je veux t’écrire, mais l’histoire de ma vie, qui, elle, a été un vrai roman.</p>	<p>Mia piccola Anne-Lise,</p> <p>Quella che voglio scriverti non è una favola, bensì la storia della mia vita, che, invece, è stata un vero e proprio romanzo.</p>
<p>Parfois, la nuit, quand je ne dors pas, et c’est si souvent, je revois des époques heureuses ou malheureuses, et je pense qu’il aurait suffi de bien peu de choses pour que mon existence soit tout autre. Pourtant, je le sais bien, je dois accepter que ce qui s’est passé ne peut être changé. C’est la dure loi des Hommes et je n’y dérogerai pas.</p>	<p>A volte, di notte, quando non riesco a dormire, e mi succede tanto spesso, rivedo epoche felici o tristi e penso che sarebbero bastate pochissime cose perché la mia esistenza fosse tutt’altra. Tuttavia, e lo so bene, devo accettare il fatto che ciò che è accaduto non può essere cambiato. È la dura legge degli Uomini e io non la infrangerò.</p>

Mon récit te paraîtra peut-être exagéré... Moi-même, je me dis : « Est-ce bien arrivé comme cela, Moïse ?! N'as-tu pas rêvé ? »	Forse il mio racconto ti sembrerà esagerato... Io stesso mi dico: "È andata proprio così, Moïse?! Non avrai mica sognato?"
Eh bien oui, tout cela est arrivé. Et même plus encore.	Ebbene sì, è accaduto tutto questo. E anche di più.
Mais commençons par le commencement.	Ma partiamo dall'inizio.
Je suis né le 3 juillet 1910, un dimanche, à Fourmies, petite ville industrielle et sans issue de 15 000 habitants, située à la limite nord de l'Aisne.	Sono nato il 3 luglio 1910, di domenica, a Fourmies, cittadina industriale e senza prospettive di 15000 abitanti, situata al confine settentrionale dell'Aisne.
Le relief est vallonné, le caractère des habitants est rude (« celui des gens du Nord », disent les gens du Sud).	I rilievi sono collinari, il carattere degli abitanti è rozzo ("quello della gente del Nord", dice la gente del Sud).
Ma mère était venue au monde à Glageon, papa à Anor, une commune très proche.	Mia madre era nata a Glageon e papà ad Anor, un comune molto vicino.
Mon père était fort grand, la barbe fournie en couenne de lard, et toute piquetée de marguerites de cimetière, comme on disait à l'époque. Il jouait de l'accordéon, animait des bals le dimanche, faisait valser les jeunes dans les estaminets, et c'est ainsi qu'ils tombèrent fous amoureux.	Mio padre era molto alto, aveva la barba dura come una cotenna e tutta punteggiata di peli bianchi, di "margherite del cimitero", come si diceva all'epoca. Suonava la fisarmonica, animava le feste la domenica e faceva ballare il valzer ai giovani nelle bettole: fu così che si innamorarono follemente.
Ma mère, Marie de son prénom, Bastien de son nom, était jolie, potelée, brune aux yeux couleur de cendre, à la filature depuis ses 12 ans. Elle ne sortait que depuis son dix-septième anniversaire et seulement accompagnée de ses frères.	Mia madre, che faceva Marie di nome e Bastien di cognome, era bella, paffuta, mora dagli occhi color cenere e lavorava al cotonificio da quando aveva 12 anni. Aveva il permesso di uscire solo da quando aveva compiuto 17 anni e solo se accompagnata dai suoi fratelli.

<p>Sitôt son service militaire terminé, mon père avait dû épouser ma mère rapidement, car il avait mis la charrue avant les bœufs et maman enceinte...</p>	<p>Non appena ebbe terminato il servizio militare, mio padre dovette sposare mia madre rapidamente perché aveva messo il carro davanti ai buoi e la mamma incinta...</p>
<p>Mais, parce qu'en ce temps-là curés et patrons marchaient main dans la main, mieux valait ne pas causer Église avec mon père.</p>	<p>Tuttavia, poiché all'epoca i preti e i padroni camminavano mano nella mano, era meglio non parlare della Chiesa a mio padre.</p>
<p>Il était très socialiste : il avait mal aux intestins quand il voyait de l'injustice. Pourtant, il croyait aussi au Christ, « le premier socialiste venu au monde ! Et mis à mort par les bourgeois et la Religion, en plus ! ».</p>	<p>Era molto socialista: gli veniva il voltastomaco quando vedeva un'ingiustizia. Tuttavia, credeva anche in Gesù, "il primo socialista venuto al mondo! E messo a morte dai borghesi e dalla Religione, per giunta!".</p>
<p>Il ajoutait même, la main sur le cœur : « Moi, je serai comme lui, je mourrai à 33 ans. » Bien sûr, tout le monde souriait, sauf ma mère, plus superstitieuse que socialiste :</p>	<p>Addirittura aggiungeva, con la mano sul cuore: "Io sarò come lui, morirò a 33 anni". Tutti ridevano, certo, tranne mia madre, più superstiziosa che socialista:</p>
<p>« Si j'étais sûre de cela, j'aurais plutôt marié le voisin ! »</p>	<p>"Se ne fossi stata sicura, piuttosto avrei sposato il vicino!"</p>
<p>En guise de cadeau de mariage, mes deux tantes maternelles offrirent un grand couvre-lit en coton tissé. Toutes les trois y avaient travaillé des années durant et il était depuis toujours convenu que ce serait pour la première à se fiancer. Mon grand frère, Petit-Georges, naquit sur ce couvre-lit, en octobre 1905, au sein d'une bicoque miséreuse, aux meubles achetés à crédit.</p>	<p>Come regalo di nozze, le mie due zie materne donarono un grande copri letto di cotone. Tutte e tre le sorelle vi avevano lavorato per anni ed erano d'accordo da sempre sul fatto che sarebbe andato alla prima di loro che si fosse fidanzata. Il mio fratello maggiore, Petit-Georges, nacque su questo copri letto, nell'ottobre del 1905, in una casetta misera, con i mobili comprati a rate.</p>
<p>« On vit peut-être dans nos créances, mais on y vit heureux. »</p>	<p>"Forse viviamo nei debiti, ma ci viviamo felici."</p>
<p>Il est vrai que mes parents formaient un ménage uni. Hélas, les jours de chômage se multiplièrent. Papa gagnait trois francs par jour, maman un</p>	<p>È vero che i miei genitori formavano una coppia unita. Ahimè, i giorni di disoccupazione si moltiplicarono. Papà guadagnava tre franchi al</p>



<p>peu plus de deux francs. La vie était trop rude, et mes parents durent se résoudre au pire.</p>	<p>giorno, la mamma poco più di due franchi. La vita era troppo dura e i miei genitori dovettero prendere la decisione peggiore di tutte.</p>
<p>« Il crie trop fort, expliqua papa en abandonnant Petit-Georges devant la porte de mes grands-parents. Mieux vaut que vous le preniez quelque temps parce que, la nuit, quand je me promène avec lui dans les bras, je pense souvent : “Si ce n’était pas à moi, je te balancerais ça par la fenêtre !” »</p>	<p>‘Piange troppo forte’ spiegò papà abbandonando Petit-Georges davanti alla porta di casa dei miei nonni. “È meglio che ve lo prendiate per un po’ perché di notte, quando cammino con lui in braccio, spesso penso che se non fosse mio figlio lo butterei dalla finestra!”.</p>
<p>J’ai su bien des années plus tard que cette séparation l’avait tant blessé qu’il n’en avait pas desserré les mâchoires d’une semaine. Et puis, et c’est le plus important, notre maison, c’était quatre pans de mur et un toit, rien d’autre. Y’a jamais eu de fenêtres chez nous par lesquelles jeter les petits garçons bruyants.</p>	<p>Ho saputo molti anni più tardi che quella separazione gli aveva fatto talmente male che non aveva aperto bocca per una settimana. E poi, ed è questa la cosa più importante, la nostra casa era costituita da quattro pezzi di muro e un tetto, nient’altro. Da noi non ci sono mai state finestre dalle quali gettare i bambini rumorosi.</p>
<p>3 avril 1961 <i>Mon cadeau de naissance, je l’ai gardé toute ma vie</i></p>	<p>3 aprile 1961 <i>Il mio regalo di nascita l’ho conservato per tutta la vita</i></p>
<p>Ma chérie, Je voudrais revenir à ma naissance, un dimanche matin. Mes parents logeaient pas bien loin de l’église. Maman était dans les douleurs quand les gens gagnèrent l’office, et lorsqu’ils repassèrent une heure après, j’étais là.</p>	<p>Mia cara, Vorrei tornare alla mia nascita, una domenica mattina. I miei genitori vivevano non molto lontano dalla chiesa. La mamma era entrata in travaglio quando la gente entrò in chiesa per la messa: quando questa tornò, dopo un’ora, ero là.</p>
<p>Man Fine, ma grand-mère maternelle, déposa dans mon landau une petite bible à la couverture beige, aux coins ferrés de cuivre, mignonne comme</p>	<p>Nonna Fine, la mia nonna materna, mise nella mia carrozzina una piccola Bibbia dalla copertina beige con gli angoli di rame, davvero carina</p>

<p>tout parce qu'elle était neuve, et qu'on ne voyait pas tous les jours des objets neufs par chez nous, encore moins des livres.</p>	<p>perché era nuova: da noi oggetti nuovi non si vedevano tutti i giorni, tanto meno dei libri.</p>
<p>« N'oublie jamais : Quand on vient avec le vin de messe, le Christ reste toujours à nos côtés », promet-elle.</p>	<p>“Non dimenticarlo mai: quando si viene al mondo con il vino della comunione, Gesù resta sempre al nostro fianco” promise.</p>
<p>Pour le Christ, je ne sais pas, mais pour la petite bible, voilà soixante ans qu'elle m'accompagne et ne me quitte jamais.</p>	<p>Quanto a Gesù, non lo so, ma quanto alla piccola Bibbia, sono sessant'anni che mi accompagna e non mi lascia mai.</p>
<p>Parce que son copain d'enfance avait eu la bonne idée de se noyer dans la Meuse une quinzaine de jours avant ma naissance, papa insista pour m'appeler Moïse en souvenir de lui. Quelques années avant le triomphe de Hitler de l'autre côté du Rhin, convenons-en, ce n'était pas sa meilleure idée. Aucune bible au monde, si neuve et mignonne fût-elle, ne me protégerait contre ça.</p>	<p>Dato che il suo amico d'infanzia aveva avuto la buona idea di annegare nella Mosa una quindicina di giorni prima della mia nascita, papà insistette per chiamarmi Moïse in suo ricordo. E questo qualche anno prima del trionfo di Hitler in Germania: diciamoci la verità, non era la cosa migliore che avesse mai fatto. Nessuna Bibbia al mondo, per quanto fosse nuova e carina, mi avrebbe protetto da questo.</p>
<p>Quand le chômage redoubla, en 1912, mon père conçut un grand projet : récupérer Petit-Georges, puis partir travailler dans les Ardennes, où se trouvaient son frère, Jacques, et de bien meilleurs salaires.</p>	<p>Quando la disoccupazione peggiorò, nel 1912, mio padre elaborò un grande progetto: riprendersi Petit-Georges, poi andare a lavorare nelle Ardenne, dove si trovavano suo fratello Jacques e degli stipendi decisamente migliori.</p>
<p>Ma mère résista quand même deux ans :</p>	<p>Mia madre comunque si oppose per due anni:</p>
<p>« Pense donc ! Quitter mon pays, mes parents, et m'en aller si loin... À cent kilomètres ! »</p>	<p>“Pensaci, insomma! Lasciare il mio paese, i miei genitori, e andarmene così lontano... A cento chilometri!”</p>
<p>On ne dira jamais assez la beauté des Ardennes, surtout « la Vallée », comme on l'appelle. De Charleville à Liège, la Meuse serpente entre les montagnes et, parfois, il n'y a vraiment place que pour elle. Les villages</p>	<p>Non si parlerà mai abbastanza della bellezza delle Ardenne, soprattutto della “Valle”, come la chiamano. Da Charleville a Liegi, la Mosa serpeggia tra i rilievi e, a volte, c'è davvero spazio solo per lei. I paesi</p>

<p>sont bâtis soit à flanc de coteau, soit en bord de fleuve quand par bonheur la vallée s'élargit et grignote un peu sur les collines.</p>	<p>vengono costruiti o sui versanti dei colli o in riva al fiume quando per fortuna la valle si allarga ed erode un po' le colline.</p>
<p>Bien sûr, ce n'est que plus tard que j'ai apprécié pleinement cette nature. Pour l'heure, je n'étais qu'un bébé bien rondet, brun, les yeux bleus bordés de longs cils, adoré par son papa bourru qui m'appelaient son « gros gamin ».</p>	<p>Certo, ho apprezzato a pieno questa natura solo più tardi. Per il momento, ero solo un neonato rotondetto, moro, dagli occhi azzurri circondati da lunghe ciglia, adorato dal suo papà burbero che mi chiamava il suo "ciccio" .</p>
<p>À vrai dire, de lui, je n'ai gardé que quelques souvenirs, des clichés sans grand lien entre eux :</p>	<p>A dire il vero, di lui ho conservato solo qualche ricordo, delle istantanee senza grandi legami tra loro:</p>
<p>– Mon père est allé traquer pour les chasseurs. Croyant me faire plaisir, en repassant devant la maison, il me montre une petite biche capturée vivante, la robe gris de lin et le poitrail aussi clair qu'une fleur de pêcher. De grosses larmes bleues coulent de ses yeux. Je n'ai jamais pu oublier cette bête, ma petite Anne-Lise, et l'eau dans son regard devait résonner en moi bien des années après, lors de circonstances infiniment plus malheureuses auxquelles tu ne serais pas étrangère...</p>	<p>- Mio padre è andato a seguire i cacciatori. Credendo di farmi un piacere, passando davanti casa, mi mostra una cerbiatta catturata viva, dal manto grigio lino e dal petto chiaro come un fiore di pesco. Delle grosse lacrime blu scendono dai suoi occhi. Non ho mai potuto dimenticare quella bestia, mia piccola Anne-Lise, e l'acqua nel suo sguardo sarebbe riecheggiata in me molti anni dopo, durante circostanze infinitamente più tristi alle quali non saresti stata estranea...</p>
<p>– Plus tard, c'est la nuit noire, juchée<sup>2</sup> sur ses épaules, je regarde un grand feu autour duquel des jeunes gens dansent en rond. Je me souviens des ombres derrière la flamme et de mon père qui dit : « Voilà qui est beau pour toujours, mon gros gamin. »</p>	<p>- Più tardi, è buio pesto. Appollaiato sulle sue spalle, guardo un grande falò intorno al quale dei ragazzi ballano in cerchio. Mi ricordo delle ombre dietro alla fiamma e di mio padre che dice: "Ora sì che sarà bello per sempre, ciccio" .</p>

<sup>2</sup> Il est probable qu'il s'agit d'une faute de frappe et que l'auteur, en réalité, se référait à Moïse.

<p>J'ignore pourquoi il a précisé <i>pour toujours</i>, mais, même après toutes ces années, je n'ai pas oublié les feux de la Saint-Jean. Il me suffit d'y penser et je retrouve cette image en moi, intacte et <i>toujours</i> bien jolie. Un père, tu vois, ça ne ment pas.</p>	<p>Ignoro perché abbia precisato <i>per sempre</i>, ma, perfino dopo tutti questi anni, non ho dimenticato i falò di San Giovanni. Mi basta pensarci e ritrovo quest'immagine in me, intatta e <i>sempre</i> molto bella. Come vedi, un padre non mente.</p>
<p>Aujourd'hui</p>	<p>Al giorno d'oggi</p>
<p>« S'il s'agit juste d'un malaise lié au surmenage, pourquoi le gardent-ils à Saint-Antoine ce soir, maman ? chuchotai-je vers la femme penchée au-dessus du lit de l'hôpital parisien où mon père, épuisé, dormait à poings fermés. – Je ne sais pas. C'est toi, le médecin. »</p>	<p>“Se si tratta solo di un malore dovuto al troppo lavoro, perché stasera lo tengono al Saint-Antoine, mamma?” sussurrai alla donna piegata sul letto dell'ospedale parigino dove mio padre, stanco, dormiva con i pugni chiusi. “Non lo so. Sei tu il medico.”</p>
<p>Dès son arrivée dans le service, ma mère m'avait dressé un état des lieux épouvantable, loin du tableau idyllique qu'elle et ma sœur me servaient à chaque appel téléphonique : depuis la découverte de ces carnets, Denis, mon père, passait ses journées au grenier et sur Internet, à appeler des mairies, à compiler de vieux annuaires, des comptes rendus municipaux.</p>	<p>Sin dal suo arrivo al reparto, mia madre mi aveva fatto un punto della situazione spaventoso, lontano dal quadro idilliaco che lei e mia sorella mi presentavano a ogni telefonata: da quando aveva scoperto quei quaderni, Denis, mio padre, passava le sue giornate in soffitta e su Internet a chiamare municipi e a consultare vecchi annuari e atti comunali.</p>
<p>« Il a même jeté sa collection de trains électriques pour faire de la place. Tu te rends compte ? »</p>	<p>“Ha perfino buttato via la sua collezione di trenini elettrici per fare spazio. Ti rendi conto?”</p>
<p>Mon père entretenait pour ses locomotives réduites une passion dévorante, inexplicable. Tranquillement, dans un atelier aménagé sous les combles, équipé de lunettes binoculaires qui agrandissaient ses yeux bleus et lui donnaient un air de vieux hibou, il reproduisait à coups de pinceau des gares, des chemins de fer, des morceaux de villes avec un</p>	<p>Mio padre nutriva, per le sue locomotive in miniatura, una passione divorante, inspiegabile. Tranquillamente, in un laboratorio allestito in soffitta, equipaggiato di occhiali binoculari che ingrandivano i suoi occhi azzurri e gli davano un'aria da vecchio gufo, riproduceva a pennellate stazioni, ferrovie, pezzi di città con un'intensa attenzione ai dettagli. Il</p>

<p>souci acharné du détail. Que mon père se soit défat du fruit d'années de patience et de minutie en disait long sur son état.</p>	<p>fatto che mio padre si fosse disfatto del frutto di anni di pazienza e meticolosità la diceva lunga sul suo stato.</p>
<p>« Il cherchait quelque chose, ne dormait presque plus, ne prenait même plus son traitement pour le cœur. Ce qu'il avait lu dans ces lettres le rendait triste, mais triste ! Tu n'imagines pas. – Pourquoi ne m'en a-t-il pas parlé ? Et pourquoi n'avez-vous rien dit ? »</p>	<p>“Cercava qualcosa, praticamente non dormiva più, addirittura non prendeva più la medicina per il cuore. Quello che aveva letto in quelle lettere lo rendeva triste, ma talmente triste! Neanche te lo immagini.” “Perché non me ne ha parlato? E perché non mi avete detto niente?”</p>
<p>Elle s'approcha et murmura à mon oreille, comme s'il pouvait entendre :</p>	<p>Si avvicinò e mormorò al mio orecchio, come se potesse sentire:</p>
<p>« Tu veux vraiment qu'on aborde la raison pour laquelle vous êtes devenus deux imbéciles incapables de communiquer, papa et toi ? De plus, nous avons dû lui promettre de nous taire. »</p>	<p>“Davvero vuoi che parliamo del motivo per il quale tu e papà siete diventati due imbecilli incapaci di comunicare? In più, abbiamo dovuto prommettergli di tacere.”</p>
<p>Avant que j'eusse pu répondre quoi que ce fût, elle se tourna et déposa avec amour un baiser sur son front.</p>	<p>Prima che potessi rispondere, qualunque cosa fosse, si girò e con amore gli diede un bacio sulla fronte.</p>
<p>« Depuis quand tu n'as plus vu de formes dans les nuages, hein ? »</p>	<p>“Da quand'è che non vedi più forme nelle nuvole, eh?”</p>
<p>Incapable d'agir en adulte face à la maladie, ma mère use de métaphores toutes plus obscures les unes que les autres. Ainsi, le dépressif « ne voit plus de formes dans les nuages », notre grand-père n'est pas mort d'un cancer, il a « touché du doigt l'os du squelette infini ». D'ailleurs, et cela ne cessait pas de m'étonner, ma sœur Anna-Lisa était pareille. Bien qu'adoptée, elle avait en grandissant affiché peu à peu le même tempérament doux qu'elle, les mêmes fragilités aussi. Parfois, leurs ressemblances étaient presque effrayantes : la voix, le sourire, les expressions, la position quand elles dormaient ou mangeaient, la façon</p>	<p>Incapace di comportarsi da adulta di fronte alle malattie, mia madre usa delle metafore una più oscura dell'altra. Così, è nata la deprimente “non vede più forme nelle nuvole” e nostro nonno non è morto di tumore, ha “toccato con il dito l'osso dello scheletro infinito”. Tra l'altro, e ciò non smetteva di stupirmi, mia sorella Anna-Lisa le somigliava. Sebbene fosse stata adottata, crescendo aveva mostrato un po' alla volta il suo stesso temperamento dolce e anche le sue stesse fragilità. A volte, le loro somiglianze erano quasi spaventose: la voce, il sorriso, le espressioni, la posizione in cui dormivano o mangiavano, perfino il modo di piangere...</p>

<p>de pleurer même... Je ne pouvais m'empêcher d'y voir une supériorité de l'amour sur le biologique : nous sommes – ou plutôt devenons – qui nous a aimés, et non ce que nos gènes ont programmé pour nous.</p>	<p>Non potevo evitare di vederci una superiorità dell'amore sulla biologia: siamo – o piuttosto diventiamo – chi ci ha amati e non quello che i nostri geni hanno programmato per noi.</p>
<p>« Il était obsédé par la vie de Moïse, parlait de ses derniers instants en permanence. Il souhaitait partir sur les traces de son enfance. Il surchauffait », ajouta-t-elle, en tendant vers moi un joli Moleskine à la couverture violette où je reconnaissais l'écriture de mon père. Dedans ? Une compilation de cartes, d'éphémérides, de dates et d'adresses, divisée en cinq grandes parties, toutes délimitées par des Post-it de couleur. Avec des noms sur chacun : Robinet, Victorine, Pujol, Anne-Lise, évidemment, mais aussi des noms de lieux : rue de l'Égalité, Vireux-Molhain, Wallerland, le Déluve, etc.</p>	<p>“Era ossessionato dalla vita di Moïse, parlava sempre dei suoi ultimi istanti di vita. Voleva mettersi sulle tracce della sua infanzia. Si sovraccaricava”, aggiunse tendendo verso di me una bella Moleskine dalla copertina viola in cui riconoscevo la scrittura di mio padre. Cosa c'era dentro? Una raccolta di carte, effemeridi, date e indirizzi, divisa in cinque grandi parti, tutte delimitate da Post-it colorati. Con dei nomi su ognuno: Robinet, Victorine, Pujol e Anne-Lise, ovviamente, ma anche dei nomi di luoghi: rue de l'Égalité, Vireux-Molhain, Wallerland, le Déluve eccetera.</p>
<p>« C'était son grand projet. Il était obnubilé par tous les lieux que Moïse avait connus de son vivant, mais aussi les gens évoqués dans les carnets et ayant gravité autour de lui. Il voulait aller enquêter dans un petit village des Ardennes, d'abord. Puis en Allemagne. – Avez-vous lu les carnets, Anna-Lisa et toi ? – Tu rigoles ? Il nous aurait mordu la main s'il nous avait vu y poser un seul doigt ! »</p>	<p>“Era il suo grande progetto. Era ossessionato da tutti i luoghi che Moïse aveva conosciuto da vivo, ma anche dalle persone a cui accennava nei quaderni e che erano legate a lui. Voleva andare a indagare in un paesino delle Ardennes, per prima cosa. Poi in Germania.” “Tu e Anna-Lisa avete letto i quaderni?” “Stai scherzando? Ci avrebbe morso la mano se ci avesse visto posarci sopra anche solo un dito!”</p>
<p>Son téléphone vibra.</p>	<p>Il suo telefono squillò.</p>
<p>« Ta sœur, commenta-t-elle après avoir jeté un regard à l'écran. Elle arrive, je vais la chercher. »</p>	<p>“È tua sorella” commentò dopo aver gettato uno sguardo allo schermo. “Sta arrivando, vado a prenderla.”</p>

<p>Ma mère quitta la chambre, agitant les bras au ciel et rouspétant : « Toute cette histoire n'a aucun sens. »</p> <p>La porte se referma derrière elle, et je me tournai vers le lit où se reposait mon père.</p> <p>« Je sais que tu fais semblant de dormir, soufflai-je sans trop savoir comment m'y prendre pour m'adresser à lui. Je te connais. »</p> <p>Je le vis entrouvrir un œil :</p>	<p>Mia madre lasciò la stanza, agitando le braccia al cielo e lamentandosi: "Tutta questa storia non ha alcun senso."</p> <p>La porta si richiuse dietro di lei e mi girai verso il letto dove mio padre riposava.</p> <p>"Lo so che fai finta di dormire" fiatai senza sapere bene come fare per rivolgermi a lui. "Ti conosco."</p> <p>Lo vidi socchiudere un occhio:</p>
<p>« Elle est vraiment partie ? risqua-t-il d'une voix faible.</p> <p>– Oui. Tu peux arrêter ta comédie.</p> <p>– Merci. C'est que, tu comprends, j'appréhende le savon que ta mère et Anna-Lisa vont me passer. »</p>	<p>"Se n'è andata davvero?" azzardò con voce debole.</p> <p>"Sì. Puoi smetterla di recitare la commedia."</p> <p>"Grazie. È che, sai, temo il sapone che tua madre e Anna-Lisa mi passeranno."</p>
<p>J'attrapai la chaise posée dans un coin de la chambre et la rapprochai, tandis qu'il trafiquait les boutons de télécommande électrique de son lit pour remonter son dossier. Quelques secondes passèrent à nous regarder dans le blanc des yeux. Quelle tristesse ! Aujourd'hui, un embarras envahissant meurtrissait ce silence, ce beau et doux silence, familial comme une vieille connaissance, qui était jusqu'à il y a peu de temps la norme de notre relation. Nous n'avions pas besoin de mots pour être un père et un fils. Maintenant il me semblait devoir en trouver tellement pour rétablir ce qui avait été brisé !</p>	<p>Afferrai la sedia appoggiata in un angolo della camera e la avvicinai, mentre lui armeggiava con i tasti del telecomando elettrico del suo letto per rialzare lo schienale. Passammo alcuni secondi a guardarci negli occhi. Che tristezza! Oggi, un imbarazzo invadente uccideva quel silenzio, quel bello e dolce silenzio, familiare come una vecchia conoscenza, che fino a poco tempo fa era la regola nella nostra relazione. Non avevamo bisogno di parole per essere un padre e un figlio. Adesso mi sembrava di doverne trovare talmente tante per ricostruire ciò che era stato spezzato!</p>

<p>Voilà sans doute la raison pour laquelle nous évitions soigneusement de nous retrouver dans la même pièce depuis six mois et que je sortis la première question qui me vint à l'esprit :</p>	<p>Probabilmente è questo il motivo per cui evitavamo con cura di ritrovarci nella stessa stanza da sei mesi e per cui mi sfuggì la prima domanda che mi venne in mente:</p>
<p>« Je voudrais que tu me parles de Moïse. – Que veux-tu savoir ? Qu'à la fin de sa vie il avait l'air tellement vieux et seul, ça lui faisait comme un silence autour du corps ? »</p>	<p>“Vorrei che mi parlassi di Moïse.” “Cosa vuoi sapere? Che alla fine della sua vita era talmente vecchio e solo che era come se ci fosse il silenzio attorno a lui?”</p>
<p>Il eut un geste de la main, agacé.</p>	<p>Fecce un gesto con la mano, infastidito.</p>
<p>« Bonjour au revoir merci, et c'est tout. Puis un simple signe de tête vers la salière quand il voulait du sel, vers la platine quand il avait besoin qu'on change la face du disque. Tu ne te souviens pas ? »</p>	<p>“Buongiorno, arrivederci e grazie, tutto qua. Poi un semplice cenno con la testa verso la saliera quando voleva il sale o verso il giradischi quando bisognava cambiare il lato del disco. Non te lo ricordi?”</p>
<p>Je me souviens : son café, qu'il buvait dans un vieux quart cabossé, puis sa musique, cet isolement sonore quotidien comme une manière de pousser davantage le volume de sa solitude.</p>	<p>Me lo ricordo: il suo caffè, che beveva con un vecchio bicchiere di metallo malridotto, poi la sua musica, quell'isolamento sonoro quotidiano che era un modo per alzare ulteriormente il volume della sua solitudine.</p>
<p>« Sale menteur ! » aboya mon père en direction du vide.</p>	<p>“Sporco bugiardo!” sbraitò verso il vuoto mio padre.</p>
<p>Dur pour lui d'encaisser que le bloc muet et minéral se relevait la nuit pour adresser ses secrets à une autre.</p>	<p>Per lui era stato duro da mandare giù il fatto che il blocco muto e di pietra di notte si alzava per rivelare i suoi segreti a un'altra persona.</p>
<p>« Il y a quoi dans ces lettres ? – La plus belle histoire d'amour que j'aie jamais lue. – Ce n'était pas avec grand-mère, cette histoire, hein ? – Évidemment que non ! »</p>	<p>“Cosa c'è in quelle lettere?” “La più bella storia d'amore che abbia mai letto.” “Non era con la nonna questa storia, eh?” “Certo che no!”</p>
<p>3 avril 1962</p>	<p>3 aprile 1962</p>



<p><i>Tous les chemins rendent égaux, à la fin</i></p> <p>Ma chérie,</p> <p>Nous avons déménagé et habitons une maisonnette à Vireux-Wallerand, au 33 rue de l'Égalité, une venelle à flanc de colline, toute en montée. On y jouissait d'une cuisine, d'une cave de plain-pied donnant sur une ruelle où étaient les water-closets, de deux chambres à l'étage, dont la nôtre. Un vrai château !</p>	<p><i>Alla fine, tutte le strade ci rendono uguali</i></p> <p>Mia cara,</p> <p>Avevamo traslocato e abitavamo in una casetta a Vireux-Wallerand, al 33 di rue de l'Égalité, una viuzza sul fianco di una collina, tutta in salita. Lì avevamo una cucina, una cantina al piano terra che dava su una stradina dove c'erano i bagni e due camere da letto al primo piano, tra cui la nostra. Un vero e proprio castello!</p>
<p>Il y avait à l'époque des « rues de l'Égalité » un peu partout en France et toutes conduisaient à un cimetière.</p>	<p>All'epoca c'erano delle "rue de l'Égalité" un po' ovunque in Francia e portavano tutte a un cimitero.</p>
<p>C'est de là qu'elles tiraient leur nom, l'Égalité.</p>	<p>È da lì che traevano il loro nome, l'Uguaglianza.</p>
<p>La distance a ça de bon qu'elle permet parfois aux illusions de se maintenir. Mon père et son frère, qui s'imaginaient amis, se querellèrent bien vite. Faut dire : l'oncle Jacques avait la boisson mauvaise, il frappait tante Hélène, qui le lui rendait bien. J'ai pas souvenir des traces, mais Hélène dissimulait les bleus sous de la poudre de craie, issue de la carrière.</p>	<p>La distanza ha di bello che a volte permette alle illusioni di mantenersi. Mio padre e suo fratello, che si immaginavano amici, litigarono molto presto. C'è da dire che lo zio Jacques diventava violento a causa dell'alcool e prendeva a botte zia Hélène, che gliene restituiva. Non mi ricordo degli ematomi, ma Hélène nascondeva quelli blu con della polvere di gesso, proveniente dalla cava.</p>
<p>« Elle se maquille en femme qui ne se fait pas dérouiller par son homme, alors ça se voit deux fois plus », disait maman en pinçant les lèvres. Elle avait beaucoup de philosophie, ma mère.</p>	<p>“Si trucca da donna che non si fa pestare dal suo uomo, ma così si vede il doppio” diceva la mamma pizzicando le labbra. Era molto saggia, mia madre.</p>
<p>Une fois, j'ai cru voir du vernis au bout des doigts d'Hélène.</p>	<p>Una volta, ho creduto di vedere dello smalto sulla punta delle dita di Hélène.</p>

<p>« Mais non, mais non, c'est des croûtes de sang qu'elle garde sous les ongles. Elle promène son Jacques un peu partout, comme ça... », affirmait doctement Petit-Georges, qui avait beaucoup de philosophie lui aussi.</p>	<p>“No, no, sono delle croste di sangue quelle che ha sotto alle unghie. Porta a passeggiare così il suo Jacques, un po' ovunque...” affermava saccettamente Petit-Georges, che era anche lui molto saggio.</p>
<p>Les griffures de son visage, mon oncle en accusait les branches et les sous-bois. C'était pas une bonne manière de s'aimer, et quand ça criait trop, Jacques flanquait toute sa famille dehors et, bien sûr, la tribu arrivait chez nous, souvent en pleine nuit. Plusieurs fois, mon père avait essayé de le raisonner, mais en vain. Alors arriva un jour où les deux frères ne s'adressèrent plus la parole. Cependant, la maison resta toujours ouverte pour la tante Hélène, ses cinq enfants, sa craie blanche et ses petits bouts de mari sous les ongles.</p>	<p>Mio zio dava la colpa dei graffi sul suo viso ai rami e al sottobosco. Non era un bel modo di amarsi: Jacques metteva alla porta tutti i componenti della sua famiglia quando urlavano troppo e, ovviamente, la tribù veniva da noi, spesso nel cuore della notte. Mio padre aveva cercato di farlo ragionare più volte, ma invano. Così arrivò il giorno in cui i due fratelli non si rivolsero più la parola. Tuttavia, la casa rimase sempre aperta per la zia Hélène, i suoi cinque figli, il suo gesso bianco e i suoi pezzettini di marito sotto alle unghie.</p>
<p>À Vireux, tout Français avait droit à deux lopins de terre pour planter des patates, plus une part de bois. Les terrains étaient gratuits, retirés au sort tous les vingt ans. Je me souviens encore où étaient les nôtres à cause de ce trou sombre, dans le fond, où on amassait les mauvaises herbes.</p>	<p>A Vireux ogni francese aveva diritto a due appezzamenti di terra per piantare patate, più una parte di bosco. I terreni erano gratis e venivano assegnati con un'estrazione a sorte ogni vent'anni. Mi ricordo ancora dov'erano i nostri a causa di quel buco nero, sul fondo, dove accumulavamo le erbacce.</p>
<p>« C'est un nid de sangliers sauvages ! » avait dit papa, un jour, en croyant plaisanter.</p>	<p>“È un nido di cinghiali selvaggi!” aveva detto papà un giorno, credendo di scherzare.</p>
<p>Je m'en étais trouvé tellement effrayé que, le lendemain, il m'y avait fait découvrir un nid d'alouettes avec de jolis petits œufs dedans, très colorés, mystérieux, fragiles et beaux à pleurer.</p>	<p>Ne ero rimasto talmente spaventato che, l'indomani, mi aveva fatto scoprire un nido di allodole con dentro dei begli ovetti, molto colorati, misteriosi, fragili e belli da morire.</p>

<p>Aujourd'hui qu'il est tard dans ma vie et que je suis devenu père à mon tour, je sais bien la vérité, ma petite Anne-Lise : il les y avait mis exprès durant la nuit pour dissiper mes craintes.</p>	<p>Oggi che sono vecchio e che sono diventato padre a mia volta, so bene la verità, mia piccola Anne-Lise: li aveva messi di proposito durante la notte per dissipare i miei timori.</p>
<p>J'aimerais savoir en faire autant pour mon fils, malheureusement je suis devenu ce que je détestais chez ma mère : un parent incapable de câliner son propre enfant.</p>	<p>Mi piacerebbe riuscire a fare altrettanto per mio figlio, ma sfortunatamente sono diventato quello che detestavo in mia madre: un genitore incapace di coccolare il proprio figlio.</p>
<p>3 avril 1962 <i>Sur les genoux de mon père, j'apprenais à craquer une allumette</i></p>	<p>3 aprile 1962 <i>Sulle ginocchia di mio padre, imparavo ad accendere un fiammifero</i></p>
<p>Ma petite, Je m'étais promis de t'écrire une lettre par an, c'est tout, et voilà que je me relève la nuit pour poursuivre mon histoire... M'est avis que ce n'est pas la dernière fois que cela m'arrivera. Il ne faut pas trop croire les hommes, tu sais ?</p>	<p>Piccola mia, Mi ero ripromesso di scriverti una lettera all'anno, tutto qua, ed ecco che mi alzo di notte per proseguire la mia storia... Penso che non sarà l'ultima volta che mi succederà. Non bisogna crederci troppo agli uomini, sai?</p>
<p>En haut de la grande côte qui plongeait dans le pays, il y avait deux immenses châtaigniers de mer encadrant une petite chapelle, les troncs à demi rongés par les ours. Quand on poussait une brouette bien chargée, avant d'entamer cette descente vers mon pays vert et jaune, tout le monde s'arrêtait à l'ombre de ces arbres quelques instants. Au printemps, l'un fleurissait tout blanc, l'autre tout rose.</p>	<p>Sulla cima del grande pendio che si spingeva verso il paese, c'erano due enormi ippocastani che circondavano una cappellina, con i tronchi rosicchiati per metà dagli orsi. Quando spingevano una carriola molto carica, prima di affrontare la discesa verso il mio paese verde e giallo, tutti si fermavano per qualche istante all'ombra di quegli alberi. In primavera, uno dava fiori tutti bianchi, l'altro fiori tutti rosa.</p>
<p>« C'est parce que celui-là, ses racines sont si profondes qu'elles poussent depuis la Japonie ! » disait papa sans trop savoir à quoi il avait affaire : pays ? continent ? ville ?</p>	<p>“È perché le radici di quello là sono così profonde che crescono dalla Giapponia!” diceva papà senza sapere bene con cosa avesse a che fare: un paese? Un continente? Una città?</p>

<p>« C'est en Japonie qu'est fabriquée cette couleur. Si tu vois du rose, où que ce soit, tu peux être sûr que la Japonie y est pour quelque chose ! »</p> <p>Chacun des villages avait son école et ceux qui réussissaient à dépasser le certificat d'études devenaient internes dans une ville voisine, plus grande.</p>	<p>“È in Giapponia che viene fabbricato quel colore. Se vedi del rosa, ovunque esso sia, puoi stare sicuro che la Giapponia c'entra qualcosa!”</p> <p>Ogni paese aveva la sua scuola e chi riusciva a ottenere la licenza elementare diventava collegiale in una città vicina, più grande.</p>
<p>« Vous, faut pas y compter ! C'est des trucs de bourgeois », avait froidement prédit ma mère.</p>	<p>“Scordatevelo! È roba da borghesi!” aveva previsto freddamente mia madre.</p>
<p>Les hameaux étaient tellement modestes, quitter la bourgade était comme changer de pays : on ne se mélangeait guère et, dans les bals, il y avait de la bagarre entre jeunes gens de communes différentes...</p>	<p>I paesi erano talmente piccoli che lasciare la borgata era come cambiare nazione: non si socializzava più e, alle feste, c'erano risse tra ragazzi di comuni diversi...</p>
<p>Quoi qu'il en soit, nous fîmes vite adoptés. Tout près de chez nous, il y avait monsieur Jérôme, le facteur, qui avait un garçon, Jean, plus âgé que moi d'un an, mais le plus grand ami et peut-être le seul vrai que j'aie jamais eu (je suis assez âgé aujourd'hui pour pouvoir affirmer une telle chose, ma petite Anne-Lise). Notre voisin le plus proche, un cousin germain de mon père, s'appelait Pierre Marjolet, un homme à la figure vraiment sympathique, mais, au village, ni nous ni personne ne lui parlait, car il était Belge et, comme disait papa, « il faut quand même pas pousser ! ».</p>	<p>Comunque sia, venimmo adottati velocemente. Vicino a casa nostra, c'era il signor Jérôme, il postino, che aveva un figlio, Jean, più grande di me di un anno, ma il più grande amico e forse l'unico vero che abbia mai avuto (oggi sono grande abbastanza per poter affermare una cosa del genere, mia piccola Anne-Lise). Il nostro vicino più caro, un cugino di primo grado di mio padre, si chiamava Pierre Marjolet. Era un uomo dall'aspetto davvero simpatico, ma, in paese, né noi né nessun altro gli parlava perché era belga e, come diceva papà, “comunque non bisogna esagerare!”.</p>
<p>La Belgique, on y allait de temps en temps. Maman en rapportait du café, du chocolat, et du tabac pour papa, le tout caché sous sa jupe à cause de la douane. La route longeait l'aciérie où mon père travaillait, seulement séparée par les voies ferrées et les eaux. Nous lancions des baisers à papa,</p>	<p>In Belgio, ci andavamo ogni tanto. Mamma portava a casa caffè, cioccolata e tabacco per papà, il tutto nascosto sotto alla gonna per via della dogana. La strada costeggiava l'acciaiera in cui mio padre lavorava, separata solo dai binari e dall'acqua. Mandavamo dei baci a</p>

<p>mais aussitôt une dizaine d'ouvriers nus jusqu'à la ceinture, plus poilus que des ours, venaient lancer des plaisanteries qui faisaient rougir et fuir ma mère. Je ne me souviens plus de ce qu'ils criaient d'aussi embarrassant, mais, à leur âge, j'ai dû faire les mêmes plaisanteries à d'autres jeunes filles. Parce que c'est comme ça sur terre depuis le commencement, et peut-être que c'est même pour ça qu'elle tourne en rond.</p>	<p>papà, ma subito une decina di operai nudi fino alla vita, più pelosi degli orsi, venivano a fare delle battute che facevano arrossire e scappare mia madre. Non mi ricordo più cosa gridassero di così imbarazzante, ma, alla loro età, ho dovuto fare le stesse battute ad altre ragazze. Perché sulla Terra va così sin dall'inizio e forse è proprio per questo che gira in tondo.</p>
<p>En ce temps-là, maman tomba enceinte pour la quatrième fois (une sœur, enfant mort-née après moi et avant Petit-Georges, elle n'en parlait jamais). Mon frère René vint au monde en février 1914, en même temps qu'une petite cousine chez l'oncle Jacques. C'était leur sixième.</p>	<p>A quei tempi, mia madre rimase incinta per la quarta volta (di una sorella, nata morta dopo Petit-Georges e prima di me<sup>3</sup>, non parlava mai). Mio fratello René nacque nel febbraio del 1914, contemporaneamente a una cuginetta dallo zio Jacques. Era la loro sesta figlia.</p>
<p>Pour me rassurer de tous ces cris que maman poussait, Man Fine m'avait appris une chanson sur le petit Jésus, qui allait à l'école en portant sa croix sur son épaule. Qu'est-ce que je l'ai aimée, cette chanson ! J'ai cherché à la retrouver, impossible. On ne choisit pas ce qui reste dans nos mémoires, mais je suis sûr que le dernier souvenir qu'on brûle, c'est l'amour. Tu seras la dernière à t'en aller de ma tête, ma Lisette, et tant pis pour moi ! T'oublier m'aurait rendu la vie bien moins pénible, il faut que tu le saches.</p>	<p>Per rassicurarmi di tutte quelle urla che mamma lanciava, Nonna Fine mi aveva insegnato una canzone su Gesù Bambino, che andava a scuola portando la croce sulle spalle. Quanto mi piaceva, quella canzone! Ho cercato di ritrovarla, ma è stato impossibile. Non si sceglie ciò che resta nella memoria, ma sono sicuro che l'ultimo ricordo che si brucia è l'amore. Sarai l'ultima ad andartene dalla mia testa, mia Lisette, pazienza! Dimenticarti mi avrebbe reso la vita meno faticosa, sappilo.</p>
<p>Man Fine resta un bon moment avec nous, car René en naissant avait laissé « des morceaux de phlébite dans la jambe de maman », disait Petit-</p>	<p>Nonna Fine restò per un bel po' da noi perché René, nascendo, aveva lasciato "dei pezzi di flebite sulla gamba della mamma" diceva Petit-</p>

<sup>3</sup> Étant Petit-Georges le frère aîné de Moïse, il est impossible que la sœur soit née avant Petit-Georges et après Moïse.

<p>Georges. C'était une femme potelée, mais au caractère sec, « même que son sang donnait des grumeaux ».</p>	<p>Georges. Era una donna paffuta, ma dal carattere freddo e “analogamente il suo sangue faceva i grumi”.</p>
<p>Mon entrée à l'école ? C'est papa qui m'y conduisit et, pour que je ne pleure pas, il m'avait acheté un cornet de bonbons au Familistère, ce qui ne m'avait pas empêché de hurler quand il avait fait mine de me lâcher la main. Du coup, il m'avait ramené à la maison, où ma mère confisqua les bonbons, me cala sous son bras, puis me ramena dare-dare à l'école, la jambe encore grosse et rouge à cause de son sang qui caillait. Là-bas, mes pleurs ameutèrent toute l'école. La directrice, mademoiselle Fernere, une personne d'un certain âge et moustachue, ne fit qu'accentuer ma panique en voulant me consoler. C'est une institutrice, madame Gaufrette, qui vint, se mit à genoux, puis me serra contre elle si fort que je tombai amoureux d'elle sur-le-champ.</p>	<p>Il mio ingresso a scuola? Fu papà ad accompagnarmi e, perché non piangessi, mi aveva comprato un sacchetto di caramelle al Familistère, il che non mi aveva impedito di urlare quando aveva fatto finta di mollarmi la mano. Di conseguenza, mi aveva riportato a casa, dove mia madre sequestrò le caramelle, mi strinse sotto al suo braccio, poi mi riportò a scuola alla svelta, la gamba ancora grossa e rossa a causa del sangue che si coagulava. Là, i miei pianti gettarono lo scompiglio in tutta la scuola. La preside, la signorina Fernere, una persona baffuta e di una certa età, non fece che accentuare il mio panico nel tentativo di consolarmi. Un'insegnante, la signora Gaufrette, arrivò, si mise in ginocchio, poi mi strinse a sé talmente forte che mi innamorai subito di lei.</p>
<p>Le soir, je grimpais sur les genoux de mon père et il m'amusait en faisant passer son allumette sous les quatre pieds de la lampe à pétrole, car nous n'avions pas encore l'électricité. Petit-Georges, à la lueur safranée du flambeau, tirait la langue en essayant de faire ses A-E-I-O-U sur son cahier d'école. Quant au petit dernier, il devait dormir, car, lui, je ne m'en souviens pas.</p>	<p>La sera, salivo sulle ginocchia di mio padre e mi faceva divertire facendo passare un fiammifero sotto ai quattro piedi della lampada a petrolio, dato che non avevamo ancora l'elettricità. Al chiarore color zafferano della fiamma, Petit-Georges tirava fuori la lingua cercando di scrivere le A-E-I-O-U sul suo quaderno di scuola. Quanto al piccolino, probabilmente dormiva perché non mi ricordo di lui.</p>
<p>Hélas, ma petite souris, ma petite Anne-Lise, ce bonheur paisible, ce bonheur fragile, ce bonheur de tous les bonheurs, si précieux et si ancien pour moi aujourd'hui, il ne devait plus durer longtemps.</p>	<p>Ahimè, scricciolina mia, mia piccola Anne-Lise, quella felicità serena, quella felicità fragile, quella felicità di tutte le felicità, che oggi per me è così preziosa e antica, non sarebbe durata a lungo.</p>
<p>Aujourd'hui</p>	<p>Al giorno d'oggi</p>

<p>« Mais n'a-t-il jamais évoqué une autre femme ? Une double vie ? Je ne sais pas, moi... N'a-t-il jamais semblé ému sans raison ?</p>	<p>“Ma non ha mai accennato a un'altra donna? A una doppia vita o che so io... Non ti è mai sembrato commosso senza un motivo?”</p>
<p>– Non, non. Il était comme tu l'as connu. Àpre. Taciturne. Quand j'avais 8 ans, je m'étais écorché le genou à vélo au parc Monceau, à Paris. Je me souviens de m'être jeté dans ses bras, je le serrais contre moi en pleurant, Moïse, lui, eh bien, il avait les bras levés, le corps figé et le visage crispé comme quand on vous impose un contact physique désagréable. L'était comme ça, ton grand-père.</p>	<p>“No, no. Era come l'hai conosciuto. Scontroso. Taciturno. Quando avevo 8 anni, mi sono sbucciato il ginocchio in bicicletta al Parc Monceau, a Parigi. Mi ricordo di essermi gettato tra le sue braccia, lo stringevo a me piangendo e Moïse, invece, ebbene, aveva le braccia alzate, il corpo paralizzato e il volto contratto, come quando ti impongono un contatto fisico spiacevole. Era così, tuo nonno.”</p>
<p>– Je vois très bien ce que tu veux dire. Oui, vraiment très bien... »</p>	<p>“So molto bene che cosa significa. Sì, davvero molto bene...”</p>
<p>Avais-je prononcé cette phrase dans le but de blesser mon père ? De le confronter à cette situation insupportablement similaire qui nous touchait aujourd'hui, lui et moi ? Je ne savais pas. Voulant fuir le silence qui suivit ma réponse, je baissai mon visage vers les carnets de Moïse.</p>	<p>Avevo pronunciato quella frase allo scopo di ferire mio padre? Di metterlo di fronte a quella situazione insopportabilmente simile che oggi ci riguardava, a me e a lui? Non lo sapevo. Per sfuggire al silenzio che seguì alla mia risposta, abbassai lo sguardo verso i quaderni di Moïse.</p>
<p>Pourquoi avoir raconté sa vie à cette femme ? Qui aime quelqu'un sans le connaître ?</p>	<p>Perché aveva raccontato la sua vita a quella donna? Chi ama qualcuno senza conoscerlo?</p>
<p>Mon père balaya l'air devant lui. Décidément, tout cela le blessait prodigieusement.</p>	<p>Mio padre spazzò via l'aria davanti a sé. Decisamente, tutto ciò l'aveva enormemente ferito.</p>
<p>« Une fois, peut-être, boulevard du Montparnasse, des touristes s'étaient perdus... Il leur a indiqué le chemin et j'ai eu l'impression qu'il prenait beaucoup de plaisir à discuter. Il... – Il... ?</p>	<p>“Una volta, forse, al <i>boulevard du Montparnasse</i>, dei turisti si erano persi... Ha indicato loro la strada e ho avuto l'impressione che provasse molto piacere a discutere. Lui...” “Lui?”</p>

<p>– Il parlait un peu allemand, contrairement à ce qu’il avait toujours prétendu. – Rien d’autre ? »</p>	<p>“Parlava un po’ di tedesco, al contrario di quanto aveva sempre fatto credere.” “Nient’altro?”</p>
<p>Silence. J’insistai.</p>	<p>Silenzio. Insistetti.</p>
<p>« L’as-tu déjà vu pleurer, par exemple ? – Non. Enfin, peut-être, à la toute fin, quand il m’a confié combien il regrettrait de ne jamais m’avoir dit qu’il m’aimait. – C’est tout ? »</p>	<p>“L’hai mai visto piangere, per esempio?” “No. O meglio, forse proprio alla fine, quando mi ha confidato quanto si pentiva di non avermi mai detto che mi voleva bene.” “Tutto qua?”</p>
<p>Mon père releva la tête, heurté.</p>	<p>Mio padre alzò la testa, colpito.</p>
<p>« Pardon. Ce n’est pas ce que je voulais dire... »</p>	<p>“Scusa. Non è quello che volevo dire...”</p>
<p>Sa paume vint se poser sur la manche de mon sweat. Je crus, un instant, qu’il allait toucher ma main, mais non.</p>	<p>Il suo palmo si posò sulla manica della mia felpa. Credetti, per un istante, che mi avrebbe toccato la mano, ma non lo fece.</p>
<p>« J’ai besoin d’une pause. Laisse-moi le temps d’y réfléchir. »</p>	<p>“Ho bisogno di una pausa. Dammi il tempo di rifletterci su.”</p>
<p>Que signifiait tout cela ? Tout ce bruit après tout ce silence ? Ces pages et ces pages gribouillées après ces années muettes ? Mon grand-père avait mis de l’ouate autour de son existence, il avait feutré tous ses rapports avec ses fils, avec sa femme, avec ses petits-enfants, et maintenant il nous faisait ÇA ? Il écrivait la vérité et l’adressait à quelqu’un d’autre ? À une inconnue ?</p>	<p>Cosa significava tutto ciò? Tutto quel rumore dopo tutto quel silenzio? Quelle pagine e pagine pasticciate dopo tutti questi anni muti? Mio nonno aveva messo l’ovatta intorno alla sua esistenza, aveva indebolito tutti i rapporti con i suoi figli, con sua moglie, con i suoi nipoti e adesso ci faceva QUESTO? Scriveva la verità e la mandava a qualcun altro? A una sconosciuta?</p>
<p>Pépé, salaud.</p>	<p>Che stronzo, il nonno.</p>
<p>« Il y a bien eu cette fois, reprit mon père au bout d’une minute. Quand ta mère et moi sommes allés les voir, maman et lui, pour leur annoncer</p>	<p>“C’è stata quella volta” riprese mio padre nel giro di un minuto. “Quando tua madre e io siamo andati a trovarli, lui e mia madre, per annunciare</p>



que nous étions en train d'adopter ta sœur. Il a eu l'air réjoui. Vraiment. C'était assez rare pour que j'en garde la trace là-dedans (il se tapota la tempe).	loro che stavamo per adottare tua sorella. Aveva un'aria felice. Davvero. Era una cosa piuttosto rara dato che ce n'è ancora traccia lì dentro.” (Si picchiettò la tempia.)
– Que s'est-il passé ?	“Cos'è successo?”
– Il était là, sur son fauteuil préféré, avec son casque sur les genoux et le disque vinyle en train de tourner. Je leur racontais notre visite à l'orphelinat, j'ai dit : “Elle a 5 ans, elle est noire, elle vient du Cap-Vert et elle s'appelle Anna-Lisa.” Il a blêmi, a bafouillé, et s'est retiré dans sa chambre sans donner d'explication. »	“Era lì, sulla sua poltrona preferita, con il suo elmo sulle ginocchia e il vinile che girava. Gli raccontavo della nostra visita all'orfanotrofo, ho detto: “Ha 5 anni, è nera, viene da Capo Verde e si chiama Anna-Lisa.” È impallidito, ha farfugliato qualcosa e si ritirato in camera sua senza dare spiegazioni.”
J'ouvrais la bouche pour le faire creuser plus avant dans cette direction quand mon père a secoué la tête et balbutié des morceaux de phrases :	Stavo aprendo la bocca per farlo scavare più avanti in quella direzione quando mio padre ha scosso la testa e ha balbettato dei pezzi di frase:
« Anna-Lisa, Anne-Lise... Ça a dû se catapulte dans sa tête. Tu en comprendras la raison quand tu auras avancé dans la lecture des lettres. Tout est là-dedans. Et dans cette satanée photo : la vérité y était depuis toujours. Qu'est-ce qu'elle me fait mal, cette photo...	“Anna-Lisa, Anne-Lise... Gli si sarà catapultato nella testa. Ne capirai il motivo quando sarai andato avanti nella lettura delle lettere. È tutto lì dentro. E in quella maledetta foto: la verità era lì da sempre. Quanto mi fa male, quella foto...”
– Quelle photo ? »	“Quale foto?”
Il a pris le Moleskine posé sur mes genoux, a feuilleté quelques pages où les listes de noms et de lieux s'accumulaient en désordre, puis sorti un cliché jauni : lui, âgé d'une dizaine d'années, accompagné de ses parents dans une rue de Paris.	Ha preso la Moleskine appoggiata sulle mie ginocchia, ha sfogliato alcune pagine in cui le liste di nomi e luoghi si accumulavano in disordine, poi ha tirato fuori un'istantanea ingiallita: ritraeva lui, che aveva circa dieci anni, e i suoi genitori in una via di Parigi.
« Il la tenait serrée contre lui quand il est... Bref, elle est dans mon portefeuille depuis la mort de papa. »	“La teneva stretta a sé quando è... Insomma, è nel mio portafoglio da quando è morto papà.”

<p>« Papa », sa façon de prononcer ce mot... Je me suis senti immédiatement ému : je n'arrivais plus à l'utiliser moi-même, il me restait coincé dans la gorge à chaque tentative. Il a agité les carnets remplis de Post-it sous mes yeux.</p>	<p>“Papà”, il suo modo di pronunciare quella parola... Mi sono sentito immediatamente commosso: io stesso non riuscivo più a usarla, mi rimaneva strozzata in gola a ogni tentativo. Ha agitato i quaderni pieni di Post-It sotto ai miei occhi.</p>
<p>« Je voulais partir passer quelques jours à Vireux sur les traces de ton grand-père. M'imprégner des lieux de son enfance. C'était la toute première étape de mon projet pour retrouver cette femme. Les billets de train et l'hôtel étaient déjà réservés et payés... »</p>	<p>“Volevo trascorrere qualche giorno a Vireux per mettermi sulle tracce di tuo nonno. Impregnarmi dei luoghi della sua infanzia. Era la prima fase del mio progetto per ritrovare quella donna. I biglietti del treno e l'hotel erano già stati prenotati e pagati...”</p>
<p>Il a tourné son visage vers la fenêtre, terrassé. Par quelle étrange défaite ? Aucune idée. Je suis allé pour lui prendre la main, mais il a tressailli, alors j'ai stoppé mon geste net. Le frôlement de nos peaux est ce qu'il y a de plus abîmé, de difficile entre lui et moi maintenant.</p>	<p>Ha rivolto lo sguardo verso la finestra, abbattuto. Da quale strana sconfitta? Non ne ho idea. Sono andato da lui per prendergli la mano, ma è trasalito, allora ho interrotto il mio gesto deciso. Far sfiorare le nostre pelli era la cosa più rovinosa, difficile tra me e lui in quel momento.</p>
<p>Son agitation ne faiblissait pas.</p>	<p>La sua agitazione non diminuiva.</p>
<p>« Comment je vais m'y prendre, moi, pour continuer mes recherches en étant coincé ici, hein ? Comment ? »</p>	<p>“Come farò a continuare le mie ricerche bloccato così, eh? Come?”</p>
<p>Le visage de mon père, son regard fuyant... Cette gêne, énorme, qui augmentait la pesanteur de l'air entre nous, les non-dits mais aussi l'insistance mise en œuvre pour les préserver, tout me parut soudain intolérable. Rester dans cette chambre ? Insupportable. Il me fallait partir. Vite. Loin. Alors, sans trop comprendre comment ces mots sortaient de ma bouche aussi facilement, je me suis entendu dire d'un ton résolu :</p>	<p>Il volto di mio padre, il suo sguardo sfuggente... Quell'imbarazzo, enorme, che aumentava la pesantezza dell'atmosfera tra di noi, i silenzi ma anche l'insistenza messa in atto per preservarli, all'improvviso tutto mi parve intollerabile. Rimanere in quella stanza? Era insopportabile. Dovevo andarmene. In fretta. Lontano. Così, senza capire bene come quelle parole mi uscissero dalla bocca così facilmente, mi sono sentito dire con tono risoluto:</p>

<p>« Moi, je vais le faire. Je vais partir là-bas à ta place. Sur les traces de Moïse, comme tu dis. Avec les carnets. Et quand je les aurai terminés, je pourrai t'aider à chercher Anne-Lise. Mais seulement si tu me promets de te reposer. Je veux que tu prennes soin de ton cœur, d'accord ? »</p> <p>Il a hoché la tête en demandant :</p> <p>« Tu me raconteras ce que tu vois là-bas ? Les gens que tu rencontres ? »</p> <p>J'allais lui répondre, mais il a alors déposé la photographie sur mes genoux, avec une lenteur solennelle. Il me confiait là un précieux talisman, un porte-bonheur appelé à m'attirer les faveurs du hasard et de la bonne fortune durant ma quête.</p> <p>« Garde-la, a-t-il murmuré, avant d'ajouter d'un ton mystérieux : appelle-moi pour me raconter ce qu'est devenu le monde où a grandi Moïse. Mais, surtout, lis les lettres. Lis-les et tu comprendras tout, vraiment tout. »</p> <p>Puis, à l'instant où je franchissais la porte de sa chambre, les précieux carnets à la main, j'ai frémi d'émotion : était-ce le fruit de mon imagination ou l'avais-je véritablement entendu prononcer ces mots tout bas, « Merci, fiston » ?</p> <p>3 avril 1963</p> <p><i>Le jour où il a tellement plu que même les moutons ont rétréci</i></p> <p>Ma souris,</p>	<p>“Lo farò io. Andrò laggiù al posto tuo. Mi metterò sulle tracce di Moïse, come dici tu. Con i quaderni. E quando li avrò finiti, potrò aiutarti a cercare Anne-Lise. Ma solo se mi prometti di riposarti. Voglio che tu ti prenda cura del tuo cuore, va bene?”</p> <p>Ha scosso la testa chiedendo:</p> <p>“Mi racconterai cosa vedi laggiù? Delle persone che incontri?”</p> <p>Stavo per rispondergli, ma in quel momento ha messo la fotografia sulle mie ginocchia, con una lentezza solenne. A quel punto mi affidava un prezioso talismano, un portafortuna chiamato ad attirare su di me i favori del caso e la buona sorte durante la mia ricerca.</p> <p>“Conservala,” ha mormorato, prima di aggiungere con tono misterioso: “chiamami per raccontarmi cos’è diventato il mondo in cui è cresciuto Moïse. Ma, soprattutto, leggi le lettere. Leggile e capirai tutto, proprio tutto.”</p> <p>Poi, nel momento in cui oltrepassavo la porta della sua camera, con in mano i preziosi quaderni, ho tremato dall’emozione: era il frutto della mia immaginazione o l’avevo veramente sentito pronunciare quelle parole a bassa voce, “Grazie, figlio mio”?</p> <p>3 aprile 1963</p> <p><i>Il giorno in cui ha talmente piovuto che perfino le pecore si sono ristrette</i></p> <p>Scricciola mia,</p>
--	--

<p>J'aimerais que tu comprennes mon émotion quand, un jour d'août 1914, les cloches se mirent à sonner le tocsin. Le garde champêtre collait des affiches avec deux petits drapeaux croisés et en grosses lettres :</p>	<p>Vorrei che capissi la mia emozione quando, un giorno di agosto del 1914, le campane si misero a suonare a martello. La guardia campestre incollava dei manifesti con due bandierine incrociate e con su scritto a caratteri cubitali:</p>
<p><b>MOBILISATION GÉNÉRALE.</b></p>	<p><b>MOBILITAZIONE GENERALE.</b></p>
<p>Des gens pleuraient dans la rue, d'autres chantaient, mon père rentra dare-dare du travail, se tailla la barbe, et ma mère lui prépara une musette avec les deux jours de vivres prévus sur le fascicule d'appel.</p>	<p>Delle persone piangevano per strada, altre cantavano, mio padre rientrò in fretta dal lavoro, si tagliò la barba e mia madre gli preparò un tascapane con i due giorni di viveri previsti dal fascicolo di chiamata alle armi.</p>
<p>Au loin, des nuages se rassemblaient dans l'ombilic noir d'un orage. Bien sûr, je ne me suis rendu compte de rien, ou plutôt je ne m'en souviens pas. Ce que je me rappelle, c'est le départ : j'étais hissé sur le dos de mon père, et il pleuvait à verse. L'oncle Jacques entonnait des chants patriotiques. C'est comme ça, que veux-tu, la Guerre avait réconcilié les deux frères.</p>	<p>In lontananza, delle nuvole si radunavano nell'ombelico nero di un temporale. Certo, non mi sono reso conto di nulla, o piuttosto non me ne ricordo. Quello che mi ricordo, è la partenza: ero issato sulla schiena di mio padre e pioveva a dirotto. Lo zio Jacques intonava dei canti patriottici. È così, che cosa ci vuoi fare, la Guerra aveva riconciliato i due fratelli.</p>
<p>La petite place de la gare était noire de monde. Des épouses, des parents, qui accompagnaient pleins d'angoisse l'un des leurs. Le train arriva, les gens criaient, pleuraient, se tiraient par les vêtements, moi-même, de voir tout cela sans doute, je me mis à hurler et ma mère dut m'arracher des bras de mon père, un dernier baiser, des centaines de mouchoirs agités aux portières et ce fut tout. La Guerre commençait.</p>	<p>La piazzetta della stazione era piena di gente. Mogli, genitori, che accompagnavano pieni d'angoscia uno dei loro cari. Il treno arrivò, la gente urlava, piangeva, si tirava per i vestiti, io stesso, senza dubbio vedendo tutto ciò, mi misi a urlare e mia madre dovette strapparmi dalle braccia di mio padre, un ultimo bacio, centinaia di fazzoletti agitati verso le portiere e fu tutto qua. La Guerra iniziava.</p>
<p>Ma mère en parlerait toujours de cette manière : « Il a tellement plu, ce jour-là, que même les moutons ont rétréci ! »</p>	<p>Mia madre ne avrebbe sempre parlato in questo modo: "Ha talmente piovuto, quel giorno, che perfino le pecore si sono ristrette!".</p>

<p>Moi, c'est le monde qui est devenu plus petit sans mon père pour me porter sur ses épaules.</p>	<p>Quanto a me, il mondo era diventato più piccolo senza mio padre che mi portasse sulle sue spalle.</p>
<p>Dans sa première carte postale, dictée à un camarade, on pouvait lire :</p> <p>« <i>J'intègre la première réserve, à Saint-Nazaire, et monterai au front avant tous les autres. C'est de ma faute, j'aurais dû faire le nécessaire à la naissance de René, on m'aurait alors assigné aux territoriaux. Pour y avoir droit, il suffisait pourtant d'avoir trois enfants et de s'acquitter de quelques formalités.</i> »</p>	<p>Nella sua prima cartolina, dettata a un compagno, si poteva leggere:</p> <p>“<i>Integro la prima riserva, a Saint-Nazaire, e andrò al fronte prima di tutti gli altri. È colpa mia, avrei dovuto fare il necessario alla nascita di René, così mi avrebbero assegnato ai territoriali. Tra l'altro, per averne diritto, bastava avere tre figli e sbrigare alcune formalità.</i>”</p>
<p>Ensuite, il répétait plusieurs fois : « <i>C'est de ma faute.</i> »</p>	<p>Poi ripeteva più volte: “<i>È colpa mia.</i>”</p>
<p>On lisait aussi :</p> <p>« <i>On ne pense jamais que la Guerre arrivera, ma chérie...</i> »</p>	<p>Si leggeva anche:</p> <p>“<i>Non si pensa mai che arriverà la Guerra, mia cara...</i>”</p>
<p>La vérité, c'est qu'il écrivait mal, mon père. Impossible pour lui d'avouer avoir récupéré les formulaires à la naissance de son troisième sans jamais avoir su correctement ni les déchiffrer ni les remplir.</p>	<p>La verità, è che scriveva male, mio padre. Per lui era impossibile confessare di aver recuperato i moduli alla nascita del suo terzo figlio senza aver mai saputo né decifrarli né compilarli correttamente.</p>
<p>« Il faut bien travailler à l'école, René, parce que sinon on nous enverra à la Guerre comme papa », entendis-je Petit-Georges murmurer au-dessus de son couffin.</p>	<p>“Bisogna andare bene a scuola, René, perché sennò ci manderanno in Guerra come papà” sentii Petit-Georges mormorare al di sopra della sua culla.</p>
<p>Les premiers jours au village furent calmes, en dépit des convois militaires pleins comme des œufs de soldats au visage gris-jaune, inquiets et silencieux. La Guerre cloue le bec des hommes avant de les tuer. Je le sais, elle m'a tant blessé enfant, et tant blessé adulte, impossible de me remémorer une vie sans elle, ni avant, ni après...</p>	<p>I primi giorni in paese furono calmi, malgrado i convogli militari pieni come uova di soldati dal volto grigio e giallo, preoccupati e silenziosi. La Guerra chiude il becco agli uomini prima di ucciderli. Lo so, mi ha ferito così tanto da bambino e così tanto da adulto, mi è impossibile ricordare una vita senza di lei, né prima, né dopo...</p>

Bientôt des rumeurs alarmantes coururent, les nôtres auraient perdu la bataille de Charleroi. Les routes furent envahies de réfugiés belges épouvantés, noirs de crasse, qui portaient leurs maisons sur le dos et colportaient les plus affreuses nouvelles : les Prussiens coupaient les seins des femmes et clouaient même les enfants aux portes des granges, comme des chouettes !	Ben presto circolarono voci allarmanti, i nostri avrebbero perso la battaglia di Charleroi. Le strade furono invase di rifugiati belgi spaventati, sporchi di fango, che portavano un fardello sulla schiena e diffondevano le notizie più terrificanti: i Prussiani tagliavano i seni alle donne e addirittura inchiodavano i bambini alle porte dei granai, come delle civette!
Dans le pays, ce fut la débandade et beaucoup de gens fuirent. Des bourgeois, qui habitaient en face, nous confièrent à la hâte leurs objets précieux dans l'idée de revenir les chercher après la Guerre.	In paese ci fu lo scompiglio e molte persone fuggirono. Dei borghesi che abitavano di fronte a noi ci affidarono in fretta i loro oggetti preziosi, con l'intenzione di tornare a riprenderli dopo la Guerra.
Une phrase qui m'est restée, c'est quand le mari a balancé, en inspectant notre logis :	Una frase che mi è rimasta impressa è stata quando il marito ha valutato, ispezionando casa nostra:
« Les soldats ne chercheront jamais de bijoux ici. »	“I soldati non verranno mai a cercare dei gioielli qui.”
Je me revois, pendu au tablier de ma mère :	Mi rivedo, appeso al grembiule di mia madre:
« Ils s'en vont parce qu'ils ont peur, maman ? »	“Se ne vanno perché hanno paura, mamma?”
Et la voir répondre, encore, debout sur le seuil, mâchoires serrées, billets dans la poche, ne sachant pas bien comment les regarder partir :	E la vedo rispondere, ancora, in piedi sulla soglia, con le mascelle serrate e i biglietti in tasca, non sapendo bene come guardarli partire:
« Oui. Ils ont assez d'argent pour ça. Où qu'ils aillent, ils se sentiront en sécurité avec ça. Ils savent ce qu'est la vraie vie, eux. – C'est quoi, la vraie vie ? – Ah ça... Demande à ta petite bible. »	“Sì. Hanno soldi a sufficienza per farlo. Ovunque vadano, si sentiranno al sicuro con quelli. Sanno cos'è la vita vera, loro.” “Cos'è la vita vera?” “Ah, quello... Chiedilo alla tua Bibbia.”
Ce jour-là, j'ai commencé à comprendre comment fonctionnait le monde des adultes.	Quel giorno ho iniziato a capire come funzionava il mondo degli adulti.

<p>Un après-midi, par prudence, les sapeurs firent sauter le pont et, moi, je n'arrêtais pas de me répéter que c'était terrible, car mon père était de l'autre côté du fleuve maintenant, coincé avec l'ennemi.</p>	<p>Un pomeriggio, per sicurezza, i pompieri fecero saltare in aria il ponte e io non smettevo di ripetermi che era terribile perché mio padre adesso era dall'altro lato del fiume, bloccato con il nemico.</p>
<p>« Comment il fera pour rentrer s'il n'y a plus de pont ? demandai-je à ma mère. – Il prendra le train. »</p>	<p>“Come farà a tornare se non c'è più il ponte?” chiesi a mia madre. “Prenderà il treno.”</p>
<p>Ça n'avait aucun sens, mais cela me rassurait. « Il y a toujours un train ou un autobus pour les papas », avait ajouté ma mère pour que je lui fiche la paix et la laisse étendre ses pommes de terre sur le trottoir. Elle était ce genre de personne. Incapable de mettre à sécher des patates et consoler son enfant en même temps. Sa besogne dura bien cinq minutes quand, soudain, elle releva la tête, l'air alarmé. Les canons du fort de Charlemont s'étaient tus.</p>	<p>Non aveva senso, ma mi rassicurava. “C'è sempre un treno o un autobus per i papà” aveva aggiunto mia madre perché la lasciassi in pace e la lasciassi stendere le patate sul marciapiede. Era quel genere di persona. Incapace di mettere a essiccare le patate e consolare suo figlio allo stesso tempo. Il suo lavoro durò ben cinque minuti quando, all'improvviso, alzò la testa, con l'aria allarmata. I cannoni del forte di Charlemont si erano zittiti.</p>
<p>« Leurs boulets partent au moins à dix kilomètres ! Ils vous mettront sous cloche, ta mère, tes frères et toi... », nous avait prévenus mon père.</p>	<p>“Le loro palle raggiungono una distanza di almeno dieci chilometri! Vi metteranno sotto a una campana di vetro, tu, tua madre e i tuoi fratelli...” ci aveva avvisati mio padre.</p>
<p>Le soir même, notre mère insista pour qu'on dorme tout habillé, en gardant nos chausses aux pieds. Quelques heures plus tard, la sonnerie du tocsin nous réveilla en sursaut. Des gens couraient dans notre rue, vers les bois, en hurlant : « Sauve qui peut, les Prussiens arrivent ! » Sans un tremblement, elle cala le petit frère sur sa poitrine, prit quelques</p>	<p>La sera stessa, nostra madre insistette perché dormissimo vestiti e con le calzamaglie ai piedi. Qualche ora più tardi, il suono della campana ci svegliò di soprassalto. Delle persone correvano per la nostra via, verso il bosco, urlando: “Si salvi chi può, arrivano i Prussiani!”. Senza esitare, mia madre mise il mio fratellino sul suo petto, prese alcune coperte e due</p>

<p>couvertures, deux, trois provisions, et, accompagnés de nos voisins les Jérôme, nous partîmes pour la forêt.</p>	<p>o tre provviste e insieme ai nostri vicini, i Jérôme, partimmo per la foresta.</p>
<p>3 avril 1964 <i>Les enfants sauvages</i></p>	<p>3 aprile 1964 <i>I bambini selvaggi</i></p>
<p>Ma petite Anne-Lise, ma petite souris, D'autres familles se joignirent à nous au fur et à mesure. Nous campâmes à la lisière d'un bois très sombre, sous le regard bienveillant du garde champêtre, monsieur Robinet, qui nous construisit d'une main experte des abris avec des branchages en prévision des pluies et des nuits trop fraîches. Pour nous les gosses, c'était comme une aventure. Nous dormions sur un lit de fougères, le matin nous avions du lait chaud à volonté et, dans la journée, monsieur Robinet cuisait des patates dans la braise, c'était croustillant et délicieux ; le reste du temps, nous jouions dans les bois, pas trop loin, car nos mères n'étaient pas rassurées. De vrais enfants sauvages.</p>	<p>Mia piccola Anne-Lise, scricciolina mia, Altre famiglie si unirono a noi un po' alla volta. Ci accampammo al limitare di un bosco molto buio, sotto lo sguardo amorevole della guardia campestre, il signor Robinet, che, con mano esperta, ci costruì dei ripari con delle ramaglie in previsione di piogge e notti troppo fresche. Per noi bambini era come un'avventura. Dormivamo su un letto di felci, la mattina avevamo latte caldo a volontà e, nel corso della giornata, il signor Robinet cucinava patate alla brace, erano croccanti e deliziose; per il resto del tempo, giocavamo nei boschi, non troppo lontano perché le nostre madri non erano tranquille. Dei veri bambini selvaggi.</p>
<p>Une semaine passa, ou peut-être trois ? Je me rappelle Robinet murmurant à notre mère : « Si les Prussiens ont des chiens, nous sommes perdus. » Je n'avais pas compris : comment les chiens – mes amis depuis toujours – pourraient nous vouloir du mal ? « C'est pas des cabots comme les autres, m'affirma Petit-Georges d'un air très informé. Ils sont prussiens. » Au loin, nous vîmes de la fumée, très noire, et sitôt que le vent tournait, notre imagination s'emballait et il nous semblait qu'une menaçante odeur, très âcre, nous sautait à la gorge. Les adultes</p>	<p>Passò una settimana, o forse tre? Mi ricordo che Robinet mormorò a nostra madre: "Se i Prussiani hanno dei cani, siamo perduti." Non avevo capito: come potevano volerci male i cani, miei amici da sempre? "Non sono dei cani qualunque" affermò Petit-Georges con aria molto informata. "Sono prussiani." In lontananza, vedemmo del fumo, molto nero e, non appena cambiava il vento, davamo libero sfogo alla nostra immaginazione e ci sembrava che un odore minaccioso, molto acre, ci saltasse alla gola. Gli adulti si chiedevano da dove potesse venire, non</p>



<p>discutaient d'où cela pouvait provenir, pas de Vireux, c'était à l'opposé. Ceux qui connaissaient les bois parlèrent de Fépin ou de Haybes-sur-Meuse, distant d'une centaine de kilomètres.</p>	<p>da Vireux, veniva dalla parte opposta. Quelli che conoscevano i boschi parlarono di Fépin o di Haybes-sur-Meuse, distanti un centinaio di chilometri.</p>
<p>« Je vais voir », se proposa courageusement monsieur Robinet.</p>	<p>“Vado a vedere” si offrì coraggiosamente il signor Robinet.</p>
<p>Il partit le soir, à pas de loup, et le matin en revint épouvanté avec des rescapés de Haybes.</p>	<p>Partì di sera, a passi felpati, e il mattino dopo ritornò spaventato con dei superstiti di Haybes.</p>
<p>« Les Prussiens ont prétexté avoir essuyé des coups de feu, puis ils ont incendié le pays. Il ne reste pas une maison debout, les morts sont innombrables, et cette odeur... elle vous creuse le visage. D'après ce que je sais, une section de francs-tireurs retranchés sur les hauteurs a tenu les Allemands en échec toute une journée. Après leur départ, les Prussiens se sont vengés sur la population. »</p> <p>Et le bon Robinet se retint très fort de fondre en larmes.</p> <p>Les jours passèrent, le linge manqua, les vivres aussi, les adultes maigrissaient pour nous. Une décision s'imposait, il nous fallait un éclaircisseur. C'est Robinet, encore lui, qui se proposa. Il revint du pays quelques heures après : « Tout est calme... Vos patates séchent encore sur le trottoir ! » Il n'avait pas trouvé un seul Fritz. Les gens tinrent conseil, et les plus courageux se décidèrent à regagner le village.</p>	<p>‘I Prussiani si sono giustificati dicendo di aver subito dei colpi d’arma da fuoco, poi hanno incendiato il paese. Non rimane più una casa in piedi, i morti sono innumerevoli e quest’odore... vi solca il viso. Da quello che so, una sezione di franchi tiratori trincerati sulle colline ha tenuto in scacco i Tedeschi per una giornata intera. Dopo la loro partenza, i Prussiani si sono vendicati sul popolo.”</p> <p>E il buon Robinet si trattenne molto bene dallo scoppiare in lacrime.</p> <p>I giorni passavano, la biancheria mancava, i viveri anche, gli adulti dimagrivano per noi. Venne presa una decisione, ci serviva qualcuno che andasse in ricognizione. Ancora una volta, fu Robinet a proporsi. Tornò dal paese qualche ora dopo: “Tutto è tranquillo... Le vostre patate si stanno ancora essiccando sul marciapiede!” Non aveva trovato neanche un Crucco. La gente si consultò e i più coraggiosi decisero di tornare al paese.</p>

<p>Comme nous habitons dans la rue qui menait au bois, et que notre mère avait le sang aussi froid que la tête et le cœur, nous redescendîmes au pays, et bientôt tous les autres suivirent...</p>	<p>Siccome abitavamo nella strada che portava al bosco e poiché nostra madre aveva il sangue freddo come la mente e il cuore, tornammo giù in paese e presto tutti gli altri ci seguirono...</p>
<p>Mais c'était compter sans les Allemands, qui se manifestèrent d'un seul coup, quelques jours plus tard, au petit matin, s'infiltrant dans nos rues comme une brume, cognant aux portes, arrêtant tous les notables, maire, curé, médecin, professeurs des écoles et commerçants.</p>	<p>Ma non avevamo fatto i conti con i Tedeschi, che si presentarono all'improvviso, qualche giorno dopo, di prima mattina, infiltrandosi nelle nostre vie come una nebbia, bussando alle porte e arrestando tutti i notabili, il sindaco, il parroco, il medico, gli insegnanti delle scuole e i commercianti.</p>
<p>Ils furent enfermés dans l'église et un lieutenant allemand les prévint : « Si un seul coup de feu être tiré, <i>kapput</i>, vous être fusillés », et, pour montrer qu'ils ne plaisantaient pas, une mitrailleuse fut placée en batterie à la porte de l'église.</p>	<p>Vennero rinchiusi nella chiesa e un luogotenente tedesco li avvertì: "Se un solo colpo essere sparato, <i>kapput</i>, voi essere fucilati" e, per dimostrare che non scherzavano, venne messa in batteria una mitragliatrice davanti alla porta della chiesa.</p>
<p>L'occupation commença, la faim s'installa. Nous manquions de tout. La mort dans l'âme, ma mère défit le fameux dessus-de-lit et, toute la Guerre, son cadeau de mariage servit à cela : nous donner des chaussettes. Je mettais mes pieds dans le mariage de mes parents.</p>	<p>L'occupazione iniziò, la fame si insediò. Ci mancava tutto. A malincuore, mia madre disfece il famoso copriletto e, per tutta la Guerra, il suo regalo di nozze servì a questo: farci dei calzini. Mettevo i piedi nel matrimonio dei miei genitori.</p>
<p>Oh, nous touchions bien un peu de ravitaillement, et avec les jardins nous arrivions à ne pas mourir. Sans compter que madame Robinet, la femme du garde champêtre (elle tenait une ferme où nous allions chercher du lait avant-guerre), continua à nous en fournir, et sans qu'on la paye, en plus ! Je n'ai jamais oublié les Robinet... Ni les soldats allemands, avec leurs petits calots ronds, qui venaient chercher leur pitance dans une grange en face de chez nous. Inutile de te dire que nous dévorions des</p>	<p>Ah, ricevavamo anche un po' di provviste e grazie agli orti riuscivamo a sopravvivere. Senza contare che la signora Robinet, la moglie della guardia campestre, aveva una fattoria dove andavamo a prendere il latte prima della guerra: continuò a fornircene e senza che la pagassimo, per giunta! Non ho mai dimenticato i Robinet... Né i soldati tedeschi, con i loro berretti rotondi, che andavano a prendere il loro pasto in un fienile di fronte a casa nostra. Inutile dirti che divoravamo con gli occhi le loro</p>

yeux leurs portions. Parfois, quelle aubaine, l'un d'eux nous jetait un morceau de pain ! Ils étaient peut-être en train de torturer mon père dans leurs prisons et, moi, je leur faisais des yeux doux contre des miettes.	porzioni. A volte, che fortuna, uno di loro ci gettava un pezzo di pane! Forse stavano torturando mio padre nelle loro prigioni e, quanto a me, facevo loro gli occhi dolci in cambio di briciole.
Aujourd'hui	Al giorno d'oggi
Pourquoi écrivait-il une fois par an ? Et pourquoi toujours à la même date ? Était-ce un acte d'amour ? De rébellion contre le temps qui passe ? Une manière de dire : « Tu connaîtras la fin de mon histoire, Anne-Lise, et je vais vivre encore assez longtemps pour te la raconter toute » ?	Perché scriveva una volta all'anno? E perché sempre alla stessa data? Era un atto d'amore? Di ribellione contro il tempo che passa? Un modo per dire: "Conoscerai la fine della mia storia, Anne-Lise, e vivrò ancora abbastanza a lungo per raccontartela tutta"?
Mais pourquoi, alors, étaient-elles plus ou moins longues, ses lettres ? Comme si, certaines années, il se sentait inquiet de ne pas arriver au bout et, d'autres années, au contraire, l'idée de terminer, de TOUT dire, l'effrayait davantage encore.	Ma allora perché erano più o meno lunghe, le sue lettere? Come se, in alcuni anni, si fosse sentito preoccupato di non riuscire ad arrivare alla fine e, in altri anni, al contrario, l'idea di terminare, di dire TUTTO, l'avesse spaventato ancora di più.
Oui, de quoi avait-il peur ?	Sì, di cosa aveva paura?
Moi, en attendant, je tourne les pages, à sa recherche dans cette forêt de mots, ressuscitant son monde en repassant l'encre délavée de ses lettres au stylo-bille. Je lui réécris dessus, je le fouille, calmement, lentement, mot après mot, avec une patience d'orfèvre.	Io, nel frattempo, giro le pagine, mi metto a cercarlo in questa foresta di parole, resuscito il suo mondo ripassando l'inchiostro sbiadito delle sue lettere con la penna a sfera. Ci riscrivo sopra, le ispeziono, con calma, lentamente, parola dopo parola, con una pazienza da certosino.
Son écriture, la barre verticale du T, du I, du F, toutes ses lettres serrées autour de sa vie, ce sont des barreaux de prison. Sous l'encre et dans le blanc du papier : lui le taiseux en train de crier la vie d'un homme à la face d'un monde qui en a connu d'autres.	La sua scrittura, l'asta verticale della T, della I, della F, tutte le sue lettere strette intorno alla sua vita sono sbarre di una prigione. Sotto l'inchiostro e nel bianco della carta: lui, il taciturno, che sta urlando la vita di un uomo in faccia a un mondo che ne ha conosciute altre.

Je suppose que c'est la loi commune quand on raconte tout ce qu'il a fallu de drames pour tuer l'enfant en soi.	Suppongo che sia la legge comune quando si raccontano tutti i drammi che ci sono voluti per uccidere il bambino dentro di sé.
Tuer...	Uccidere...
Qu'est-ce qu'il y a, sur cette fichue photo, qui a tant brisé mon père ?	Cosa c'è, in questa maledetta foto, che ha ferito così tanto mio padre?
Comment guérir un fils ? Comment guérir un père ?	Come si fa a guarire un figlio ? Come si fa a guarire un padre?
3 avril 1965	3 aprile 1965
<i>Comment j'ai eu un prisonnier à moi, et rien qu'à moi : Aristide Pujol</i>	<i>Come ho avuto un prigioniero mio e solo mio: Aristide Pujol</i>
Ma petite Anne-Lise, La Guerre battait son plein.	Mia piccola Anne-Lise, La Guerra era al culmine.
Je ne sais plus quel âge j'avais quand les premiers prisonniers russes arrivèrent. 5 ans ? Ils étaient hirsutes, barbus, puant la charogne, grimaçant quand on leur collait une baïonnette au creux des reins pour qu'ils montent eux-mêmes les baraquements entourés de barbelés, indigne camp dans lequel ils s'entasseraient par dizaines, à six cents ou sept cents mètres du village. Les pauvres grognaient comme des bêtes, ils avaient encore plus faim que nous. À la saison des fruits, nous allâmes en marauder et leur en jeter par-dessus les barbelés, à la grande colère des sentinelles qui, parfois, tiraient. Y'avait plus de peur que de bonté dans notre démarche, car nous nous étions monté le bourrichon, comme quoi les Russes, poussés par la faim, s'échapperaient une nuit prochaine et viendraient nous grignoter les orteils.	Non so più quanti anni avevo quando arrivarono i primi prigionieri russi. 5 anni? Erano irsuti, barbuti, puzzavano di carogna, facevano una smorfia quando gli si incollava una baionetta al fondoschiena perché montassero da soli le baracche circondate di filo spinato, un indegno accampamento nel quale si ammucchiavano a decine, a seicento o settecento metri dal paese. I poveretti grugnivano come bestie, avevano ancora più fame di noi. Alla stagione dei frutti, andammo a farne man bassa e gliene gettammo oltre il filo spinato, con grande rabbia delle sentinelle che, a volte, sparavano. C'era più paura che bontà nella nostra iniziativa perché ci eravamo convinti che i Russi, spinti dalla fame, sarebbero fuggiti una notte successiva e sarebbero venuti a mangiarci le dita dei piedi.

<p>Puis, les prisonniers français arrivèrent et le camp fut divisé en deux. Les Russes bâtitissaient des casemates à l'orée du bois. Les Français aménageaient une voie ferrée. Les officiers allemands avaient réquisitionné l'hôtel de la Gare pour en faire leur cantine. La faim nous y faisait traîner souvent et, un jour, madame Robinet, qu'on avait réquisitionnée là-bas, me proposa un marché : elle me donnait à manger, en échange de quoi je fourguais en douce une pleine gamelle à un prisonnier, n'importe lequel. Mais j'eus bientôt un préféré, un qui ressemblait à mon père. Dès qu'il me voyait arriver, Aristide (c'était son prénom) demandait à la sentinelle la permission de s'éloigner pour poser culotte. Moi, je me glissais dans les genêts et les herbes, et j'arrivais à proximité. Nous attendions que le garde-chiourme tourne la tête et hop ! j'avais une gamelle vide et lui une pleine. J'avoue que parfois, par gourmandise, la fringale aidant, j'avais escamoté un morceau de viande.</p>	<p>Poi arrivarono i prigionieri francesi e il campo venne diviso in due. I Russi costruivano delle casematte al limitare del bosco. I Francesi allestivano una ferrovia. Gli ufficiali tedeschi avevano requisito l'hotel della stazione per farne la loro mensa. Spesso la fame ci faceva vagabondare e, un giorno, la signora Robinet, che era stata sequestrata laggiù, mi propose un patto: mi avrebbe dato da mangiare se, in cambio, avessi rifilato di nascosto una gavetta piena a un prigioniero qualsiasi. Ma ebbi presto un preferito, uno che somigliava a mio padre. Non appena mi vedeva arrivare, Aristide (questo era il suo nome) chiedeva alla sentinella il permesso di allontanarsi per andare in bagno. Io mi intrufolavo tra le ginestre e l'erba e lo raggiungevo. Aspettavamo che la guardia girasse la testa e oplà! Io avevo una gavetta vuota e lui una piena. Confesso che a volte, per golosità e complice la fame, avevo sottratto un pezzo di carne.</p>
<p>Je me souviens d'un soir, Petit-Georges avait dit en se serrant le ventre : « J'ai tellement faim, je pourrais manger le cul d'un canard qui ne vole pas ! » et notre mère l'avait giflé : « Tout est possible dans un monde en guerre, Georges, mais tout n'élève pas ! Pas de gros mots sous mon toit ! »</p>	<p>Mi ricordo di una sera in cui Petit-Georges aveva detto, stringendosi la pancia: "Ho talmente fame che potrei mangiare il culo di un'anatra che non vola!" e nostra madre l'aveva schiaffeggiato: "Tutto è possibile in un mondo in guerra, Georges, ma non tutto nobilita! Niente parolacce sotto al mio tetto!"</p>
<p>Bien sûr, j'ai souffert de la faim et du froid, les longues soirées d'hiver sans lumière, juste le couvercle du poêle entrouvert, nous soupions de bonne heure pour nous coucher tôt et économiser le goûter et le bois du</p>	<p>Certo, ho sofferto la fame, il freddo e le lunghe serate d'inverno senza luce, c'era solo il coperchio della stufa socchiuso. Cenavamo di buon'ora per andare a letto presto e risparmiare sulla merenda e sulla legna per la</p>

<p>poêle. Mais pour tout te dire, ma Lisette, ce qui m'a le plus manqué, c'est la tendresse.</p>	<p>stufa. Ma a essere sinceri, mia Lisette, ciò che mi è mancato di più è la tenerezza.</p>
<p>Ma mère n'était pas câline, oh ça non. Étais-je propre et en bonne santé ? C'était le principal. Au départ de papa, l'affection dont il me couvrait, j'ai voulu la retrouver près d'elle, mais elle ne savait pas. Les événements, son absence... tout l'écrasait. J'ai jamais pu percer son secret, parce qu'il devait bien y avoir un secret derrière son incapacité à nous toucher, hein... Une mère, ça n'est jamais <i>comme ça</i> sans un sacré mystère derrière, non ? Elle me repoussait sans cesse, si bien que j'ai fini par me replier sur moi-même. Heureusement, nous avions une petite chatte, Minette, et c'est sur elle que j'ai reporté mon attachement, près d'elle aussi que j'allongeais mon corps, les nuits de grand gel. Hélas, un jour, ma Minette n'est pas rentrée. Nous avons appris par la suite qu'elle avait été mangée par des soldats allemands.</p>	<p>Mia madre non era affettuosa, quello no. Ero pulito e in buona salute? Era questo l'importante. Alla partenza di papà, l'affetto di cui lui mi ricopriva ho voluto ritrovarlo presso di lei, ma lei non sapeva darmene. Gli eventi, l'assenza di papà... tutto la schiacciava. Non sono mai riuscito a scoprire il suo segreto, perché ci doveva pur essere un segreto dietro alla sua incapacità di toccarci, eh... Una madre non è mai <i>così</i> senza un grande mistero dietro, no? Mi respingeva continuamente, così bene che ho finito per chiudermi in me stesso. Per fortuna, avevamo una gattina, Minette, ed è su di lei che ho riversato il mio affetto. È anche vicino a lei che mi stendevo, nelle notti di grande gelo. Ahimè, un giorno, la mia Minette non è tornata. Abbiamo saputo in seguito che era stata mangiata da alcuni soldati tedeschi.</p>
<p>C'est comme ça, pendant la Guerre, que veux-tu, quand les riches maigrissent, les pauvres meurent.</p>	<p>Durante la Guerra è così, che cosa ci vuoi fare: quando i ricchi dimagriscono, i poveri muoiono.</p>
<p>3 avril 1965</p>	<p>3 aprile 1965</p>
<p><i>La meilleure institutrice du monde avait le nom d'un biscuit</i></p>	<p><i>La miglior maestra del mondo aveva il nome di un biscotto</i></p>
<p>T'écrire, c'est être un peu avec toi. Alors je me relève pour rédiger une nouvelle lettre, ma petite souris.</p>	<p>Scriverti è un po' come essere con te. Quindi mi alzo per redigere una nuova lettera, scricciolina mia.</p>
<p>Une fois, Aristide me fit cadeau de son immense béret rouge. Ma mère en confectionna une espèce de poupée en forme de chienne, que je baptisai Titine. Après Minette, c'est à elle qu'allait toute ma tendresse,</p>	<p>Una volta, Aristide mi regalò il suo enorme berretto rosso. Mia madre ne confezionò una specie di bambola a forma di cagna, che chiamai Titine. Dopo Minette, è a lei che andava tutta la mia tenerezza e il mio cuore ne</p>

<p>et mon cœur en débordait. L'école continuait tant bien que mal, mais uniquement avec des institutrices, les hommes étaient au front.</p> <p>Ma toute jeune institutrice, madame Gaufrette, bien que sévère, me témoignait des trésors de patience et de douceur. Elle connaissait un peu ma mère, alors elle avait « compris des choses ». Puis faut dire : elle n'était pas la plus intelligente du village par hasard, madame Gaufrette.</p> <p>L'esprit vif, très sensée, grande amatrice de mathématiques, elle plaçait tous ses espoirs dans la science et le progrès.</p> <p>« C'est la raison, Moïse, qui mettra fin à la Guerre ! La raison ! Pas les canons ! »</p>	<p>traboccava. La scuola bene o male continuava, ma solo con delle maestre perché gli uomini erano al fronte.</p> <p>Sebbene fosse severa, la mia giovane maestra, la signora Gaufrette, dimostrò nei miei confronti un'infinita pazienza e dolcezza. Conosceva un po' mia madre, così aveva "capito alcune cose". Poi bisogna dire che non era un caso se la signora Gaufrette era la più intelligente del paese.</p> <p>Dalla mente acuta, molto saggia, grande amante della matematica, riponeva tutte le sue speranze nella scienza e nel progresso.</p> <p>“È la ragione, Moïse, che metterà fine alla Guerra! La ragione! Non i cannoni!”</p>
<p>Je l'aimais bien : un jour, je lui apportai un oiseau sculpté en bois de pin, échangé contre une boîte de carottes à un prisonnier russe.</p>	<p>Le volevo bene: un giorno le portai un uccello scolpito nel legno di pino, che avevo ottenuto da un prigioniero russo in cambio di una cassetta di carote.</p>
<p>Je crois qu'elle n'aimait pas trop les cadeaux, car elle m'a embrassé et a pris son mouchoir pour s'essuyer les yeux. Ou alors « elle était allergique au pin », comme je le pensai à l'époque.</p>	<p>Credo che i regali non le piacessero un granché perché mi ha baciato e ha preso il suo fazzoletto per asciugarsi gli occhi. Oppure "era allergica al pino", come pensai all'epoca.</p>
<p>Puis, un jour, terrible jour, oui (je revois encore la scène... et comment l'oublierais-je ?), après avoir joué avec mon copain Jean, nous rentrions tous les deux en chahutant, j'ouvris la porte assez brusquement, mais restai cloué sur le seuil par le tableau qui s'offrait à mes yeux.</p>	<p>Poi un giorno, un terribile giorno, sì (rivedo ancora la scena... e come potrò mai dimenticarla?), dopo aver giocato con il mio amico Jean, rientrammo tutti e due facendo baccano. Aprii la porta piuttosto bruscamente, ma rimasi inchiodato alla soglia vedendo la scena che si presentava ai miei occhi.</p>
<p>3 avril 1966</p>	<p>3 aprile 1966</p>

<p><i>Gustave Mas est sorti de chez moi en emmenant papa pour toujours</i></p> <p>Ma petite Anne-Lise,  Il faut que je te raconte comment j'ai trouvé notre mère assise au salon en train de pleurer. Près d'elle, un homme inconnu essayait de la consoler. Des lettres et des cartes postales étaient étalées sur la table, elle serrait convulsivement son tablier pour s'en tamponner le coin des yeux. Le bonhomme, les vêtements plus noirs qu'un petit racleur de cheminée, et crotté de la tête aux pieds, s'est agenouillé et m'a pris les mains :</p> <p>« Je suis désolé, petit. Ton papa a été grièvement blessé sur le front et il est parti au ciel. »</p>	<p><i>Gustave Mas è uscito da casa mia portando con sé papà per sempre</i></p> <p>Mia piccola Anne-Lise,  Bisogna che ti racconti come ho trovato nostra madre che piangeva seduta in salotto. Vicino a lei, uno sconosciuto cercava di consolarla. Delle lettere e delle cartoline erano sparpagliate sul tavolo, stringeva convulsamente il suo grembiule per tamponarsi gli angoli degli occhi. L'uomo, dagli abiti più neri di uno spazzacamino e infangato dalla testa ai piedi, si è inginocchiato e mi ha preso le mani:</p> <p>“Mi dispiace, piccolo. Il tuo papà è stato ferito gravemente al fronte ed è andato in cielo.”</p>
<p>Ma mère, de sa place, a poussé vers moi un carré de pain au sucre apporté par le maire lui-même. La Guerre, tu entends parler d'elle tout le temps, puis un jour ça te surprend à l'heure du goûter et ça t'a pris ton père contre un bout de brioche.</p> <p>Il avait 33 ans comme le Christ. Il avait agonisé trois jours.</p>	<p>Mia madre, dal suo posto, ha spinto verso di me un pezzo di pane dolce portato dal sindaco in persona. Della Guerra, ne senti parlare sempre, poi un giorno ti sorprende all'ora della merenda e si è presa tuo padre in cambio di un pezzo di brioche.</p> <p>Aveva 33 anni come Gesù. Era rimasto in agonia per tre giorni.</p>
<p>Le corbeau qui tapotait avec douceur l'épaule de ma mère était aumônier à l'hôpital, il l'avait vu arriver (et combien d'autres, hélas !). Après bien des difficultés, Gustave Mas (c'était son nom) avait obtenu de passer par la Suisse et allait, ainsi qu'il avait promis aux moribonds, de village en village, rapporter dernières paroles, missives et objets personnels aux familles. C'était sa mission, à ce brave Gustave : marcher, marcher et marcher encore, tant et si bien que je me souviens de l'usure de son pantalon, tout déchiré, aux bords roussis, au travers duquel on apercevait</p>	<p>Il corvo che picchiava con dolcezza la spalla di mia madre lavorava come cappellano all'ospedale e l'aveva visto arrivare (e quante altre volte, ahimè!). Dopo tante difficoltà, Gustave Mas (era questo il suo nome) aveva ottenuto il permesso di passare dalla Svizzera e andava, così come aveva promesso ai moribondi, di paese in paese a portare ultime parole, lettere e oggetti personali alle famiglie. Era proprio questa la missione di quel coraggioso Gustave: camminare, camminare e ancora camminare, tanto che mi ricordo dell'usura dei suoi pantaloni, tutti</p>



<p>des varices grosses comme mes cordes à sauter. « On meurt vraiment quand tous les gens qui nous ont aimé meurent aussi, ou quand il n'y a plus de souvenirs. Contre la mort, je ne peux rien, mais pour le reste, ça, j'en fais mon affaire, et j'en fais mon combat... »</p>	<p>strappati, dagli orli bruciacchiati, attraverso dei quali si intravedevano delle vene varicose grosse come le mie corde per saltare. “Si muore davvero quando muoiono anche tutte le persone che ci hanno amato o quando non ci sono più ricordi. Contro la morte, non posso farci niente, ma al resto ci penso io e ne faccio la mia battaglia...”</p>
<p>Moi, je ne me souviens que des bulletins et des cartes, étalés sur la table, il y en avait une pour moi et une pour mon frère Georges. La mienne (que je possède toujours, ma petite souris), c'est une vue du port de Saint-Nazaire et, au dos, au crayon, quelques mots tendres, hâtivement écrits. Sur le moment, je n'ai pas bien réalisé, et je n'ai même pas essayé de pleurer. Papa mort ? Il me semblait que cela ne me concernait pas. Et puis, mort, qu'est-ce que cela voulait dire ? Notre mère avait teint quelques affaires en noir, et on avait toujours aussi faim, voilà. Heureusement, à la saison des nids, nous avons mangé des grives musiciennes, des merles noirs, des geais à la belle robe bleu turquin, quelques pies dominos. Les écureuils étaient très recherchés, les petits lapereaux au bon fumet de noisette aussi :</p>	<p>Quanto a me, mi ricordo solo dei bollettini e delle cartoline, sparpagliati sul tavolo. Ce n'erano una per me e una per mio fratello Georges. La mia (che possiedo ancora oggi, scricciolina mia) raffigurava una veduta del porto di Saint-Nazaire e sul retro, a matita, c'erano alcune parole tenere, scritte frettolosamente. Al momento, non ho realizzato bene e non ho nemmeno provato a piangere. Papà morto? Mi sembrava che la cosa non mi riguardasse. E poi “morto” cosa voleva dire? Nostra madre aveva gonfiato alcune vicende e avevamo fame come sempre, ecco. Per fortuna, durante la stagione della nidificazione, abbiamo mangiato tordi bottacci, merli neri, ghiandaie dal bel piumaggio turchino, alcune gazze bianche e nere. Gli scoiattoli erano molto ricercati, i coniglietti dal buon profumo di nocciola anche:</p>
<p>« Tu peux deviner leur taille à celle du trou de leur terrier, mon gros », m'apprenait mon frère.</p>	<p>“Puoi intuire la loro taglia in base a quella del buco della loro tana, cicciottello mio” mi insegnava mio fratello.</p>
<p>Nous faisons ventre de tout et avions pris goût à tout, si bien qu'après la Guerre nous avons continué à en mouliner quand l'occasion se présentait,</p>	<p>Mangiavamo di tutto e ci avevamo preso gusto, tanto che dopo la Guerra abbiamo continuato a farlo quando se ne presentava l'occasione, così,</p>

<p>comme ça, machinalement. La Guerre, la faim, la peur, le froid, ça vous laisse de drôles d'habitudes, et une démangeaison dans les dents.</p>	<p>meccanicamente. La Guerra, la fame, la paura, il freddo vi lasciano delle strane abitudini e una voglia nei denti.</p>
<p>3 avril 1967 <i>La boutique la plus utile de tout le village</i></p>	<p>3 aprile 1967 <i>La bottega più utile di tutto il paese</i></p>
<p>Ma petite souris, De nouveaux voisins emménagèrent. Ils s'appelaient Victorine et Prosper, étaient frère et sœur. La trentaine. Prosper n'était pas souvent à la maison, quant à Victorine, qui parlait déjà bien allemand, elle devait prendre des leçons de perfectionnement, car les soldats allemands s'y succédaient jour et nuit. On murmurait dans son dos : j'entendis même une fois des bigotes à la messe expliquer qu'elle faisait « boutique son cul ». C'était une femme très généreuse, et je suis sûr que même les pauvres pouvaient se servir, s'ils n'étaient pas trop mal fichus.</p>	<p>Scricciolina mia, Si trasferirono dei nuovi vicini. Si chiamavano Victorine e Prosper, erano fratello e sorella. Sulla trentina. Prosper spesso non era in casa; quanto a Victorine, che parlava già bene il tedesco, doveva prendere delle lezioni di perfezionamento perché i soldati tedeschi si succedevano giorno e notte. Si mormorava alle sue spalle: addirittura una volta durante la messa sentii delle bigotte spiegare che faceva "del suo culo una bottega". Era una donna molto generosa e sono sicuro che perfino i poveri potevano servirsene, se non erano messi troppo male.</p>
<p>D'ailleurs, les gens n'osaient rien lui dire, d'autant qu'elle n'était pas mauvaise fille, et qu'elle nous sauva la mise plus souvent qu'à son tour... Surtout une fois, alors que nous avions dépassé les bornes et la frontière.</p>	<p>D'altro canto, la gente non osava dirle nulla, tanto più che non era una cattiva ragazza e che il più delle volte ci aveva salvato la pelle... Soprattutto una volta in cui avevamo superato i limiti e la frontiera.</p>
<p>Une nuit, Petit-Georges m'avait réveillé. Il tenait deux baluchons bien lourds et des trésors de discrétion dans la voix.</p>	<p>Una notte, Petit-Georges mi aveva svegliato. Aveva due fagotti molto pesanti e tantissima discrezione nella voce.</p>
<p>« Papa n'est pas mort, Moïse, c'est que des mensonges. Je vais le chercher. Tu m'accompagnes, et bébé René aussi ! – Mais... balbutiai-je la bouche encore pâteuse de sommeil, et pour le quatre-heures ? »</p>	<p>“Papà non è morto, Moïse, sono solo bugie. Vado a cercarlo. Tu mi accompagnerai e il piccolo René anche!” “Ma...” balbettai con la bocca ancora impastata dal sonno “e per la merenda?”</p>
<p>Il tapota son baluchon.</p>	<p>Picchiettò il suo fagotto.</p>

<p>« J'ai des brioches, de l'argent, et on mangera des écureuils. – Oui, mais... et les Fritz ? »</p>	<p>“Ho delle brioches e dei soldi e mangeremo scoiattoli.” “Sì, ma... e i Crucchi?”</p>
<p>Il sortit deux beaux lance-pierres de sous le lit :</p>	<p>Tirò fuori due belle fionde da sotto il letto:</p>
<p>« Les Fritz, on s'en occupera ! chuchota-t-il. Toi et moi ! »</p>	<p>“Dei Crucchi ce ne occuperemo!” sussurrò. “Io e te!”</p>
<p>Petit-Georges avait tout prévu : on allait essayer de rejoindre nos lignes (et donc notre père) en passant par la Hollande.</p>	<p>Petit-Georges aveva previsto tutto: stavamo per provare a raggiungere le nostre linee (e dunque nostro padre) passando per l’Olanda.</p>
<p>Nous partîmes ainsi tous les trois, dans le silence et l’obscurité. Direction la nuit, tout droit jusqu’au matin. Petit-Georges portait René en bandoulière et je me chargeais des provisions. Je serrais très fort sur mon cœur ma petite bible.</p>	<p>Partimmo così tutti e tre, nel silenzio e nell’oscurità. Direzione la notte, dritto fino al mattino. Petit-Georges portava René in spalla e io mi occupavo delle provviste. Stringevo molto forte al cuore la mia piccola Bibbia.</p>
<p>Deux jours plus tard, c’est une mère devenue à moitié folle d’inquiétude à cause de notre disparition qui ouvrit la porte et tomba nez à nez sur deux Allemands, figure sanguine, baïonnette au canon. À Victorine, accourue, ils expliquèrent qu’ils devaient convoyer maman à Givet, à la Kommandantur.</p>	<p>Due giorni dopo, fu una madre diventata quasi fuori di sé a causa della nostra scomparsa ad aprire la porta e a trovarsi faccia a faccia con due Tedeschi, dall’aria sanguigna e con la baionetta in canna. A Victorine, che era accorsa, spiegarono che dovevano scortare la mamma a Givet, alla Kommandantur.</p>
<p>Plus tard, nous devions raconter aux copains de l’école comment nous nous étions fait prendre à la frontière hollandaise par des Allemands furibards. Ils exigeaient de savoir qui avait en charge l’éducation de ces gosses qui avaient tué quarante d’entre eux – ce chiffre devait considérablement varier au cours de l’hiver. En vrai, on s’était égarés dans les bois et on avait écorché, peut-être, un coin d’oreille teuton au lance-pierres !</p>	<p>Più tardi, dovemmo raccontare ai compagni di scuola come ci eravamo fatti prendere alla frontiera olandese da dei Tedeschi furibondi. Esigevano di sapere chi era il responsabile dell’educazione di quei mocciosi che avevano ucciso quaranta di loro – quella cifra doveva variare in modo considerevole durante l’inverno. In realtà, ci eravamo persi nei boschi e, forse, avevamo scorticato un pezzo d’orecchio teutonico con la fionda!</p>

<p>Ce fut Victorine qui nous sauva la mise, sans qu'on sût jamais vraiment comment. Se retroussant les manches et la jupe, elle vint dare-dare nous chercher à la Kommandantur, y entra comme si c'était chez elle, puis s'enferma avec deux Fritz.</p>	<p>Fu Victorine a salvarci la pelle, senza che sapessimo mai veramente come. Rimboccandosi le maniche e la gonna, venne a cercarci in fretta alla Kommandantur, vi entrò come se fosse casa sua, poi si chiuse dentro con due Crucchi.</p>
<p>Sans Victorine et sa boutique, qui sait quel drame se serait joué ? Je crois que, à partir de ce jour, toutes les mères le devinèrent, que les mauvaises langues le comprirent aussi. Elle et sa fantastique boutique méritaient une médaille pour service rendu au pays, à mes frères et à moi-même. Je peux te promettre que tante Hélène et notre mère ne laisserent plus jamais quiconque lui manquer de respect. Désormais, c'était à la vie à la mort entre elles.</p>	<p>Senza Victorine e la sua bottega, chissà che dramma sarebbe avvenuto? Credo che, a partire da quel giorno, tutte le madri lo intuirono e lo capirono anche le malelingue. Lei e la sua fantastica bottega meritavano una medaglia per il servizio reso al Paese, ai miei fratelli e a me stesso. Posso prometterti che la zia Hélène e nostra madre non lasciarono mai più che chiunque le mancasse di rispetto. D'ora in poi, sarebbero state unite per sempre.</p>
<p>Aujourd'hui S'il existe une expérience de pensée folle, c'est bien d'imaginer nos parents et nos grands-parents à nos âges. Je tremblais déjà d'émotion en découvrant Moïse enfant, qu'en serait-il lorsqu'il raconterait ses années de jeune homme amoureux ? L'arracher au passé et le lire adolescent, aimant, montant à l'assaut du corps de l'autre, fêtant ce corps, puis le quittant ? Le surprendre trompé, trompant peut-être, pleurant, confiant, puis capable d'aimer à nouveau ? Bref, vivant ce que je vivais aujourd'hui... Et tout cela en 1925 ? 1928 ? Mais quelle époque impossible à concevoir pour moi ! Ne serait-ce que ses années de jeunesse : en ce qui me concernait, elles ne signifiaient rien.</p>	<p>Al giorno d'oggi Se c'è un esperimento mentale folle, è proprio quello di immaginare i nostri genitori e i nostri nonni alla nostra età. Tremavo già dall'emozione scoprendo Moïse bambino, come sarebbe stato quando avrebbe raccontato i suoi anni di ragazzo innamorato? Strapparli al passato e leggerlo adolescente, amante, che va all'assalto del corpo dell'altra, celebra questo corpo, per poi lasciarlo? Sorprenderlo tradito, traditore forse, piangente, fiducioso, poi capace di amare di nuovo? Insomma, mentre viveva ciò che vivo oggi... E tutto questo nel 1925? 1928? Ma che epoca impossibile da concepire per me! Non fosse altro che i suoi anni di gioventù: per quanto mi riguardava, non significavano niente.</p>

Pourtant, entre 1910 et 1920, Léon Tolstoï meurt, mère Teresa vient au monde, Sigmund Freud publie <i>Totem et tabou</i> , Coco Chanel commence à se faire un nom et un jeune chercheur du nom d'Albert Einstein développe la théorie de la relativité générale.	Tuttavia, tra il 1910 e il 1920, Leone Tolstoj muore, Madre Teresa nasce, Sigmund Freud pubblica <i>Totem e tabù</i> , Coco Chanel inizia a farsi un nome e un giovane ricercatore di nome Albert Einstein espone la teoria della relatività generale.
J'aurais pu ajouter Marie Curie en train d'isoler le radium, ou la grippe espagnole de 1918 : un milliard de contaminés, 30 millions de morts en Europe. Qui se souvient d'un seul d'entre eux ? Les gens, leurs histoires, les liens d'amour et d'amitié, tout se dilue comme nos larmes sous une pluie violente.	Avrei potuto aggiungere Marie Curie che sta isolando il radio o l'influenza spagnola del 1918: un miliardo di infettati, 30 milioni di morti in Europa. Chi si ricorda anche solo di uno di loro? Le persone, le loro storie, i legami d'amore e d'amicizia, tutto si diluisce come le nostre lacrime sotto una pioggia violenta.
La Mort, le Temps, c'est ce qui efface les visages.	La Morte, il Tempo, è ciò che cancella i volti.
3 avril 1967	3 aprile 1967
<i>L'enfant qui cherchait un visage dans les visages</i>	<i>Il bambino che cercava un volto tra i volti</i>
Hiver 1916. La Guerre continuait, des renforts arrivaient et les Allemands réquisitionnaient des chambres.	Inverno 1916. La Guerra continuava, arrivavano dei rinforzi e i Tedeschi requisivano delle camere.
« Je suis obligée de leur céder la vôtre, les garçons. Vous irez dormir au sous-sol, nous expliqua notre mère. Tâchez de ne rien avoir à faire avec eux. Qui sait s'ils ne sont pas de ceux qui ont tué mon Georges ? »	“Sono costretta a cedergli la vostra, ragazzi. Dormirete nello scantinato.” ci spiegò nostra madre. “Cercate di non avere niente a che fare con loro. Chissà se sono tra quelli che hanno ucciso il mio Georges?”
Moi, ça ne me paraissait pas vraiment grave. D'abord, mon père n'était pas mort, c'était un mensonge. Ensuite, les Allemands qu'on gardait près de nous, c'était ça de moins dans ses pattes à lui.	A me la cosa non sembrava così grave. Primo, mio padre non era morto, era una bugia. Secondo, i Tedeschi che avevamo vicino a noi almeno non erano alle sue calcagna.

<p>Toute la journée, ils préparaient l'offensive d'une bataille que l'Histoire retiendrait à jamais : la Boucherie de Verdun (tu as sûrement dû en entendre parler dans les livres, mon Anne-Lise).</p>	<p>Per tutto il giorno preparavano l'offensiva di una battaglia che la Storia avrebbe ricordato per sempre: la Battaglia di Verdun (sicuramente ne avrai sentito parlare nei libri, mia Anne-Lise).</p>
<p>Une nuit très sombre et profonde, des avions français vinrent lâcher quelques bombes, et nous eûmes bien la frousse, à cause du poste de défense anti-aérienne installé derrière chez nous. Réfugiés dans la cave de nos voisins, nous pûmes voir les faisceaux jaunes des projecteurs fouiller les ténèbres et les rendre bleues. Quand ils trouvaient un avion, ils ne le lâchaient plus, et toutes les pièces d'artillerie de la DCA s'en donnaient à cœur joie pour le clouer au ciel étoilé. Malgré le tragique de la situation, nous, les gosses, tâchions de sortir pour jouir du spectacle. À 6 ans, t'as encore l'âge de croire que la Guerre, ça peut être époustoufflant de beauté. À 6 ans, t'as aussi l'âge de commencer à haïr le monde entier parce qu'il t'a pris ton papa.</p>	<p>Una notte molto buia e profonda, degli aerei francesi vennero a sganciare alcune bombe e avemmo tanta paura a causa del presidio di difesa antiaerea stabilito dietro casa nostra. Rifugiati nella cantina dei nostri vicini, potemmo vedere i fasci gialli dei riflettori ispezionare le tenebre e renderle blu. Quando trovavano un aereo, non lo lasciavano più e tutti i pezzi d'artiglieria della contraerea si davano alla pazza gioia per inchiodarlo al cielo stellato. Malgrado la tragicità della situazione, noi bambini cercavamo di uscire per goderci lo spettacolo. A 6 anni hai ancora l'età giusta per credere che la Guerra possa avere una bellezza mozzafiato. A 6 anni hai anche l'età giusta per iniziare a odiare il mondo intero perché ti ha preso il tuo papà.</p>
<p>D'après les Allemands restés à Vireux, Verdun était tombé et leur armée victorieuse marchait sur Paris pour casser la ville en petits morceaux.</p>	<p>Secondo i Tedeschi rimasti a Vireux, Verdun era caduta e il loro esercito vittorioso marciava su Parigi per rompere la città in piccoli pezzi.</p>
<p>« Propagande ! » nous assurait Victorine et, ma foi, Dieu sait si elle s'appliquait nuit et jour à être la mieux renseignée de nous tous. Sainte femme.</p>	<p>“Propaganda!” ci rassicurava Victorine e, parola mia, Dio sa se si applicasse giorno e notte nell'essere la meglio informata di tutti noi. Santa donna.</p>
<p>Des trains de la Croix-Rouge bondés de blessés s'exfiltraient vers l'Allemagne. Massés au passage à niveau, on les regardait rouler au pas, on voyait leurs figures bandées de chiffons, leurs yeux fixés sur le vide, caves, interdits, secoués de tremblements, et tout le rouge de leurs</p>	<p>Dei treni della Croce Rossa strapieni di feriti si infiltravano verso la Germania. Ammassati al passaggio a livello, li guardavamo correre al passo, vedevamo i loro visi fasciati con degli stracci, i loro occhi fissi nel vuoto, infossati, interdetti, scossi da tremori e tutto il rosso delle loro</p>

<p>blessures. On avait le cœur serré devant tant de souffrance, et toujours, parmi eux, c'est le visage de mon père que je cherchais.</p>	<p>ferite. Avevamo il cuore in gola davanti a tanta sofferenza e, tra di loro, ciò che cercavo era sempre il volto di mio padre.</p>
<p>3 avril 1968</p>	<p>3 aprile 1968</p>
<p><i>Un docteur si habile qu'on croirait que tous ses doigts sont des pouces</i></p> <p>Ma petite Anne-Lise, ma petite souris,  À l'école, sans faire des étincelles, j'allais mon petit bonhomme de chemin grâce à ma bonne mémoire qui me permettait d'être assez bien classé, car à la maison je n'avais guère le temps d'apprendre mes leçons. Il fallait bien aider notre mère. Et puis... j'étais gêné de découvrir tous ces mots que je n'avais jamais entendus chez moi, et que je me gardais bien de répéter. Je crois que cela me culpabilisait d'avoir quelque chose que notre mère n'avait pas, même si c'était juste des lettres et des phrases. Elle, elle ne savait même pas lire, alors...</p>	<p><i>Un dottore così abile che si direbbe che tutte le sue dita sono pollici</i></p> <p>Mia piccola Anne-Lise, scricciolina mia,  A scuola tiravo avanti senza brillare grazie alla mia buona memoria, che mi permetteva di essere messo abbastanza bene perché a casa non avevo affatto il tempo di imparare le lezioni. Bisognava pur aiutare nostra madre. E poi... ero infastidito dallo scoprire tutte quelle parole che non avevo mai sentito a casa mia e che mi guardavo bene dal ripetere. Credo che ciò mi facesse sentire in colpa per avere qualcosa che nostra madre non aveva, anche se erano solo lettere e frasi. Lei non sapeva neanche leggere, allora...</p>
<p>Souvent, le dimanche, pour soulager notre budget, nous allions chez les Robinet. Ils nous ouvraient la porte, collaient une petite eau-de-vie entre les pognes de maman, puis, en lui faisant signe de la boire :</p>	<p>Spesso la domenica, per alleggerire il nostro portafoglio, andavamo dai Robinet. Ci aprivano la porta, schiaffavano un bicchierino di acquavite sulle mani della mamma poi, facendole segno di berla:</p>
<p>« Allons ! Allons ! Finis d'entrer ! »</p>	<p>‘Dai! Dai! Vieni avanti!’</p>
<p>C'était comme ça à l'époque : on n'était pas totalement chez eux tant qu'elle n'avait pas sifflé son verre. Ensuite ils se tournaient vers nous et c'était toujours la même question : « Et l'école ? Ça va ? » Ces gens-là, ils avaient l'obsession de l'école.</p>	<p>Era così all'epoca: non si era mai completamente a casa loro finché lei non aveva bevuto tutto d'un fiato il suo bicchiere. Poi si giravano verso di noi e facevano sempre la stessa domanda: “E a scuola? Come va?”.  Quelle persone erano ossessionate dalla scuola.</p>

Plusieurs fois, nous y rencontrâmes notre voisin de toujours, Pierre Marjolet. C'est en papotant avec lui qu'on s'aperçut qu'il était pas si méchant pour un Belge et que, d'ailleurs, c'était peut-être le cas de beaucoup de Belges.	Più volte vi incontrammo il nostro vicino di sempre, Pierre Marjolet. Chiacchierando con lui ci accorgemmo che non era poi così cattivo per essere belga e che forse, d'altronde, era il caso di molti Belgi.
Veuf avec un grand fils, Alfred, couvreur de son état, Pierre était une sorte de couteau suisse humain, aussi bien marin que cordonnier ou bourrelier, ce qui était précieux en temps de Guerre.	Vedovo con un figlio grande, Alfred, operaio conciatetti di professione, Pierre era una sorta di coltellino svizzero umano, tanto marinaio quanto ciabattino o sellaio, il che era prezioso in tempi di Guerra.
Une fois, il nous procura du blé que nous passâmes dans un tournis très fin pour en retirer un son bien aéré, puis il alluma notre foyer et nous prépara du pain.	Una volta, ci procurò del grano che passammo in un vaglio molto fine per ricavarne una crusca ben setacciata, poi accese il nostro camino e ci preparò del pane.
« Vous, les enfants, vous aurez droit à une énorme rabasse <sup>4</sup> ! »	“Voi bambini avrete diritto a un'enorme <i>rabasse</i> <sup>5</sup> !”
Sa voix donnait l'impression de sortir d'une grotte. Ça tétanisait ma mère à chaque fois, et elle rougissait, tressaillait ou baissait les yeux devant tant de graves. Je crois que, sans son mari, elle avait peur des grottes et du noir. Ou des Belges. C'était peu de temps avant qu'elle n'arrête de s'habiller en noir.	La sua voce dava l'impressione di uscire da una grotta. Ogni volta lasciava di stucco mia madre, che arrossiva, trasaliva o abbassava gli occhi davanti a così tanti suoni gravi. Credo che, senza suo marito, avesse paura delle grotte e del buio. O dei Belgi. Questo accadeva poco prima che smettesse di vestirsi di nero.
L'hiver 1917 arriva, aussi froid que les autres hivers de guerre. La venelle en pente était devenue une vraie patinoire, et même les Fritz s'amusèrent avec nous. À 7 ans, quand on t'offre une luge, tu la prends. Tu regardes pas si le casque de ton bienfaiteur est rond ou pointu. On a tous trahi nos pères cet hiver-là, en jouant avec les Boches. Sauf ceux	L'inverno del 1917 arrivò, freddo come gli altri inverni di guerra. La stradina in pendenza era diventata una vera e propria pista di pattinaggio e perfino i Crucchi si divertivano con noi. A 7 anni, quando ti regalano una slitta l'accetti. Non guardi se l'elmo del tuo benefattore è rotondo o chiodato. Abbiamo tutti tradito i nostri padri quell'inverno, giocando con

<sup>4</sup> Pomme cuite à l'intérieur d'une pâte à pain encore chaude (note de l'éditeur, NdE).

<sup>5</sup> Mela cotta all'interno di una pagnotta ancora calda (nota dell'editore).



<p>dont le paternel était mort à la guerre. Mais bon, je ne savais pas trop ce que pouvaient ressentir ces gamins-là, j'attendais toujours que le mien rentre et me pardonne d'avoir, le temps d'une glissade, fraternisé avec les Chleuhs. J'attendais qu'il rentre et donne tort à ce vieux corbeau d'aumônier : la mort, ça fait peur et ça fera toujours peur, alors autant se raconter des petites histoires bien rassurantes, et d'ailleurs les enfants y ont droit, c'est comme ça.</p>	<p>i Mangiacrauti. Tutti, tranne quelli il cui padre era morto in guerra. Vabbè, non sapevo proprio cosa potessero provare quei ragazzini, aspettavo sempre che il mio tornasse e mi perdonasse di aver fatto amicizia con i Crucchi, il tempo di una scivolata. Aspettavo che tornasse e desse torto a quel vecchio corvo del cappellano: la morte fa e farà sempre paura, quindi tanto vale raccontarsi delle storielle molto rassicuranti e d'altronde i bambini ne hanno diritto, è così.</p>
<p>Puis, sans prévenir, je tombai malade.</p>	<p>Poi, senza avvisare, mi ammalai.</p>
<p>J'avais de vilaines marbrures sur les jambes, les yeux caves, le teint jaune, des sueurs nocturnes.</p>	<p>Avevo delle brutte chiazze sulle gambe, gli occhi infossati, il colorito giallognolo, delle sudorazioni notturne.</p>
<p>« Il a bu de la neige ! » répétait Petit-Georges, qui n'était pas le dernier à dénoncer les bêtises des autres.</p>	<p>“Ha bevuto la neve!” ripeteva Petit-Georges, che non era mai l'ultimo a denunciare le sciocchezze degli altri.</p>
<p>La purge du docteur Sernez n'y fit rien (monsieur Sernez était un vieux docteur qui n'avait plus que deux remèdes : la purge et les sangsues, et ce n'est certainement pas grâce à lui si j'ai survécu, tu peux me croire sur parole). Victorine, experte en herbes de toutes sortes, vint aussi, et je devais prendre tellement de tisanes qu'on avait descendu mon lit à la cuisine. Mon état empirait. Sans remords, ma mère cassa la tirelire et convoqua un autre docteur, mais belge.</p>	<p>La purga del dottor Sernez non servì a nulla (il signor Sernez era un dottore anziano che conosceva solo due rimedi, la purga e le sanguisughe, e non è certo grazie a lui se sono sopravvissuto, puoi credermi sulla parola). Venne anche Victorine, esperta di erbe di ogni sorta, e dovevo bere talmente tante tisane che avevano portato il mio letto in cucina. Il mio stato di salute peggiorava. Senza alcun rimorso, mia madre ruppe il salvadanaio e convocò un altro dottore, ma belga.</p>
<p>Le savant me saisit comme une poupée, me déshabilla, me retourna dans tous les sens, m'écoula le cœur, les poumons, l'abdomen, debout, allongé, pendu par les pieds, avec un savoir-faire et une virtuosité qui</p>	<p>Lo scienziato mi afferrò come se fossi una bambola, mi spogliò, mi rigirò in tutti i sensi, mi auscultò il cuore, i polmoni, l'addome, in piedi, disteso,</p>

firent dire plus tard à mon frère : « On aurait cru que tous ses doigts étaient des pouces ! »	a testa in giù, con una competenza e un virtuosismo tali da far dire più tardi a mio fratello: “Avrai pensato che tutte le sue dita fossero pollici!”.
Finalement, il m'abandonna sur le côté, pantelant, et d'un air très sombre il annonça son diagnostic : « Encore cette chienne de grippe espagnole ! », ce qui valut à ma mère cette phrase mémorable de bon sens :	Alla fine mi abbandonò su un fianco, senza fiato, e con aria molto cupa annunciò la sua diagnosi: “Ancora questa cavolo di influenza spagnola!”, il che valse a mia madre questa frase memorabile di buonsenso:
« Impossible, docteur ! Mon fils est 100 % ardennais. »	“È impossibile, dottore! Mio figlio è al 100% ardennese.”
N'avais-je pas filé un mauvais coton exprès, dans l'espoir d'obtenir quelques tendresses de sa part ? Ça, je ne l'ai jamais su... Pourtant j'en ai guéri comme ça, de cette fièvre, peut-être parce que personne dans la famille n'avait jamais eu le moindre sang espagnol dans les veines. Jusqu'au bout, j'ai espéré que ma mère me prendrait dans les bras.	Non ero forse deperito di proposito, nella speranza di ottenere qualche tenerezza da parte sua? Questo non l'ho mai saputo... Tuttavia, sono guarito così da quella febbre, forse perché nessuno in famiglia aveva mai avuto la benché minima traccia di sangue spagnolo nelle vene. Ho sperato fino alla fine che mia madre mi prendesse tra le sue braccia.
Pendant ce temps, ce que nous ignorions, c'est que les États-Unis étaient aussi entrés en Guerre... Ma petite souris, le nez dans nos histoires, on ne sait jamais quand l'Histoire est en train de se faire.	Nel frattempo, quello che ignoravamo era il fatto che anche gli Stati Uniti fossero entrati in Guerra... Scricciolina mia, presi come siamo dalle nostre storie, non sappiamo mai quando si sta facendo la Storia.
Aujourd'hui	Al giorno d'oggi
La vie fournit souvent la solution du problème qu'elle a elle-même créé. Françoise fut cette solution que j'attendais.	Spesso la vita fornisce la soluzione di un problema che lei stessa ha creato. Françoise fu quella soluzione che aspettavo.
Au début, je n'avais pas remarqué sa présence en m'asseyant dans le train pour Charleville-Mézières, d'où je pensais gagner Vireux, la conviction chevillée au corps que je tenais là le meilleur moyen de nous réconcilier, mon père et moi. Pourtant... quelle femme ! Mince, la cinquantaine, de	All'inizio non avevo notato la sua presenza sedendomi sul treno per Charleville-Mézières, da cui pensavo di raggiungere Vireux, con la convinzione avvitata al corpo di trovare lì il modo migliore di riconciliarci, papà ed io. Tuttavia... che donna! Magra, sulla cinquantina, dai

grands yeux verts ourlés de longs cils noirs, qui parlait en agitant doucement les mains, avec une véritable capacité à créer des territoires. La voisine idéale pour un peureux comme moi, angoissé par tout ce qui peut potentiellement dérailler, couler ou s'écraser.	grandi occhi verdi circondati da lunghe ciglia nere, che parlava agitando dolcemente le mani, con una vera e propria capacità di creare territori. La vicina ideale per un pauroso come me, angosciato da tutto ciò che può potenzialmente deragliare, sciogliersi o precipitare.
« Et vous, comment réussissez-vous à ne pas avoir peur en voyage ? » lui lançai-je avec un rire nerveux.	“E lei, come fa a non avere paura mentre è in viaggio?” le chiesi con una risata nervosa.
Pour évacuer mes craintes, nous avons commencé à échanger. Sur moi, sur ce muet de Moïse, et sur ses carnets que j'étais patiemment en train de décrypter.	Per fugare i miei timori, abbiamo iniziato a scambiarci qualche parola. Su di me, su quel muto di Moïse e sui suoi quaderni che stavo decifrando pazientemente.
« Je m'accorde deux mois de congé. Mon père veut que je lui rapporte ce qu'est devenu le monde où a vécu Moïse, et moi je veux qu'il aille mieux. – Je peux les voir ? – Bien sûr ! »	“Mi sono preso due mesi di congedo. Mio padre vuole che gli riferisca com'è diventato il mondo in cui Moïse ha vissuto e io voglio che stia meglio.” “Posso vederli?” “Certo!”
Elle feuilletait les premières pages avec des gestes empreints d'un grand respect quand elle sursauta en apercevant un mot inscrit par mon père sur un Post-it :	Stava sfogliando le prime pagine con dei gesti carichi di grande rispetto quando sobbalzò notando una parola scritta da mio padre su un Post-It:
« Ça alors ! Mon nom de jeune fille est Robinet ! »	“Caspita! Il mio cognome da nubile è Robinet!”
Le hasard, le hasard total (ou était-ce quelque chose d'autre ?) nous avait placés côte à côte. C'est là que j'ai eu l'idée de mentir à mon père. Très facilement.	Il caso, il puro caso (o forse era qualcos'altro?) ci aveva messi fianco a fianco. È lì che ho pensato di mentire a mio padre. Molto semplice.
« Vous... vous pensez qu'il pourrait s'agir des mêmes Robinet ? »	“Lei... lei pensa che potrebbe trattarsi degli stessi Robinet?”

<p>– Ça m'étonnerait vraiment, estima-t-elle. Il existe plusieurs familles Robinet autour de Vireux, continua-t-elle, et dans les Ardennes, vous n'imaginez même pas ! Mon grand-père s'appelait Paul, Paul Robinet. Peut-être a-t-il été garde champêtre pendant la guerre ? Malheureusement, je n'ai plus personne à qui demander. »</p>	<p>“Mi stupirebbe davvero.” valutò. “Ci sono parecchie famiglie Robinet nei dintorni di Vireux” continuò “e nelle Ardenne non può neanche immaginare! Mio nonno si chiamava Paul, Paul Robinet. Forse ha fatto la guardia campestre durante la guerra? Sfortunatamente, non ho più nessuno a cui chiederlo.”</p>
<p>Tout ce qui lui restait d'eux était une vieille photographie bouffée par les mites dans un grenier. Son arrière-grand-père et sa femme, en habits du dimanche, à l'air doux et aux yeux noirs, incrustés de charbon.</p>	<p>Tutto ciò che le rimaneva di loro era una vecchia fotografia mangiata dalle tarne in una soffitta. Il suo bisnonno e sua moglie, vestiti a festa, dall'aspetto dolce e dagli occhi neri, incrostati di carbone.</p>
<p>C'était en évoquant les histoires de famille et leurs secrets que nous en arrivâmes à son activité de psychologue clinicienne.</p>	<p>Fu evocando le storie dei suoi famigliari e i loro segreti che arrivammo al suo lavoro di psicologa clinica.</p>
<p>« J'ai travaillé toute ma vie pour des ONG. J'ai terminé hier une mission dans le camp de réfugiés de Calais », expliqua-t-elle.</p>	<p>“Lavoro da sempre per delle ONG. Ieri ho terminato una missione nel campo profughi di Calais” spiegò.</p>
<p>La spécialité de Françoise ? Le stress post-traumatique. Là, elle rentrait dans les Ardennes se reconforter auprès des siens. La dernière histoire dont elle s'était occupée l'avait fait vieillir de vingt ans.</p>	<p>La specialità di Françoise? Lo stress post-traumatico. In quel momento tornava nelle Ardenne a rinvigorirsi dalla sua famiglia. L'ultima storia di cui si era occupata l'aveva fatta invecchiare di vent'anni.</p>
<p>« Pourtant, j'ai suivi des cas plus difficiles, je ne saurais jamais pourquoi celui de Kasim et Kayoosh m'a heurtée de plein fouet, comme ça. »</p>	<p>“Eppure ho seguito casi più difficili. Non saprò mai perché quello di Kasim e Kayoosh mi ha colpita in pieno, così.”</p>
<p>Alors, Françoise, sans le savoir, s'était mise à raconter la première histoire d'amour dont j'allais me servir pour tenter de rafistoler celle, manquée pour toujours, entre Moïse et mon père malade, et celle, qui restait à sauver, entre ce père malade et moi...</p>	<p>Dunque Françoise, senza saperlo, si era messa a raccontare la prima storia d'amore di cui mi sarei servito per tentare di rattoppare quella persa per sempre tra Moïse e mio padre malato e quella che rimaneva da salvare tra quel padre malato ed io...</p>

<p>Aujourd'hui</p> <p>Histoire de Kayoosh et Kasim</p>	<p>Al giorno d'oggi</p> <p>Storia di Kayoosh e Kasim</p>
<p>Kasim a 29 ans quand sa trajectoire de vie percute celle de ma voisine de compartiment. Parti de Mossoul, en Irak, il débarque à Calais après un long périple. L'accompagnent son épouse, Kayoosh, et leurs deux enfants : une petite de 3 ans et un bébé à naître.</p>	<p>Kasim ha 29 anni quando il corso della sua vita si scontra con quello della mia vicina di scompartimento. Partito da Mosul, in Iraq, sbarca a Calais dopo un lungo viaggio. Lo accompagnano sua moglie, Kayoosh, e i loro due figli: una bimba di 3 anni e un bambino non ancora nato.</p>
<p>« Ils ont dû fuir ensemble la progression de l'État islamique. Kayoosh n'aime pas Kasim, et je l'ai tout de suite senti. Elle a 21 ans, c'est un mariage arrangé. Qui peut imaginer cela, ici ? » s'interrogea Françoise, le regard fixement attaché à la pluie qui rinçait la fenêtre du train.</p>	<p>“Sono dovuti fuggire insieme dall'avanzata dello Stato islamico. Kayoosh non ama Kasim e l'ho capito subito. Ha 21 anni, è un matrimonio combinato. Chi lo può immaginare, qui?” si chiese Françoise, lo sguardo fisso sulla pioggia che bagnava il finestrino del treno.</p>
<p>Arriver n'importe où, attendre des heures, se cacher, avoir faim, soif, froid, se sentir sale, grimper dans des camions au crépuscule, au petit matin, à minuit, un bébé sur son sein, un autre dans le ventre, la longue attente sur Lampedusa avant de gagner Calais.</p>	<p>Arrivare in qualsiasi posto, aspettare delle ore, nascondersi, avere fame, sete, freddo, sentirsi sporchi, salire sui camion al crepuscolo, all'alba, a mezzanotte, con un bambino sul proprio seno, un altro nella pancia, la lunga attesa a Lampedusa prima di raggiungere Calais.</p>
<p>Là, je pensai à mon grand-père. À sa famille, à ses voisins et à son village fuyant l'avancée des Prussiens dans la forêt.</p>	<p>In quel momento pensai a mio nonno. Alla sua famiglia, ai suoi vicini e a i suoi compaesani mentre fuggivano dall'avanzata dei Prussiani nella foresta.</p>
<p>« Leur violence... C'est à cause d'elle qu'on m'a fait appeler. La cloison des cases n'est pas épaisse, ils s'échangent des coups en permanence, au point que leurs cris réveillent tout le monde. Les voisins n'en peuvent plus. Et tout le camp parle d'eux. »</p>	<p>“La loro violenza... È per quello che mi hanno chiamata. Le pareti delle baracche non sono spesse, si picchiano sempre, al punto che le loro urla svegliano tutti. I vicini non ne possono più. E tutto il campo parla di loro.”</p>

<p>Image de tante Héléne et de sa flopée de marmots se réfugiant la nuit chez eux, pour échapper à l'oncle Jacques que le vin rend mauvais.</p>	<p>Immagino la zia Héléne e la sua sfilza di marmocchi che si rifugiano di notte a casa della famiglia di Moïse per sfuggire allo zio Jacques, che diventa cattivo a causa del vino.</p>
<p>« Un soir, c'en est trop. Kayoosh et les petits sont emmenés à l'écart, en sécurité. Kasim se lamente à l'entrée de leur abri, l'existence lui est insupportable, il ne s'y accroche plus que pour ses enfants. Son espoir est pourtant de construire pour eux un meilleur avenir que celui qui les attend dans un pays ravagé par les bombes. Il part se réfugier au fond de sa case, nous crie : "Si on m'enlève les enfants, je m'immolerai par le feu." »</p>	<p>“Una sera, è davvero troppo. Kayoosh e i piccoli vengono allontanati, al sicuro. Kasim si lamenta all'ingresso del loro rifugio, l'esistenza per lui è insopportabile, si aggrappa solo ai suoi figli. Tuttavia, la sua speranza è di costruire per loro un futuro migliore di quello che li aspetta in un Paese devastato dalle bombe. Va a rifugiarsi nella sua baracca, ci urla: “Se mi tolgono i bambini, mi darò fuoco.””</p>
<p>Un vent glacé traverse leurs vies et leur baraque, des coupelles en plastique sont savamment disposées sur le sol afin de récupérer l'eau potable qui goutte par les trous du toit. Les jouets des petits, des figurines de super-héros américains, jonchent le sol.</p>	<p>Un vento gelido attraversa le loro vite e la loro baracca, delle coppette di plastica sono abilmente disposte per terra allo scopo di recuperare l'acqua potabile che gocciola attraverso i buchi del tetto. I giocattoli dei bambini, dei pupazzetti di supereroi americani, cospargono il pavimento.</p>
<p>« Et j'ai marché dessus », dit Françoise, comme si c'était grave, et sans doute l'est-ce un peu pour elle à ce moment-là.</p>	<p>“E ci ho camminato sopra” disse Françoise come se fosse una cosa grave e senza dubbio in quel momento per lei un po' lo era.</p>
<p>Ils n'avaient que de la douleur et de la colère à s'échanger, des interrogations aussi : rester ? Partir ? Rentrer au pays ? Tenter l'Angleterre ?</p>	<p>Avevano solo il dolore e la rabbia da scambiarsi e anche delle domande: restare? Partire? Tornare al Paese? Tentare di andare in Inghilterra?</p>
<p>« Et ces gamins entre eux, ces gosses innocents qui ont été balancés sur terre au mauvais endroit, au mauvais moment. »</p>	<p>“E tra di loro quei bambini, quei piccoli innocenti che sono stati gettati sulla Terra nel posto sbagliato e al momento sbagliato.”</p>
<p>Françoise Robinet s'interrompt, les mains ouvertes, impuissantes. Il me semblait l'apercevoir, debout, seule, des pans de bâche en plastique</p>	<p>Françoise Robinet s'interruppe, con le mani aperte, impotenti. Mi sembrò di scorgerla, in piedi, da sola, con dei pezzi di teli di plastica che</p>

<p>volant autour de sa tête, les pieds dans la boue de ce camp de l'enfer, un camp comme tous les camps, né d'une guerre absurde comme toutes les guerres. Mais ce malheur terrible, si réel, et si lointain pour moi aujourd'hui, moi l'enfant d'un Occident en paix, qu'est-ce que j'en connaissais ?</p>	<p>volavano intorno alla sua testa e i piedi nel fango di quel campo infernale, un campo come tutti gli altri campi, nato da una guerra assurda come tutte le altre guerre. Ma di quella disgrazia terribile, così reale e così lontana, al giorno d'oggi, per me, figlio di un Occidente in pace, io che ne sapevo?</p>
<p>« Au moment de mon départ, reprit-elle, Kayoosh a surgi. Elle venait d'apprendre le projet suicidaire de son époux. Elle asperge sa robe et les murs de leur case d'essence et me dit devant lui en se frappant la poitrine : "Je pensais ne pas aimer Kasim, mais nous avons traversé trop d'épreuves jusqu'à présent. Si Kasim brûle, nous brûlerons ensemble." »</p>	<p>“Quando stavo per andarmene” riprese “Kayoosh spuntò fuori. Aveva appena saputo del progetto suicida di suo marito. Cosparsa il suo vestito e i muri della loro baracca di benzina e mi disse davanti a lui, battendosi il petto: “Pensavo di non amare Kasim, ma abbiamo affrontato troppe prove fino ad ora. Se Kasim brucia, bruceremo insieme.””</p>
<p>Un long silence nous a cueillis, Françoise et moi, jusqu'à l'arrivée en gare de Charleville.</p>	<p>Ci ha colti un lungo silenzio, a me e a Françoise, fino all'arrivo alla stazione di Charleville.</p>
<p>Avant de nous séparer, nous nous sommes promis de rester en contact : je la tiendrais au courant de mes recherches, tandis qu'elle m'enverrait une copie du cliché de ses grands-parents.</p>	<p>Prima di separarci, ci siamo ripromessi di rimanere in contatto: io l'avrei tenuta al corrente delle mie ricerche, mentre lei mi avrebbe inviato una copia della foto dei suoi nonni.</p>
<p>Toutes les épreuves de la terre peuvent se dresser en travers de nos histoires d'Hommes, au moment exact où la mort frappe à la porte, les anciennes haines sont balayées, les défenses tombent et il ne reste que cela : l'urgence d'être présent pour l'autre et de ne pas céder un pouce de terrain à l'aigreur, aux regrets ou à la férocité du monde. En cela, le récit de Françoise constituait la première pierre du pont qui allait me ramener vers mon père. Notre brouille faisait pâle figure comparée à ce</p>	<p>Tutte le prove della Terra possono sbarrare la strada alle nostre storie di Uomini. Nel momento esatto in cui la morte bussava alla porta, i vecchi rancori vengono spazzati via, le difese cadono e resta solo questo: l'urgenza di essere presente per l'altro e di non cedere nemmeno di un millimetro alla violenza, ai rimpianti o alla ferocia del mondo. In tutto questo, il racconto di Françoise costituiva la prima pietra del ponte che mi avrebbe riportato a mio padre. Il nostro dissapore era nulla in</p>

<p>que ce couple avait dû affronter. Leur histoire nous obligeait, mon père et moi.</p>	<p>confronto a ciò che quella coppia aveva dovuto affrontare. La loro storia ci univa, a me e a mio padre.</p>
<p>Quand, au téléphone, je lui détaillai cette rencontre inattendue, puis le nom de jeune fille de Françoise, sa première réaction fut un cri où l'étonnement le plus profond le partageait à la plus réconfortante excitation (aussi, et surtout, de la reconnaissance envers moi, moi qui n'espérais que cela). Voilà pourquoi, lorsqu'il me fit la remarque suivante :</p>	<p>Quando, al telefono, gli raccontai nei dettagli quell'incontro inatteso, poi gli dissi il cognome da nubile di Françoise, la sua prima reazione fu un urlo in cui univa lo stupore più profondo alla più confortante eccitazione (ma c'era anche, e soprattutto, della riconoscenza nei miei confronti, io che speravo solo in quello). Ecco perché, quando mi fece l'osservazione seguente:</p>
<p>« Mais il doit y en avoir plein, des familles Robinet, dans les Ardennes, non ? »</p>	<p>“Ma dev'essere pieno di famiglie Robinet nelle Ardenne, no?”</p>
<p>Je n'ai pas su répondre autrement :</p>	<p>Non riuscii a rispondere altrimenti:</p>
<p>« Détrompe-toi ! Très peu ! »</p>	<p>“Ti sbagli! Ce ne sono pochissime!”</p>
<p>Oh, c'était un minuscule mensonge, ridicule même, mais largement suffisant pour semer la graine du doute dans sa tête. Je laissais une porte ouverte à son imagination surchauffée.</p>	<p>Ah, era una bugia minuscola, perfino ridicola, ma largamente sufficiente per piantare il seme del dubbio nella sua testa. Lasciavo una porta aperta alla sua immaginazione surriscaldata.</p>
<p>« À notre arrivée en gare, Françoise Robinet a posé une main sur mon bras et s'est confiée une dernière fois. Elle avait cru longtemps que la relation entre Kasim et Kayoosh relevait du simple devoir face à l'adversité, mais en me parlant dans ce train elle avait soudain pris conscience d'autre chose : ce qu'elle avait surpris dans leurs yeux ce jour-là était plus grand que de la fidélité. C'était la révélation pour l'un comme pour l'autre d'une possibilité.</p>	<p>“Al nostro arrivo alla stazione, Françoise Robinet ha appoggiato una mano sul mio braccio e si è confidata un'ultima volta. Aveva creduto a lungo che la relazione tra Kasim e Kayoosh dipendesse semplicemente dal dover affrontare le avversità, ma parlandomi in quel treno all'improvviso si era resa conto di un'altra cosa: ciò che aveva colto nei loro occhi quel giorno era più grande della fedeltà. Per entrambi era la rivelazione di una possibilità.”</p>



– Une possibilité ? a demandé mon père.	“Una possibilità?” ha chiesto mio padre.
– Une histoire d’amour, peut-être. Une vraie.	“Una storia d’amore, forse. Una vera.”
– Elle le croyait vraiment ?	“Lo credeva davvero?”
– Elle n’a rien garanti, papa. Elle a juste haussé les épaules, l’air subitement apaisé, son corps accablé s’est redressé, comme guéri, puis, au moment d’attraper son petit bagage, elle a ajouté qu’elle n’y pensait que maintenant, mais qu’elle n’avait pas répondu à la question que je lui avais posée en entrant dans le train.	“Non mi ha garantito niente, papà. Ha solo alzato le spalle, con il viso improvvisamente rasserenato, il suo corpo appesantito si è raddrizzato, come guarito, poi, al momento di prendere la sua valigetta, ha aggiunto che ci pensava solo adesso, che non aveva risposto alla domanda che le avevo fatto entrando nel treno.”
– Laquelle ?	“Quale?”
– “Et vous, comment réussissez-vous à ne pas avoir peur en voyage ?”	““E lei, come fa a non avere paura mentre è in viaggio?”
Elle m’a répondu en riant : “C’est le regard de Kayoosh qui m’a donné la réponse : il suffit de ne plus avoir peur de la mort.” »	Mi ha risposto ridendo: “È lo sguardo di Kayoosh che mi ha dato la risposta: basta non avere più paura della morte.”»



## CHAPITRE 4

### Commentaire à la traduction

Le commentaire d'une traduction analyse et explique les modifications apportées au texte traduit par rapport à l'original.

Toutes les modifications analysées dans ce chapitre sont le fruit d'un travail dans le travail : en effet, elles ont été repérées au fur et à mesure que la traduction progressait. Chaque type de modification est accompagné d'un ou plusieurs exemples. De plus, les observations ont été divisées selon la branche linguistique analysée, à savoir lexicale, syntaxe et morphologie : c'est par cette dernière que l'analyse commencera.

#### 4.1. Observations de type morphologique

Vu que la langue française a une morphologie pareille à celle de la langue italienne, les modifications de type morphologique ont été inférieures en fréquence par rapport aux autres, dont il sera question dans les paragraphes suivants. Il est quand même nécessaire leur consacrer de l'attention.

Dans la plupart des cas, les changements morphologiques apportés dans la traduction consistaient en remplacements, qui pouvaient concerner des mots appartenant à la même catégorie grammaticale ou à deux catégories différentes.

Quant au premier cas, deux phénomènes ont été relevés au cours du travail. Le premier consistait dans le changement de pronom : en particulier, le pronom personnel complément d'objet indirect pluriel « leur » est remplacé, en italien, par le complément indirect singulier « gli ». Ce phénomène a été appliqué dans le passage suivant, où la mère de Moïse informe ses enfants du fait que les soldats allemands ont réquisitionné leur chambre :

Je suis obligée de leur céder la vôtre, les garçons.	Sono costretta a ceder <u>gli</u> la vostra, ragazzi.
--	---

En italien, l'emploi du « loro » en tant que pronom personnel complément d'objet indirect est restreint au langage écrit. Donc, son insertion dans une réplique d'un dialogue aurait été jugée comme peu spontanée et lourde. En plus, dans ce cas, elle aurait été même peu cohérente avec le langage typique de la classe sociale du personnage qui parle, une femme provenant d'un milieu populaire. Cependant, parfois le pronom « gli » peut être employé au dehors du langage oral, comme dans le passage qui suit, où Moïse décrit les prisonniers russes :

<p>Ils étaient hirsutes, (...) grimaçant quand on leur collait une baïonnette au creux des reins pour qu'ils montent eux-mêmes les baraquements entourés de barbelés.</p>	<p>Erano irsuti, (...) facevano una smorfia quando <u>gli</u> si incollava una baionetta al fondoschiena perché montassero da soli le baracche circondate di filo spinato.</p>
---	--

102

En ce cas, le pronom « gli » a rendu plus coulissante une phrase complexe particulièrement longue. Enfin, le dernier type de variation concerne les changements de temps verbal, qui peuvent se produire pour des raisons différentes. À cette occasion, trois d'entre elles seront prises en considération. D'abord, les changements de temps verbal peuvent être opérés pour donner à une phrase une connotation de possibilité ou de certitude. La phrase qui suit est tirée du prologue du roman :

Combien de temps auras-tu mis pour écrire votre histoire, à tous les deux ?

Le verbe au futur antérieur « auras-tu mis » a été observé. Comme chacun le sait, le futur antérieur est employé, tant en français qu'en italien, également pour faire une supposition, ce qui semblait être le cas de cette question. Cependant, elle était suivie par une réponse :

Une existence entière.

Du coup, la phrase n'exprimait plus une possibilité, mais une certitude. Si, en français, l'emploi du futur antérieur était acceptable en ce cas, en italien, il ne l'était pas. Il valait mieux employer un autre temps verbal qui exprimait mieux l'idée de certitude, à savoir le passé composé :

Quanto tempo ci hai messo a scrivere la vostra storia, la storia di tutti e due?

Un'intera esistenza.

Ensuite, les temps verbaux peuvent être modifiés pour mettre en évidence la ponctualité d'une action que le texte original fait sembler comme progressive. À cet effet, le passé simple remplace l'imparfait et le plus-que-parfait originaux dans l'exemple qui suit :

<p>Sitôt son service militaire terminé, mon père avait dû épouser ma mère rapidement.</p>	<p>Non appena ebbe terminato il servizio militare, mio padre <u>dovette</u> sposare mia madre rapidamente.</p>
---	--

Vice-versa, une action ponctuelle dans le texte original a été transformée en durative :

<p>Il a eu l'air réjoui.</p>	<p><u>Aveva</u> un'aria felice.</p>
------------------------------	-------------------------------------

Pour les phrases exprimant des actions progressives dans le passé, l'imparfait a été remplacé en italien par une périphrastique composée du verbe « stare » et du gérondif :

<p>Quelques minutes après, je tenais sa tête en attendant les secours.</p>	<p>Qualche minuto dopo, gli <u>stavo tenendo</u> la testa aspettando i soccorsi.</p>
--	--

Enfin, la phrase suivante contenait une action apparemment progressive. En réalité, cette action allait s'accomplir et elle a été traduite par une autre périphrastique, composée de « stare per » et un verbe à l'infinitif :

<p>Nous étions en train d'adopter ta sœur.</p>	<p><u>Stavamo per</u> adottare tua sorella.</p>
--	---

La dernière, mais non la moindre, raison concerne le respect de la « consecutio temporum », à savoir la concordance des temps verbaux des propositions subordonnées avec ceux des phrases principales auxquelles elles sont liées. L'exemple qui suit a été observé :

Lorsqu'il me fit la remarque suivante (...), je n'ai pas su répondre autrement.

Subordonnée et principale auraient dû présenter le même temps verbal en italien. Par conséquent, le passé composé de la principale a été transformé en un passé simple :

Quando mi fece l'osservazione seguente (...), non riuscii a rispondere altrimenti.

Ce phénomène peut concerner aussi plusieurs phrases à la fois qui sont liées entre elles, par exemple par un rapport de succession temporelle. Un exemple repose dans les lignes qui suivent, où Françoise Robinet narre le suicide de Kayoosh :

Elle venait d'apprendre le projet suicidaire de son époux. Elle asperge sa robe et les murs de leur case d'essence.

Les deux phrases constituaient une succession d'actions, mais si la première était au passé, la deuxième contenait un verbe au présent, « asperge ». Dans la traduction, il a été nécessaire de mettre la deuxième phrase aussi au passé, pour donner un effet de continuité avec la première :

Aveva appena saputo del progetto suicida di suo marito. Cosparses il suo vestito e i muri della loro baracca di benzina.

104

Enfin, la continuité doit se produire aussi quand une des phrases contient un verbe au subjonctif :

Je ne sais pas trop à quoi je m'attendais. Qu'il s'assoie et confesse...

La première phrase était au passé, tandis que la deuxième contenait un subjonctif présent : une présence due probablement au faible emploi du subjonctif imparfait dans la langue française. L'italien, au contraire, en fait un usage plus fréquent et c'est ce temps qui a été employé dans la traduction :

Non so bene cosa mi aspettassi. Che si sedesse e confessasse...

Maintenant, l'attention se porte sur le remplacement de mots appartenant à deux catégories grammaticales différentes et, en particulier, sur l'emploi des adjectifs possessifs dans la langue française. Cependant, avant d'expliquer comment ils sont remplacés dans la langue italienne, il est nécessaire de remarquer comment leur usage en français est plus large qu'en italien. Dans la phrase suivante, par exemple, Moïse décrit sa mère :

Ma mère, Marie de son prénom, Bastien de son nom, (...) ne sortait que depuis son dix-septième anniversaire.

Le français « de son prénom/nom » a été traduit en italien par « che faceva di nome/cognome » : par conséquent, l'adjectif possessif présent dans le texte original a disparu dans la traduction. Quant au syntagme « ne sortait que depuis son dix-septième anniversaire », la traduction littérale « usciva solo dal suo diciassettesimo compleanno » n'aurait pas marché en italien. Par conséquent, il valait mieux faire un changement total, un phénomène dont il sera question dans la deuxième section du chapitre et qui a fait disparaître l'adjectif possessif une deuxième fois. Ainsi, la phrase originale a été traduite comme suit :

Mia madre, che faceva Marie di nome e Bastien di cognome, (...) aveva il permesso di uscire solo da quando aveva compiuto 17 anni.

Après avoir fait cette constatation générale, il faut concentrer l'attention sur un cas particulier. Il convient de noter la phrase suivante, où Moïse parle de son père :

Il m'amusait en faisant passer son allumette sous les quatre pieds de la lampe à pétrole.

Dans ce passage, le problème se posait dans la traduction de « son allumette ». La traduction littérale « il suo fiammifero » aurait fait penser au lecteur italien que le père de Moïse n'avait qu'une seule allumette et il l'utilisait pour allumer la lampe tous les jours, mais, puisque cette allumette n'était pas magique et que les allumettes sont jetables, ce n'était pas possible. Au contraire, il était plus probable qu'il possédait plusieurs allumettes et qu'il en allumait une chaque soir. En effet, en français, un adjectif possessif peut être employé à la place de l'article défini simple quand il se réfère à une catégorie générale. Par conséquent, en italien, « son allumette » a été traduite par « un fiammifero » :

Mi faceva divertire facendo passare un fiammifero sotto ai quattro piedi della lampada a petrolio.

Le troisième cas de changement morphologique concernait l'accord du nombre avec le sujet d'une phrase et le conséquent changement de nombre, une opération qui a été effectuée plusieurs fois au cours du travail :

<p>« Qu'est-ce que c'est ? – Des lettres », a-t-il grommelé.</p>	<p>“Cosa <u>sono</u>?” “Delle lettere” ha borbottato.</p>
--	---

Tout le monde s'arrêtait à l'ombre de ces arbres quelques instants.	<u>Tutti si fermavano</u> per qualche istante all'ombra di quegli alberi.
---	---

Enfin, le dernier changement concerne les noms altérés et notamment les diminutifs. Même si la langue française prévoit la présence de certains suffixes pour les former, leur usage est plus limité qu'en italien. Par conséquent, le diminutif de certains substantifs français ayant un suffixe dans la traduction italienne se crée simplement à travers l'adjectif « petit » antéposé au substantif :

En haut de la grande côte qui plongeait dans le pays, il y avait deux immenses châtaigniers de mer encadrant une petite chapelle, les troncs à demi rongés par les ours.	Sulla cima del grande pendio che si spingeva verso il paese, c'erano due enormi ippocastani che circondavano una <u>cappellina</u> , con i tronchi rosicchiati per metà dagli orsi.
Heureusement, nous avons une petite chatte, Minette.	Per fortuna, avevamo una <u>gattina</u> , Minette.

106

Certains substantifs italiens demandent quand même l'adjectif « piccolo » :

Man Fine, ma grand-mère maternelle, déposa dans mon landau une petite bible à la couverture beige.	Nonna Fine, la mia nonna materna, mise nella mia carrozzina una <u>piccola</u> Bibbia dalla copertina beige.
--	--

Comme déjà dit au début de la section, les variations de type morphologique étaient peu fréquentes par rapport aux autres. En revanche, on ne peut en dire autant de celles de type lexical, qui étaient présentes dans une plus large mesure et desquelles il sera question dans la section qui suit.



## 4.2. Observations de type lexical

Quant au lexique, le travail s'est un peu compliqué. Bien que la traduction de *Toutes les histoires d'amour du monde* n'ait pas présenté des gros problèmes en général, parfois la sémantique a produit des difficultés qui représentent quand même des pistes de réflexion.

Tout d'abord, une des tâches essentielles du traducteur est de choisir le bon mot, à savoir choisir le mot qui rend mieux le sens du texte original. Il n'est pas toujours un travail facile, surtout quand il a à faire avec des mots polysémiques, qui possèdent plusieurs sens. En l'espèce, *Toutes les histoires d'amour du monde* s'est révélé être un roman très riche en ce dernier type de mots : vu leur grande quantité, l'analyse ne s'attardera que sur certaines d'entre elles. La première se trouve dans la phrase qui suit, tirée du prologue du roman :

Blonde, la mine réjouie, on la voit entrer dans un parc d'attractions et adresser un salut poli vers le cameraman.

L'attention s'est concentrée sur « parc d'attractions ». Le site Internet de traduction en contexte *Reverso Context* proposait, parmi les possibles traductions vers l'italien, « parco di divertimento », « luna park » et « parco giochi ». Au premier regard, toutes les trois semblaient être appropriées, mais la vérité était toute autre. Pour la trouver, il a fallu faire une analyse plus approfondie, qui a demandé la lecture de l'œuvre dans son intégrité. En effet, vers la fin du roman le lecteur découvre que l'auteur se réfère à un parc Disneyland :

Ce que tu faisais, je ne m'en rappelle presque plus, tu te baignais dans la mer (...), puis vous sortiez d'un grand parc où il n'y avait que des fleurs (j'appris plus tard que c'était le premier parc Disneyland au monde, en Californie).

Évidemment, il n'était pas possible de considérer Disneyland comme un « parco giochi », à savoir un petit parc de quartier avec quelques manèges et rien d'autre. En plus, l'appeler « luna park », « fête foraine » en italien, aurait été réducteur. Donc, en ce cas, « parco di divertimento » était la traduction meilleure :

Bionda, dall'aspetto felice, la si vede entrare in un parco di divertimenti e rivolgere un saluto educato al cameraman.

Ce cas représente une démonstration du fait qu'il est impensable de traduire une œuvre sans l'avoir lue complètement auparavant. La narration du prologue continue avec un autre exemple de phrase ayant un mot polysémique :

Tu sais que tu ne la reverras pas, c'est fini. Alors, j'imagine que tu as dû accueillir chaque seconde du film, chaque grain, chaque photon.

Ici, c'était le mot « film » à poser des problèmes. Probablement un traducteur novice ne l'aurait pas traduit, étant donné que ce terme est présent aussi dans la langue italienne. Cependant, le « film » italien a un sens plus restreint que le français : en effet, il n'est utilisé que pour indiquer un long-métrage destiné au cinéma ou à la télévision. Le « film » français, au contraire, se réfère à n'importe quelle « œuvre cinématographique enregistrée sur film » (*Le Petit Robert* 2016 : 1045), à savoir sur une bande de pellicule. Donc, ce mot peut assumer aussi le sens générique de « vidéo ». Dans le cas présent, le film de la phrase, c'est une petite vidéo de famille, tournée par un réalisateur amateur et destinée à être vue par peu de personnes. Par conséquent, « video » était l'équivalent italien plus approprié :

108

Allora, immagino che hai dovuto accogliere ogni secondo del video, ogni granello, ogni fotone.

Le dernier mot à être pris en considération se trouvait dans la phrase suivante, où Jean assiste au malaise de son père Denis :

Je l'ai vu soudain agripper sa poitrine de la main droite et s'effondrer sur le côté en emportant les carnets avec lui, vers le sol.

Le mot en question, c'est le gérondif « en emportant ». Le verbe « emporter » signifie « portare via » en italien : cependant, bien que correcte, cette traduction semblait un peu trop générique et, en plus, ne donnait pas assez d'intensité dramatique à l'événement. Il valait mieux choisir un équivalent plus spécifique, dans ce cas « trascinare » :

All'improvviso l'ho visto afferrare il petto con la mano destra e collassare sul fianco trascinando i quaderni con sé, verso il pavimento.

La règle du choix du bon mot s'applique bien dans la traduction des faux amis, à savoir des mots qui présentent une ressemblance avec des autres mots appartenant à une autre langue, mais dont le sens est complètement différent. Un exemple de faux ami se trouve dans la phrase suivante :

Il a pris le Moleskine posé sur mes genoux, (...) puis sorti un cliché jauni.

Ici, il faut observer le mot « cliché », qui est employé également dans la langue italienne, mais uniquement avec le sens d' « idée banale généralement exprimée dans des termes stéréotypés » (*Cntrl*). Par contre, en français, ce mot indique aussi une photographie. En particulier, il s'agit d'une image prise avec un temps d'exposition très court : en italien, elle est appelée « istantanea ». Donc, dans ce cas, « cliché », c'est un faux ami et la traduction vers l'italien a été comme suit :

Ha preso la Moleskine appoggiata sulle mie ginocchia, (...) poi ha tirato fuori un'istantanea ingiallita.

Par extension, « cliché » peut aussi indiquer une photographie en général :

<p>Avant de nous séparer, nous nous sommes promis de rester en contact : je la tiendrais au courant de mes recherches, tandis qu'elle m'enverrait une copie du cliché de ses grands-parents.</p>	<p>Prima di separarci, ci siamo ripromessi di rimanere in contatto: io l'avrei tenuta al corrente delle mie ricerche, mentre lei mi avrebbe inviato una copia della foto dei suoi nonni.</p>
--	--

109

Maintenant, l'analyse se déplace vers un autre exemple :

Il part se réfugier au fond de sa case, nous crie : «Si on m'enlève les enfants, je m'imolerai par le feu.» »

Le substantif « case » fait avoir le déclic au traducteur italien : en effet, il est très pareil à « casa », c'est-à-dire la maison, le lieu où une personne vit. Cependant, « casa » n'est pas la bonne traduction : d'ailleurs, le sujet de la phrase, c'est un homme qui vit dans un camp de réfugiés, un lieu où le logement est provisoire. Par conséquent, les établissements qui se trouvent à son intérieur ne sont pas des véritables maisons, mais plutôt des hébergements rudimentaires où les services sont inexistants. Ce concept est exprimé en italien par le terme péjoratif « baracca » :

Va a rifugiarsi nella sua baracca, ci urla: “Se mi tolgono i bambini, mi darò fuoco.””

Enfin, les substantifs ne sont pas la seule catégorie grammaticale à posséder des faux amis. En effet, ce phénomène concerne aussi les adverbes, comme dans le cas de la phrase suivante :

Voilà sans doute la raison pour laquelle nous évitions soigneusement de nous retrouver dans la même pièce depuis six mois.

Au premier regard, il aurait fallu traduire « sans doute » par son équivalent italien, « senza dubbio », mais un problème se présentait aux yeux du traducteur. En réalité, la phrase précitée exprimait une possibilité : donc, il aurait été erroné de traduire l'adverbe par un autre qui, au contraire, exprimait une certitude. Il fallait un adverbe de probabilité, comme par exemple « probabilmente » :

Probabilmente è questo il motivo per cui evitavamo con cura di ritrovarci nella stessa stanza da sei mesi.

Une autre difficulté pour le traducteur réside dans la traduction des expressions idiomatiques, une tâche qui parfois s'avère être presque impossible à cause du lien très strict que ces expressions ont avec leur langue d'origine. Pourtant, il peut faire appel à des stratégies de traduction : au cours du travail, deux d'entre elles ont été identifiées. La première, appliquée dans la traduction de la phrase qui suit, consiste en trouver une expression équivalente dans la langue cible :

110

Croyez-moi sur parole, de la tête au cœur, il n'y a pas UN mot de cette mystérieuse, extraordinaire et injuste histoire qui ne vous concerne pas.

L'expression « de la tête au cœur » a un équivalent italien : « da cima a fondo ». Il s'ensuit que c'est ce dernier qui a été employé :

Credetemi sulla parola, da cima a fondo, non c'è UNA parola di questa misteriosa, straordinaria e ingiusta storia che non vi riguardi.

Cependant, cette stratégie n'est pas toujours appropriée. En effet, certaines expressions figées sont si liées à la langue française qu'il est impossible d'en trouver un équivalent dans l'italienne. C'est ce qui se produit dans la phrase suivante, où Moïse décrit son père Georges :

Mon père était fort grand, la barbe fournie en couenne de lard, et toute piquetée de marguerites de cimetière, comme on disait à l'époque.

C'est maintenant que l'analyse se concentre sur l'autre stratégie repérée. D'abord, « la barbe fournie en couenne de lard » était à observer. Quand une expression figée n'a pas d'équivalent dans la langue d'arrivée, il vaut mieux expliquer son sens : dire que la barbe de Georges est « fournie en couenne de lard » signifie dire qu'elle est dure, exactement comme la couenne de lard. Dans la traduction italienne, l'expression a été transformée,

par conséquent, en une similitude, « dura come la cotenna del lardo ». Quant à « piquetée de marguerites de cimetière », une opération supplémentaire s’est rendue nécessaire. Les « marguerites de cimetière », ce sont des poils blancs, donc il a fallu l’expliquer en italien par « peli bianchi ». Cependant, la suite de la phrase, « comme on disait à l’époque », demandait que l’expression originale apparaisse aussi dans la traduction. Ainsi, elle a été traduite littéralement et mise entre guillemets pour mettre en évidence le fait qu’elle n’est pas propre à l’italien. Le résultat final a été comme suit :

Mio padre era molto alto, aveva la barba dura come una cotenna e tutta punteggiata di peli bianchi, di “margherite del cimitero”, come si diceva all’epoca.

Parfois, le traducteur peut se faire tromper. En effet, certains textes sont si riches en expressions idiomatiques qu’il peut même arriver à considérer comme telles celles qui ne le sont pas. C’est le cas de la phrase suivante :

Les griffures de son visage, mon oncle en accusait les branches et les sous-bois.

Contrairement à ce que l’on pourrait penser, « en accusait les branches et les sous-bois » n’est pas une expression figée. L’auteur veut expliquer, tout simplement, que l’oncle de Moïse, Jacques, donnait la faute des blessures provoquées par sa femme violente aux branches et au sous-bois. Donc, la phrase a été traduite littéralement :

Mio zio dava la colpa dei graffi sul suo viso ai rami e al sottobosco.

Enfin, il faut mentionner deux expressions qui ne sont pas des locutions figées proprement dites. Les deux ont subi une transformation totale dans la traduction, afin de rendre le même sens que l’original et, au même temps, résulter fluides à lire en italien :

<p>La vie était trop rude, et mes parents durent se résoudre au pire.</p>	<p>La vita era troppo dura e i miei genitori dovettero <u>prendere la decisione peggiore</u> di tutte.</p>
<p>Convenons-en, ce n’était pas sa meilleure idée.</p>	<p>Diciamoci la verità, non era <u>la cosa migliore che avesse mai fatto</u>.</p>

De plus, au cours de la traduction, deux cas particuliers ont exigé un travail plus approfondi. Le premier a été repéré dans cette phrase :

Il nous procura du blé que nous passâmes dans un tournis très fin pour en retirer un son bien aéré.

La traduction des mots « tournis » et « son bien aéré » a donné du fil à retordre. D'abord, les dictionnaires consultés définissaient « tournis » comme « vertige » ou « maladie qui atteint les bœufs », mais il était évident qu'aucun des deux sens n'était approprié. Quant à « son aéré », il devait être traduit par « crusca aerata », mais il n'était pas clair s'il était le terme technique correct. Il a fallu demander l'aide d'un expert, dans ce cas un père qui travaille dans le domaine de l'agriculture. Il a supposé que le tournis auquel la phrase se référait pouvait être un moulin, puis il a fait une affirmation qui a amené sur la bonne voie : « Di solito, si dice che la crusca viene vagliata... ». C'est ce dernier mot, « vagliata », qui a fait avoir le déclic. Il dérive du nom d'un instrument agricole, appelé « vaglio » en italien. Une recherche sur des dictionnaires italiens a permis de découvrir que le « vaglio », c'est un tamis, « setaccio » en italien, employé en agriculture pour séparer les grains de blé de la balle. De plus, en italien, les expressions « passare al vaglio » et « passare al setaccio » ont aussi un sens figuré, à savoir « analyser scrupuleusement quelque chose ». À la lumière de ces considérations, il est très probable qu'il s'agissait du « tournis » de la phrase, même si les dictionnaires français n'en donnaient pas d'attestation. Quant à « aéré », il est évident que « setacciato » était son équivalent. Par conséquent, la phrase a été traduite comme suit :

112

Ci procurò del grano che passammo in un vaglio molto fine per ricavarne una crusca ben setacciata.

En tout cas, il faut se demander pourquoi aucun dictionnaire n'accorde au mot « tournis » le sens de « machine agricole ». Il est possible qu'il ait perdu au cours du temps et qu'il soit devenu désuet, ce qui sans doute s'est produit pour un mot contenu dans la phrase suivante, prononcée par le voisin de Moïse, Pierre :

« Vous, les enfants, vous aurez droit à une énorme rabasse ! »

La « rabasse » dont Pierre parle, c'est un mets typique de la cuisine française et, plus précisément, une pomme cuite dans le pain. Vu que ce mot est propre à la langue et à la culture française, il n'a pas d'équivalent italien et, dans les faits, il est intraduisible. En

plus, il fait remarquer un détail curieux. Le texte original présente une note de bas de page qui explique aux lecteurs le sens du mot « rabasse » : il est probable que cette gourmandise soit méconnue même aux Français et qu'elle soit un mets du passé qui a disparu des cuisines contemporaines. Cette hypothèse est renforcée par les faits que sur Internet les renseignements sur ce sujet sont inexistantes. La décision finale a été celle de laisser le mot « rabasse » en langue originale, mais écrit en italique, pour produire l'exotisation théorisée par A. Bernal, dont il a été question dans le premier chapitre. La note aussi a été traduite :

« Vous, les enfants, vous aurez droit à une énorme rabasse ! »	“Voi bambini avrete diritto a un'enorme <i>rabasse!</i> ”
Pomme cuite à l'intérieur d'une pâte à pain encore chaude (note de l'éditeur, NdE).	Mela cotta all'interno di una pagnotta ancora calda (nota dell'editore).

Le travail a amené au repérage d'un autre détail curieux : la présence, dans le texte original, de deux fautes, qui ont été corrigées dans la traduction. La première repose dans la phrase suivante, où Moïse décrit un souvenir de son enfance duquel son père Georges aussi est protagoniste :

Plus tard, c'est la nuit noire, juchée sur ses épaules, je regarde un grand feu autour duquel des jeunes gens dansent en rond.

Le mot « juchée » a suscité quelques perplexités : il faisait penser que c'était la nuit à être assise sur les épaules de Georges, ce qui était peu plausible. Au contraire, il était plus probable que, dans les intentions de l'auteur, c'était Moïse qui devait être juché sur les épaules de son père. Par conséquent, le deuxième « e » ne serait qu'une faute de frappe et le participe passé « juché » devrait être accordé au masculin, ce qui a été fait dans la traduction vers l'italien :

Più tardi, è buio pesto. Appollaiato sulle sue spalle, guardo un grande falò intorno al quale dei ragazzi ballano in cerchio.

La deuxième phrase analysée contient une faute encore plus frappante :

Une sœur, enfant mort-née après moi et avant Petit-Georges, elle n'en parlait jamais.

Dans le roman, Petit-Georges est décrit comme le frère aîné de Moïse, le « moi » de la phrase : donc, cette sœur ne pouvait pas être née après Moïse et avant Petit-Georges. Peut-être l'auteur voulait écrire « avant moi et après Petit-Georges », mais il s'est fait tromper par la distraction. Il a fallu remédier dans la traduction :

Di una sorella, nata morta dopo Petit-Georges e prima di me, non parlava mai.

Pour terminer l'analyse lexicale, il convient de s'attarder sur un phénomène qui sert de « pont » vers la section suivante : le changement de préposition. Souvent, certaines constructions de la langue française contenant une préposition en demandent une différente lorsqu'elles sont traduites vers l'italien. Ce phénomène est évident dans ces lignes, tirées de l'épilogue du roman :

Ce que tu as ressenti quand la bobine a commencé de tourner ? Difficile à dire...

114

Pour commencer cette analyse, la proposition « ce que tu as ressenti » a été traduite par « cos'hai provato », pour rendre la traduction vers l'italien plus fluide. Ensuite, l'attention s'est concentrée sur la subordonnée temporelle « quand la bobine a commencé de tourner » et en particulier sur le syntagme « a commencé de tourner ». La construction verbale française « commencer de + verbe à l'infinitif » se traduit en italien par « iniziare a + verbe à l'infinitif ». Par conséquent, la phrase a été traduite par « quando la bobina ha iniziato a girare ». Enfin, il ne restait que le « difficile à dire » à traduire. D'abord, dans la traduction, il a fallu ajouter le présent indicatif du verbe « être » devant l'adjectif « difficile ». En effet, en italien, les phrases nominales sont peu employées dans le langage écrit. Ensuite, la traduction du syntagme prépositionnel « à dire » présentait une situation opposée à celle d'« a commencé de tourner ». Si, dans ce dernier syntagme, la préposition « de » était remplacée par « a » en italien, dans « à dire », c'est exactement l'inverse qui se produisait. Le « difficile à dire » français a été traduit par « difficile da dire », vu qu'en italien, en général, les verbes impersonnels composés d'« être » et d'un adjectif sont suivis de cette préposition. Donc, le résultat final, c'était :

Cos'hai provato quando la bobina ha iniziato a girare? È difficile da dire...

Un autre exemple repose dans la phrase suivante, où le frère aîné de Moïse, Petit-Georges, fait un avertissement à l'autre frère de Moïse, le petit René :



<p>Il faut bien travailler à l'école, René, parce que sinon on nous enverra à la Guerre comme papa.</p>	<p>Bisogna andare bene a scuola, René, perché sennò ci manderanno <u>in</u> Guerra come papà.</p>
---	---

Il est vrai que la construction « à la guerre » est employée aussi en italien (« alla guerra »), mais dans ce cas elle n'est pas la solution appropriée. En effet, la construction française « enverrer à la guerre » a comme équivalent italien « mandare in guerra ».

Ces observations faites, il est évident que le changement de préposition implique aussi des modifications dans la syntaxe du texte : la section qui suit les analysera de manière détaillée.

### 4.3. Observations de type syntaxique

La dernière partie du commentaire est consacrée aux observations et, surtout, aux variations de type syntaxique.

En termes de syntaxe, l'allongement a été repéré plusieurs fois au cours du travail. Comme expliqué dans le premier chapitre, toute traduction tend à être plus longue par rapport au texte original. Ce phénomène dérive de la nécessité d'adapter certaines structures syntaxiques à la langue italienne. En particulier, l'allongement est employé surtout pour éviter des ambiguïtés, comme dans l'exemple suivant :

Je veux que tout soit comme avant, qu'on revienne à ce jour lointain quand tu m'as regardé dans les yeux, à la maternité, et que tu m'as couronné père quoi qu'il arrive.

Le mot « maternité » a été pris en considération. Son équivalent italien « maternità » indique le service hospitalier où les mères peuvent accoucher leurs enfants, mais aussi le période d'abstention du travail pour la mère pendant les mois qui précèdent et suivent la naissance de son fils. Vu que, dans ce cas, l'auteur se réfère au service hospitalier, il valait mieux ajouter, dans la traduction, l'équivalent italien du mot « service », « reparto » :

Voglio che tutto sia come prima, che ritorniamo a quel giorno lontano in cui mi hai guardato negli occhi, al reparto maternità, e mi hai incoronato padre qualsiasi cosa accada.

Un autre exemple repose dans la phrase suivante, où la grand-mère de Moïse lui fait une promesse le jour de sa naissance :

Quando on vient avec le vin de messe, le Christ reste toujours à nos côtés.

En ce cas, le verbe « vient » ne pouvait pas être traduit par un simple « viene ». Étant donné que le contexte était celui d'une naissance, il était une abréviation de la locution « venir au monde », qui est également employée en italien. Il fallait donc ajouter au verbe « viene » le syntagme prépositionnel « au monde » pour rendre le même sens que le texte original :

Quando si viene al mondo con il vino della comunione, Gesù resta sempre al nostro fianco.

L'allongement se produisait aussi à travers l'ajoute de certains adverbes, utilisés pour accentuer une négation :

116

Après être entré dans mon bureau sans une bise, (...) il a farfouillé dans un sac à dos.	Dopo essere entrato nel mio ufficio senza <u>neanche darmi</u> un bacio, (...) ha rovistato in uno zaino.
N'as-tu pas rêvé ?	Non <u>avrai mica</u> sognato?

Ce type de modification a comporté des changements supplémentaires qui concernaient les verbes. Dans le deuxième, le verbe au passé composé est passé au futur antérieur en italien pour mettre en évidence le fait que l'auteur faisait une supposition. Dans le premier exemple, au contraire, la préposition italienne « senza » ne régit pas le syntagme nominal « un bacio » : par conséquent, il a fallu ajouter le verbe « darmi », « donner à moi » en italien, entre « senza » et « un bacio ». L'adaptation à l'italien se voit aussi dans les phrases suivantes :

Il a blêmi, a bafouillé, et s'est retiré dans sa chambre.	È impallidito, ha farfugliato <u>qualcosa</u> e si ritirato in camera sua.
---	--

Je lui détaillai cette rencontre inattendue, puis le nom de jeune fille de Françoise.	Gli raccontai nei dettagli quell'incontro inatteso, poi <u>gli</u> <u>dissi</u> il cognome da nubile di Françoise.
---	--

D'abord, le verbe italien « farfugliare » est transitif, donc il a fallu ajouter après lui le pronom indéfini « qualcosa », « quelque chose » en français. Puis, le verbe « détailler » se traduit par « raccontare nei dettagli » : vu qu'il régit le substantif « incontro », mais pas « cognome », il a été nécessaire d'ajouter un autre verbe avant de ce dernier.

Les modifications dans les structures syntaxiques sont influencées aussi par les changements de signes de ponctuation. La première application de ce phénomène repose dans les dialogues, dont la structure est différente selon la langue. En français, les répliques d'un dialogue sont toutes inscrites dans le même couple de guillemets, ce qui les fait sembler comme une seule unité. En italien, au contraire, les répliques sont séparées entre elles, comme le montre l'exemple suivant :

« Il nous a menti pendant des années, Jean. Il nous a menti à tous. – Qui? – Ton grand-père.»	“Ci ha mentito per anni, Jean. Ha mentito a tutti.”  “Chi?”  “Tuo nonno.”
---	---

117

La deuxième application repose dans l'emploi de la virgule. Souvent, le texte original présentait des périodes très longues où les subordonnées étaient séparées entre elles par des virgules. Pour rendre le texte traduit plus coulissant, les virgules ont été remplacées par des points et les périodes ont été ainsi divisées en phrases :

Bien sûr, j'ai souffert de la faim et du froid, les longues soirées d'hiver sans lumière, juste le couvercle du poêle entrouvert, nous soupions de bonne heure pour nous coucher tôt et économiser le goûter et le bois du poêle.	Certo, ho sofferto la fame, il freddo e le lunghe serate d'inverno senza luce, c'era solo il coperchio della stufa socchiuso. Cenavamo di buon'ora per andare a letto presto e risparmiare sulla merenda e sulla legna per la stufa.
---	--

<p>Heureusement, nous avions une petite chatte, Minette, et c'est sur elle que j'ai reporté mon attachement, près d'elle aussi que j'allongeais mon corps, les nuits de grand gel.</p>	<p>Per fortuna, avevamo una gattina, Minette, ed è su di lei che ho riversato il mio affetto. È anche vicino a lei che mi stendevo, nelle notti di grande gelo.</p>
--	---

En certains types de subordonné, la virgule a été remplacée par une partie du discours. Le tableau qui suit présente une subordonnée relative traduite en utilisant un pronom relatif et deux subordonnées, une consécutive et une causale, où la virgule est substituée par une conjonction :

<p>Je me souviens d'un soir, Petit-Georges avait dit en se serrant le ventre...</p>	<p>Mi ricordo di una sera <u>in cui</u> Petit-Georges aveva detto, stringendosi la pancia...</p>
<p>J'ai tellement faim, je pourrais manger le cul d'un canard qui ne vole pas !</p>	<p>Ho talmente fame <u>che</u> potrei mangiare il culo di un'anatra che non vola!</p>
<p>L'école continuait tant bien que mal, mais uniquement avec des institutrices, les hommes étaient au front.</p>	<p>La scuola bene o male continuava, ma solo con delle maestre <u>perché</u> gli uomini erano al fronte.</p>

118

Quand la période est trop longue, les deux points assument la même fonction que le point :

<p>Man Fine, ma grand-mère maternelle, déposa dans mon landau une petite bible à la couverture beige, aux coins ferrés de cuivre, mignonne comme tout parce qu'elle était neuve, et qu'on ne voyait pas tous les jours des objets neufs par chez nous, encore moins des livres.</p>	<p>Nonna Fine, la mia nonna materna, mise nella mia carrozzina una piccola Bibbia dalla copertina beige con gli angoli di rame, davvero carina perché era nuova: da noi oggetti nuovi non si vedevano tutti i giorni, tanto meno dei libri.</p>
---	---

Les deux points sont employés aussi pour introduire une explication :

<p>Il jouait de l'accordéon, animait des bals le dimanche, faisait valser les jeunes dans les estaminets, et c'est ainsi qu'ils tombèrent fous amoureux.</p>	<p>Suonava la fisarmonica, animava le feste la domenica e faceva ballare il valzer ai giovani nelle bettole: fu così che si innamorarono follemente.</p>
<p>C'était pas une bonne manière de s'aimer, et quand ça criait trop, Jacques flanquait toute sa famille dehors et, bien sûr, la tribu arrivait chez nous, souvent en pleine nuit.</p>	<p>Non era un bel modo di amarsi: Jacques metteva alla porta tutti i componenti della sua famiglia quando urlavano troppo e, ovviamente, la tribù veniva da noi, spesso nel cuore della notte.</p>

Enfin, les deux points peuvent être utilisés pour séparer des actions en séquence :

<p>Maman était dans les douleurs quand les gens gagnèrent l'office, et lorsqu'ils repassèrent une heure après, j'étais là.</p>	<p>La mamma era entrata in travaglio quando la gente entrò in chiesa per la messa: quando questa tornò, dopo un'ora, ero là.</p>
--	--

Un autre type de modification syntaxique, c'est le changement de l'ordre des syntagmes à l'intérieur d'une phrase. Ce phénomène s'est présenté plusieurs fois au cours du travail, vu que l'ordre des mots dans la langue italienne est plus libre que dans le français. Les syntagmes peuvent être déplacées en avant ou en arrière dans la phrase ou inverser leur position, à groupes de deux :

<p>Elle promène son Jacques un peu partout, <u>comme ça</u>...</p>	<p>Porta a passeggiare <u>così</u> il suo Jacques, un po' ovunque...</p>
<p><u>Quand ça criait trop</u>, Jacques flanquait toute sa famille dehors.</p>	<p>Jacques metteva alla porta tutti i componenti della sua famiglia <u>quando urlavano troppo</u>.</p>
<p>Ma mère <u>résista quand même</u> deux ans.</p>	<p>Mia madre <u>comunque si oppose</u> per due anni.</p>
<p>Tout le monde s'arrêtait à <u>l'ombre de ces arbres quelques instants</u>.</p>	<p>Tutti si fermavano <u>per qualche istante all'ombra di quegli alberi</u>.</p>

Ensuite, certains mots peuvent être supprimés dans la traduction parce que la langue cible ne le demande pas. Dans la phrase suivante, par exemple, le pronom tonique « eux » a été éliminé parce que, en italien, la structure « aspettare in essi » n'existe pas :

Peut-être l'idée des mots (...) qui avaient patienté si longtemps en eux.	Forse per l'idea delle parole (...) che avevano aspettato così a lungo.
---	---

Quand la phrase présente une répétition, la langue française répète le substantif autant que le déterminant. En italien, par contre, c'est uniquement le substantif à être répété, tandis que le déterminant se transforme en article zéro :

Ces pages et ces pages...	Quelle pagine e pagine...
---------------------------	---------------------------

120

Le dernier phénomène à être traité, c'est une autre suppression, à savoir celle qui concerne des entières structures syntaxiques. Souvent, les structures supprimées sont celles qui sont moins employées dans la langue italienne par rapport à la langue française. C'est le cas, par exemple, des présentatifs et de la dislocation du sujet :

C'est une institutrice, madame Gaufrette, qui vint.	Un'insegnante, la signora Gaufrette, arrivò.
Elle n'était pas la plus intelligente du village par hasard, madame Gaufrette.	Non era un caso se la signora Gaufrette era la più intelligente del paese.

La coordination aussi tend à être supprimée : en effet, en général, elle est vue d'un mauvais œil parce qu'elle tend à rendre les textes moins coulissants. D'habitude, les subordonnées lui sont préférées, comme dans l'exemple qui suit. En ce cas, la subordonnée employée est relative :

<p>Ça tétanisait ma mère à chaque fois, et elle rougissait.</p>	<p>Ogni volta lasciava di stucco mia madre, che arrossiva.</p>
---	--

Maintenant, la phrase suivante est à observer :

Sans compter que madame Robinet, la femme du garde champêtre (elle tenait une ferme où nous allions chercher du lait avant-guerre), continua à nous en fournir, et sans qu'on la paye, en plus !

Ce passage contient une longue parenthèse. Elle aurait pu être préservée dans la traduction, mais ainsi faisant le texte aurait perdu sa fluidité. Par conséquent, elle a été supprimée, tandis que la virgule a été remplacée par les deux points introduisant une séquence d'actions :

Senza contare che la signora Robinet, la moglie della guardia campestre, aveva una fattoria dove andavamo a prendere il latte prima della guerra: continuò a fornircene e senza che la pagassimo, per giunta!

La dernière suppression, avec laquelle le travail sur la traduction s'achève, concerne le discours direct. En particulier, dans la langue italienne, quand un discours direct est inséré dans un autre discours direct, il vaut mieux le transformer en indirect :

121

<p>« Il crie trop fort, expliqua papa en abandonnant Petit-Georges devant la porte de mes grands-parents. Mieux vaut que vous le preniez quelque temps parce que, la nuit, quand je me promène avec lui dans les bras, je pense souvent : "Si ce n'était pas à moi, je te balancerais ça par la fenêtre !" »</p>	<p>"Piange troppo forte" spiegò papà abbandonando Petit-Georges davanti alla porta di casa dei miei nonni. "È meglio che ve lo prendiate per un po' perché di notte, quando cammino con lui in braccio, spesso penso che se non fosse mio figlio lo butterei dalla finestra!".</p>
--	--

Pour conclure ce chapitre, il faut faire une constatation. Commenter une traduction signifie comparer deux systèmes linguistiques, en mettant en évidence leurs similitudes, mais aussi et surtout les différences entre eux. Bien que les deux soient néolatines, en réalité, le français et l'italien présentent des caractéristiques qui les distinguent nettement l'un de l'autre et qui ne se trouvent dans aucune autre langue. Cet argument sera traité de manière plus approfondie dans les conclusions.





## CONCLUSION

Ce mémoire a permis d'approfondir un monde, celui de la traduction, où rien n'est tenu pour acquis, ni laissé au hasard. En effet, il est comparable à un grand puzzle où chaque pièce est fondamentale pour la bonne réussite du travail et, pour cette raison, elle nécessite une observation très minutieuse. Tout le travail a eu comme objectifs principaux ceux de savoir produire correctement une traduction littéraire passive, à savoir de la langue étrangère (le français, dans ce cas) vers la langue maternelle (l'italien) ; et, une fois la traduction complétée, celui de savoir en effectuer une analyse comparative pour identifier les ressemblances et les différences entre les deux langues associées. De plus, il a présenté un auteur contemporain émergent, encore peu connu du grand public, et il a donné un aperçu général sur les théories d'un grand expert de traduction.

Dans la traduction littéraire, il est important d'entrer dans l'esprit du traducteur et, surtout, dans celui des lecteurs. Destinée à un public plus grand et varié, la traduction sera évaluée par un nombre de personnes bien plus grand que les lecteurs en langue originale et il est important de cerner leur(s) horizon(s) d'attente. Dans *La traduction et la lettre ou l'auberge du lointain*, Antoine Berman critiquait le fait de devoir adapter le texte original à la langue d'arrivée : la vérité, c'est que, tôt ou tard, le traducteur est obligé de le faire, même partiellement. Bien que le texte original doive être respecté, s'il est traduit trop littéralement, le lecteur peut se sentir désorienté ou même dupé. La solution idéale serait de trouver le juste équilibre entre langue source et langue cible, ce qu'essaie de faire le présent travail.

La traduction de *Toutes les histoires d'amour du monde* fournit une ultérieure démonstration d'une thèse que les traducteurs éprouvent grâce à leur travail : chaque langue a inévitablement ses spécificités idiomatiques. Il est vrai que des langues ayant les mêmes origines, dans ce cas le français et l'italien, peuvent présenter des ressemblances, mais, en réalité, ces ressemblances ne constituent qu'un pourcentage minimal de la langue dans son intégralité. Si le français et l'italien étaient deux langues parfaitement correspondantes, la traduction serait un jeu d'enfant. Or, des points opaques du lexique, des échelons de phrases compliqués, des tournures idiomatiques mettent à l'épreuve le transfert d'une langue à l'autre, même voisine.

Maintenant, il faut s'attarder sur un aspect qui a beaucoup frappé : la traduction d'« en accusait les branches et le sous-bois ». Pour le traducteur, faire le départ entre une expression originale et une expression idiomatique encore jamais rencontrée peut s'avérer un parcours de surprises continues. L'expérience du traducteur l'amène à « passer au tournis » tous les termes rencontrés au cours du travail pour en sonder le fonctionnement. De plus, quand un traducteur travaille fréquemment avec les expressions idiomatiques, il apprend à en détecter la structure : ainsi, quand il a à faire à un syntagme qui lui rappelle une expression idiomatique, il pourrait être tenté de l'étiqueter comme telle, à tort. Les expressions idiomatiques étaient récurrentes dans le texte : ce mémoire peut servir comme base de laquelle partir pour effectuer des études lexicographiques plus approfondies.

Enfin, il est juste de prononcer un mot sur Baptiste Beaulieu. Continuer à traduire ses œuvres servirait à faire connaître un auteur émergent qui est encore peu connu en dehors de son pays, même si des traductions de ses trois premières œuvres ont déjà été effectuées vers d'autres langues et en particulier vers l'allemand et l'espagnol. En effet, nulle analyse académique n'est encore recensée dans les bibliographies spécialisées. Ce mémoire peut contribuer en ce sens : les auteurs émergents méritent la juste considération de la part des maisons de presse, des lecteurs, des critiques littéraires et des chercheurs. Ce travail sur Baptiste Beaulieu peut inciter à lire, étudier et divulguer aussi les autres œuvres publiées par l'auteur, qui méritent d'être prises également en considération.

En résumant, la traduction de *Toutes les histoires d'amour du monde* peut être considérée comme une contribution au panorama de la traduction littéraire. Cependant, il faut souligner qu'elle n'est qu'une proposition : vraisemblablement, elle est destinée à rester ainsi, mais l'avenir n'est pas écrit et néanmoins toutes les traductions le sont.

## **INTERVIEW À BAPTISTE BEAULIEU : « J'AI DÉCOUVERT LA PLUS BELLE HISTOIRE D'AMOUR QUI SOIT »**

À l'occasion de la sortie dans les librairies de *Toutes les histoires d'amour du monde*, Baptiste Beaulieu a accordé l'interview qui suit au quotidien français *20 minutes*.

### **Comment vous est venue l'idée de ce roman ?**

J'ai trouvé trois vieux carnets dans lesquels mon grand-père racontait sa vie. Cela a été un double choc, personnel et familial : d'abord parce que c'était plutôt quelqu'un de taiseux qui ne s'épanchait pas et ensuite, parce que j'ai découvert qu'il avait vécu la plus belle histoire d'amour qui soit... Sauf que ce n'était pas avec ma grand-mère. Évidemment, il a fallu faire un gros travail de réécriture derrière car ce n'était pas un écrivain.

### **Dans le livre, la maladie est très présente, c'est le lien avec votre profession de médecin qui fait ça ?**

La question s'est posée de couper certains passages, en particulier celui sur le cancer qui affecte l'un des personnages au début du livre. Mais la maladie dit aussi la réalité d'un corps malmené dans les années d'avant-guerre. Un corps qui boit, fume et finit par mourir dans d'atroces souffrances. D'autant que les traitements médicaux étaient encore balbutiants. Pour traiter les tumeurs, les médecins posaient des morceaux de radium directement sur les plaies. Cela en dit énormément sur la médecine à l'époque.

### **Dix ans après avoir commencé à exercer la médecine, est-ce que votre regard sur la profession a changé ?**

Pendant nos études, on a tendance à croire que les médecins peuvent tout guérir. Quand on commence à exercer, la réalité nous rattrape : bien sûr, on arrive à guérir certains patients, heureusement d'ailleurs mais il y en a aussi beaucoup qui ne réagissent pas aux traitements et qui meurent.

### **Vous êtes très présents sur les réseaux sociaux ?**

En une dizaine d'années, j'ai aussi vu les réseaux sociaux franchir la barrière de la médecine. Des médecins mais aussi des étudiants en médecine se mobilisent pour faire évoluer les pratiques. C'est aussi un espace d'expression privilégié. Si j'avais pu m'exprimer sur Twitter pour partager mes doutes et mes peines comme c'est le cas parfois, j'aurais sans doute moins pleuré. À l'époque, en tant que médecin et gay, c'était difficile de répondre aux remarques homophobes notamment envers les patients LGBT. J'avais l'impression d'être en minorité. Ce n'est plus le cas. Si on me disait ça aujourd'hui, je me sentirais soutenu par toute une communauté LGBT et des soignants présents sur les réseaux.

### **Pensez-vous que vous allez réussir à trouver l'amoureuse de votre grand-père ?**

126

Oui car j'ai écrit ce livre pour cette raison. D'ailleurs, les lectrices et les lecteurs sont invités à m'aider à la retrouver. Anne-Lise Schmidt aurait 73 ans aujourd'hui, et je souhaite vivement la voir pour finir l'histoire. Souvent, j'imagine nos retrouvailles, on se verrait, on tomberait dans les bras l'un et l'autre et on pleurerait ensemble. Je sais, je suis très sentimental. Mais ce serait réellement magnifique, non ?

## LE LANGAGE MILITAIRE : UN EXEMPLE DE CONCORDANCIER

INVENTAIRE				CONCORDANCE			
Désignation en LD	Référence	Catégorie grammaticale	Champ/Filtre/Domaine	Concordant	Référence source	Catégorie grammaticale	Statut
Bulletin	« Information émanant d'une autorité, d'une administration, et communiquée au public. » ( <i>Le Petit Robert</i> )	Nom	Militaire	Bollettino	<a href="https://www.garzan-tilinguistica.it/ricerca/?q=bulletin">https://www.garzan-tilinguistica.it/ricerca/?q=bulletin</a>	Nom	Certitude
Casemate	« Réduit d'un fort, généralement souterrain, à l'épreuve des bombes et des obus. » ( <i>TLLF</i> )	Nom	Militaire	Casamatta	<a href="https://www.garzan-tilinguistica.it/ricerca/?q=casemate">https://www.garzan-tilinguistica.it/ricerca/?q=casemate</a>	Nom	Certitude
DCA (Défense contre avions)	« Défense anti-aérienne. » ( <i>Le Petit Robert</i> )	Syntagme nominal	Militaire	Contraerea	<a href="https://www.garzan-tilinguistica.it/ricerca/?q=DCA">https://www.garzan-tilinguistica.it/ricerca/?q=DCA</a>	Nom	Certitude

Défense anti-aérienne	Défense « qui permet de lutter ou de se protéger contre les attaques aériennes. » ( <i>TLFI</i> )	Syntagme nominal	Militaire	Difesa antiaerea	<a href="https://www.garzan-tilinguistica.it/ricerca/?q=antia%C3%A9rien">https://www.garzan-tilinguistica.it/ricerca/?q=antia%C3%A9rien</a>	Syntagme nominal	Certitude
Gamelle	« Grande écuelle de bois ou de métal dans laquelle plusieurs soldats ou matelots mangeaient ensemble. » ( <i>TLFI</i> )	Nom	Militaire	Gavetta	<a href="https://www.garzan-tilinguistica.it/ricerca/?q=gamelle">https://www.garzan-tilinguistica.it/ricerca/?q=gamelle</a>	Nom	Certitude
Musette	« Sac de toile souvent porté en bandoulière, servant à divers usages, notamment au transport des provisions. » ( <i>TLFI</i> )	Nom	Militaire	Tascapane	<a href="https://www.garzan-tilinguistica.it/ricerca/?q=musette">https://www.garzan-tilinguistica.it/ricerca/?q=musette</a>	Nom	Certitude
Quart	« Gobelet métallique ayant une anse, généralement de la contenance de vingt-cinq centilitres (utilisé surtout dans l'armée). » ( <i>TLFI</i> )	Nom	Militaire	Bicchiera di metallo	<a href="https://www.garzan-tilinguistica.it/ricerca/?q=quart">https://www.garzan-tilinguistica.it/ricerca/?q=quart</a>	Syntagme nominal	Certitude

## BIBLIOGRAPHIE

- B. Beaulieu, *Alors voilà : les 1001 vies des Urgences*, Paris, Fayard, 2013.
- B. Beaulieu, *Toutes les histoires d'amour du monde*, Paris, Mazarine, 2018.
- A. Berman, *La traduction et la lettre ou l'auberge du lointain*, Paris, Seuil, 1999 [I éd. Mauvezin, Éditions Trans-Europ-Repress, 1985].
- A. Berman, *L'épreuve de l'étranger. Culture et traduction dans l'Allemagne romantique*, Paris, Gallimard, 1984.
- Y. Bonnefoy, *Idée de la traduction*, postface à sa traduction de *Hamlet*, Paris, Mercure de France, 1962.
- M. Haar, *Martin Heidegger*, Paris, De l'Herne, 1983, p. 456, cité par A. Berman, *La traduction et la lettre ou l'auberge du lointain*, Paris, Seuil, 1999, p. 19.
- Le Petit Robert. Dictionnaire alphabétique et analogique de la langue française*, éd. J. Rey-Debove et A. Rey, Paris, Le Robert, 2016.
- K. H. Rosenfield, « La tâche du traducteur : de W. Benjamin à Hölderlin », *Cadernos de Tradução* 1 :4 (1999).
- Œuvres*, La Pléiade, Paris, Gallimard, 1967, cité par A. Berman, *L'épreuve de l'étranger. Culture et traduction dans l'Allemagne romantique*, Paris, Gallimard, 1984, p. 260-261.
- Tragiques grecs : Eschyle, Sophocle*, trad. de J. Grosjean, La Pléiade, Paris, Gallimard, 1967.
- Virgile, *Énéide*, trad. P. Klossowsky, Paris, Gallimard, 1964.
- Virgile, *Énéide*, trad. J. Perret, Paris, Les Belles Lettres.





## SITOGRAPHIE

### Références bibliographiques :

- 20 *Minutes* : <https://www.20minutes.fr/arts-stars/culture/2355995-20181017-baptiste-beaulieu-publie-nouveau-roman-decouvert-plus-belle-histoire-amour> (dernière consultation : 7 octobre 2019)
- Agence Mescudi* : <https://www.mescudi.fr/les-35-plus-mauvaises-traductions/> (dernière consultation : 2 octobre 2019)
- Alors Voilà* : <https://www.alorsvoila.com/> (dernière consultation : 20 mars 2019)
- Aufeminin* : <https://www.aufeminin.com/livres-a-lire/5-bonnes-raisons-d-offrir-alors-voila-pour-noel-s223322.html> (dernière consultation : 13 mars 2019)
- Babelio* : <https://www.babelio.com/livres/Beaulieu-La-mort-est-une-garce/689154> (dernière consultation : 4 juin 2019)
- Culture-Tops* : [https://www.culture-tops.fr/critique-evenement/livres/alors-vous-ne-serez-plus-jamais-triste#.XI\\_Qgrh7nIU](https://www.culture-tops.fr/critique-evenement/livres/alors-vous-ne-serez-plus-jamais-triste#.XI_Qgrh7nIU) (dernière consultation : 18 mars 2019)
- Éditions Fayard* : <https://www.fayard.fr> (dernière interrogation : 18 mars 2019)
- Érudit* : <https://www.erudit.org/fr/revues/etudfr/1997-v33-n1-etudfr1084/036052ar.pdf> (dernière consultation : 12 juin 2019)
- Gallimard* : <http://www.gallimard.fr/Catalogue/GALLIMARD/Folio/Folio/Fils> (dernière consultation : 15 avril 2019)
- Google Libri* : <https://books.google.it> (dernière consultation : 5 juin 2019)
- ICCU – Istituto Centrale per il Catalogo Unico* : <https://www.iccu.sbn.it/it/> (dernière consultation : 14 octobre 2019)
- LaDepeche.fr* : <https://www.ladepeche.fr/article/2018/09/23/2874251-baptiste-beaulieu-maux-a-mots.html> (dernière consultation : 11 juin 2019)
- Le Figaro* : <http://www.lefigaro.fr/livres/2013/10/23/03005-20131023ARTFIG00461-aux-urgences-avec-baptiste-beaulieu.php> (dernière consultation : 14 mars 2019)
- Le Huffington Post* : [https://www.huffingtonpost.fr/baptiste-beaulieu/tuerie-dorlando-homophobie\\_b\\_10454500.html](https://www.huffingtonpost.fr/baptiste-beaulieu/tuerie-dorlando-homophobie_b_10454500.html) (dernière consultation : 11 juin 2019)
- Le Monde* :
- [https://www.lemonde.fr/culture/article/2013/07/18/fils-pere-de-l-autofiction\\_3449667\\_3246.html](https://www.lemonde.fr/culture/article/2013/07/18/fils-pere-de-l-autofiction_3449667_3246.html) (dernière consultation : 12 juin 2019)

- [https://www.lemonde.fr/idees/article/2013/01/30/alors-voila-le-blog-drolatique-et-tragique-d-un-interne-hospitalier\\_1824506\\_3232.html](https://www.lemonde.fr/idees/article/2013/01/30/alors-voila-le-blog-drolatique-et-tragique-d-un-interne-hospitalier_1824506_3232.html) (dernière consultation : 13 mars 2019)
- [https://www.lemonde.fr/idees/article/2013/11/14/a-lire-d-urgence\\_3513411\\_3232.html](https://www.lemonde.fr/idees/article/2013/11/14/a-lire-d-urgence_3513411_3232.html) (dernière consultation : 13 mars 2019)

*Le Temps* : <https://www.letemps.ch/societe/baptiste-beaulieu-medecin-star-net> (dernière consultation : 27 mars 2019)

*Les lectures du mouton* : <http://www.leslecturesdumouton.com/archives/2017/01/12/34795523.html> (dernière consultation : 20 mars 2019)

*Libération* : [https://next.liberation.fr/livres/2018/11/16/malle-d-amours\\_1692617](https://next.liberation.fr/livres/2018/11/16/malle-d-amours_1692617) (dernière consultation : 16 avril 2019)

*L'Internaute* : <http://www.linternaute.fr/expression/> (dernière consultation : 7 août 2019)

*Motadits* : <https://motadits.com/traducteur/10-mauvaises-traductions/> (dernière consultation : 2 octobre 2019)

*Psychologies* : <http://www.psychologies.com/Bien-etre/Sante/Relation-avec-le-medecin/Articles-et-Dossiers/Blogs-de-soignants-les-hauts-et-les-bas-des-blouses-blanches/Baptiste-Beaulieu-Humaniser-l-hopital-c-est-aussi-du-soin> (dernière consultation : 13 mars 2019)

*Sud Ouest* : <https://www.sudouest.fr/2016/06/17/ne-pas-minimiser-l-homophobie-2403378-4701.php> (dernière consultation : 2 avril 2019)

### **Usuels de la langue :**

*Centre National de Ressources Textuelles et Lexicales* : <https://www.cnrtl.fr> (dernière consultation : 7 octobre 2019)

*Corriere della Sera – Dizionari e Traduttori* : <https://dizionari.corriere.it/> (dernière consultation : 12 août 2019)

*Expressio* : <http://www.expressio.fr> (dernière consultation : 6 août 2019)

*Garzanti Linguistica* : <https://www.garzantilinguistica.it/> (dernière consultation : 7 octobre 2019)

*Larousse* : <https://www.larousse.fr/dictionnaires/francais> (dernière consultation : 12 août 2019)

*Reverso Context* : <https://context.reverso.net/traduzione/> (dernière consultation : 7 octobre 2019)

*Reverso Dictionnaire* : <https://dictionnaire.reverso.net/francais-italien/> (dernière consultation : 12 août 2019)

*Sensagent* : <http://www.sensagent.com/> (dernière consultation : 7 août 2019)

*Wiktionary* : <https://fr.wiktionary.org> (dernière consultation : 6 août 2019)



## RIASSUNTO

La traduzione ricopre un ruolo molto importante nella società attuale in quanto facilita gli scambi culturali e commerciali e rende accessibili al grande pubblico non solo le opere letterarie, ma anche le nuove tecnologie e innovazioni. Per questo motivo è stata scelta come argomento di questa tesi di laurea. L'opera oggetto della traduzione è letteraria: si tratta, infatti, del romanzo contemporaneo *Toutes les histoires d'amour du monde* di Baptiste Beaulieu, che in questa tesi è stato tradotto dal francese all'italiano. I quattro capitoli in cui la tesi è divisa contengono, oltre alla proposta di traduzione, le teorie di un noto traduttore, una presentazione dell'autore del romanzo e delle sue opere e un'analisi comparativa tra il testo originale e la sua traduzione.

Il primo capitolo illustra le teorie del traduttore Antoine Berman, soffermandosi in particolare su due dei suoi saggi. Il primo, intitolato *La traduction et la lettre ou l'auberge du lointain*, costituisce il riassunto di un seminario che l'autore tenne nel 1984. Il testo di quest'opera è idealmente diviso in due parti: nella prima, Berman critica le teorie di traduzione classiche, secondo le quali il testo tradotto dev'essere perfino più bello dell'originale. Nella seconda parte, invece, l'autore analizza tre grandi traduzioni. La prima parte dello studio di quest'opera si sofferma sui concetti di "traduzione etnocentrica" e "traduzione ipertestuale", due tipi di traduzione strettamente legati tra loro. La traduzione etnocentrica è incentrata sulla cultura, sulle norme e sui valori propri del traduttore ed esclude tutto ciò che ne è al di fuori: a quest'ultimo Berman dà il nome di "Étranger", "straniero" in francese. In questo tipo di traduzione, il testo tradotto non deve presentare nessuna traccia della lingua originale e, di conseguenza, il traduttore deve lavorare pensando a come potrebbe essere il testo originale se fosse stato scritto nella lingua di destinazione. La traduzione ipertestuale, invece, riguarda i testi nati dalla trasformazione di testi già esistenti, dei quali vengono ripresi i tratti stilistici per produrre un nuovo testo. La seconda parte dell'analisi de *La traduction et la lettre ou l'auberge du lointain*, illustra le tredici "tendenze deformanti" individuate da Berman, ossia i tredici modi in cui i testi originali, in particolare quelli in prosa, vengono deformati attraverso la loro traduzione. Infine, l'ultima parte della sezione contiene l'analisi, effettuata dallo stesso Berman, della traduzione dell'*Eneide* di Virgilio eseguita da Pierre Klossowski, la cui importanza risiede nel fatto che ha messo in discussione le teorie di traduzione

classiche. A seguire, l'attenzione si sposta verso il secondo saggio analizzato, *L'épreuve de l'étranger*, in cui Berman studia le teorie di traduzione degli autori romantici tedeschi mettendole a confronto con quelle contemporanee. In particolare, in questa tesi vengono presentate le teorie di Goethe, A. W. Schlegel e F. Schleiermacher. Goethe elaborò il concetto di "letteratura mondiale", ovvero l'insieme delle opere letterarie che costituiscono il patrimonio culturale dell'umanità e che diventano accessibili attraverso la traduzione. Schlegel si soffermò sul desiderio dei traduttori di tradurre qualsiasi cosa, mentre Schleiermacher studiò la traduzione in quanto inserita all'interno di uno spazio ermeneutico-linguistico. L'analisi delle teorie dei tre autori romantici è preceduta da quella della prefazione del saggio, che si può considerare un vero e proprio manifesto della traduzione. L'ultima parte del capitolo è dedicata a Friedrich Hölderlin, un autore trattato in entrambi i saggi di Berman che dimostrò di avere un'attenzione particolare nei confronti di ciò che è "straniero": tale attenzione è evidente nelle sue poesie e nella sua traduzione dell'*Antigone* di Sofocle, delle quali viene proposta un'analisi.

136

Il secondo capitolo è interamente dedicato a Baptiste Beaulieu, l'autore del romanzo tradotto nella tesi. Beaulieu ha accostato il mestiere di scrittore a quello principale di medico di base e il suo blog, *Alors voilà*, è molto conosciuto in Francia. Dopo un breve riepilogo della sua biografia, vengono presentate le quattro opere pubblicate dall'autore fino ad ora. All'opera oggetto della proposta di traduzione, *Toutes les histoires d'amour du monde*, viene dedicata un'attenzione particolare. Il romanzo narra la storia semiautobiografica di un uomo, Jean, che non parla più con suo padre Denis da sei mesi. Tuttavia, padre e figlio si riconcilieranno grazie a una serie di lettere in cui Moïse, padre di Denis e nonno di Jean, racconta la storia della sua vita. La lettura delle lettere porterà alla scoperta di un segreto che lo schivo Moïse ha tenuto nascosto per molti anni. Dopo la presentazione della trama, l'analisi si sposta verso i tre temi trattati nel romanzo: l'amore e le forme in cui si presenta, la medicina, tema comune a tutte le opere di Beaulieu, e la memoria del passato. Infine, il capitolo termina con un approfondimento sul genere letterario a cui *Toutes les histoires du monde* appartiene, ossia quello dell'autofiction. Con questo termine, ideato dallo scrittore francese Serge Doubrovsky, si intende un genere letterario che unisce la narrazione della vita dell'autore, fatta in prima persona dall'autore stesso, a elementi fittizi.

Il terzo capitolo è dedicato alla proposta di traduzione: pur adattando il testo francese alla lingua italiana, è stata eseguita nel rispetto dello stile originale e delle specificità della lingua francese. *Toutes les histoires d'amour du monde* ha una lunghezza di 480 pagine, ma ne sono state tradotte solo le prime 80, corrispondenti alla quasi totalità della prima parte del romanzo. La traduzione è stata effettuata con l'aiuto del dizionario bilingue *Garzanti* e di due dizionari monolingue, ovvero le versioni online del *Trésor de la Langue Française* per il francese e del dizionario *Garzanti* per l'italiano. Altri dizionari e siti Internet specializzati, citati nella bibliografia e nella sitografia, sono stati usati all'occorrenza in casi particolari. Per facilitarne il confronto, testo originale e testo tradotto sono stati inseriti in una tabella speculare.

Il quarto e ultimo capitolo della tesi consiste nel commento alla traduzione, ossia nell'analisi delle modifiche che sono state apportate alla traduzione rispetto al testo originale. Il capitolo è diviso in tre parti, nelle quali le modifiche vengono presentate secondo l'ambito della linguistica coinvolto. La prima parte riguarda le modifiche di tipo morfologico, meno frequenti rispetto alle altre, la seconda quelle di tipo lessicale e la terza quelle che riguardano la sintassi del testo. Un'attenzione particolare viene riservata agli esempi la cui traduzione ha presentato alcune difficoltà o che hanno destato curiosità, come ad esempio la presenza di due errori nel testo originale.

Infine, l'analisi, che ha portato alla luce fenomeni sia generali che particolari, è corredata da due appendici. La prima consiste in un'intervista che Baptiste Beaulieu ha rilasciato al quotidiano francese *20 minutes* in occasione dell'uscita nelle librerie di *Toutes les histoires d'amour du monde*. La seconda appendice, invece, consiste in un "concordancier", una tabella in cui vengono presentate alcune parole del testo originale francese appartenenti al linguaggio militare: per ognuna vengono menzionati la rispettiva definizione nei dizionari monolingue francesi e il proprio equivalente italiano.

